

Tome 1er seul —
Édition Mame —



LE CHEVEU
DU DIABLE.

T. I.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

Chroniques de traditions surnaturelles de la Flandre, un vol. in-8°, avec une vignette de Tony Johannot.

Contes misanthropiques, un vol. in-8°.

Asrael et Nephta, un vol in-8°.

La sœur de lait du vicaire, un vol. in-8°.

Le régent de rhétorique, un vol. in-8°.

Sous presse :

Le roman d'une mère, deux vol. in-8°.



IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE,
RUE DE COLOMBIER, N° 30.



LE CHEVEU
DU DIABLE,

PAR

S. Henry Berthoud.

*

TOME PREMIER.

*

PARIS,
LIBRAIRIE DE MAME-DELAUNAY,
RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.
1833.

Laſſ dich den Teufel bei einem Haare faſ-ſen, und du biſt auf ewig ſein.

L e ſ ſ i n g. Emilia Galotti.

Si le diable te saisit seulement par un cheveu, tu lui appartiens pour l'éternité.

LESSING, *Émilia Galotti.*

L'auteur qui transcrit cette pensée en tête de son livre, l'entendit citer pour la première fois, dans une occasion bien grave et bien

solennelle. Quoiqu'il fût fort jeune alors, elle produisit sur lui une impression profonde. Depuis, elle n'a jamais quitté son souvenir; et, développée plus tard par l'expérience et le raisonnement, elle est venue adoucir en lui et changer en compassion le dégoût et l'horreur dont se prend toute âme généreuse à l'étude du cœur humain; elle lui a fait comprendre que l'homme est encore plus malheureux qu'il n'est méchant.

En 1812 ou en 1813, un assassinat accompagné de circonstances atroces fut commis dans un village de la Flandre. Un vieillard, aimé et respecté dans le pays; un homme qui employait une partie de sa fortune, — fortune assez considérable, — à soulager les misères dont le peuple, en ces temps-là, se trouvait accablé de toutes parts, reçut, au détour d'une haie, un coup de fusil qui le terrassa. Quoique dangereusement

blessé, il se releva, il voulut fuir; mais l'assassin se jeta sur lui. La lutte dut être longue, car il ne restait plus, des vêtemens de la victime, que d'informes lambeaux; et le terrain, détrempé par une pluie abondante, offrait de nombreuses empreintes de pas, avec des traces telles qu'en font des personnes qui se roulent et qui se débattent. Enfin il expira, étouffé par la boue dont on lui couvrit la tête et que l'on affermit en la foulant au pieds.

Durant près d'une année, on chercha vainement l'assassin. Tout-à-coup, je ne sais quelle circonstance, frivole et insignifiante en apparence, donna l'éveil à la justice, et révéla le coupable. On l'arrêta, il avoua son crime, il fut condamné, et on le conduisit dans la petite ville désignée pour le lieu de son exécution.

Il se fit qu'un incident survenu par hasard et dont il serait difficile de me souvenir aujourd'hui, retarda cette exécution à peu près pendant six semaines. Chaque jour le condamné demandait : — Est-ce pour aujourd'hui? Et chaque jour on lui répondait : — Pas encore. Vous jugez si les habitans de la petite ville, réduits d'ordinaire à tromper leur oisiveté par des espionnages bourgeois, des médisances, des calomnies, et des lettres anonymes, se ruèrent sur le drame qui leur était présenté. Il y eut un empressement extrême pour assister aux angoisses et à l'agonie de cet homme. La prison ne désemplissait plus de curieux : si bien que le procureur impérial, soit pour ajouter à sa propre importance, soit pitié pour le misérable qui attendait le bourreau, donna l'ordre de ne plus laisser pénétrer personne dans la maison d'arrêt à moins d'une autorisation qu'il se réserva de

dispenser lui-même. Dès lors, le procureur impérial devint l'objet des sollicitations et des cajoleries unanimes. Ce spectacle, une fois réservé à un petit nombre de privilégiés, parut encore mille fois plus attrayant; et c'était à qui pourrait obtenir des billets pour y assister. Là, ne se bornait point l'intérêt que le magistrat retirait de son criminel : il avait toujours à conter quelque détail intéressant sur la manière d'être du condamné; et dès ses premières paroles à ce sujet, on faisait cercle autour de lui, on lui prêtait une attention religieuse, et l'on en quittait les tables de Boston et de Reversis, — chose bien invraisemblable et vraie pourtant.

Quoique petit garçon encore, l'auteur de ce livre fut conduit à la maison d'arrêt et on le mena voir le condamné. Préoccupé de cette idée, qu'un criminel était un prédestiné à son crime, et qu'il portait sur son

visage le sceau de la réprobation, ce ne fut pas sans frayeur que l'enfant pénétra jusqu'à l'espèce de monstre qu'il s'attendait à trouver dans un cachot terrible. Il demeura surpris, lorsqu'on le fit entrer dans une chambre dont les fenêtres étaient fermées de grilles, il faut l'avouer ; mais ces fenêtres donnaient sur un grand jardin planté d'arbres verts, et dont les branches servaient aux ébats de petits et joyeux oiseaux qui voltigeaient et qui chantaient : mais à travers ces fenêtres, on voyait le ciel bleu et ses beaux nuages blancs ; mais le vent tiède du mois de juillet apportait, par brises, les parfums d'une clématite qui grimpait le long de la muraille, et qui montrait son feuillage frais et ses feuilles dentelées, parmi les bouquets de fleurs d'un grand rosier du Bengale.

Près de l'une de ces fenêtres était assis, un livre à la main, un jeune

homme blond, pâle, et d'un extérieur prévenant et doux. Lorsqu'il vit entrer quelqu'un, il leva la tête, fit un salut non sans grâce, et sourit d'un sourire mélancolique. L'aspect d'un enfant semblait lui faire bien ; il l'appela, il l'attira vers lui, et l'assit sur ses genoux. L'autre se laissa faire ; l'inconnu paraissait si bon !

— Voici, n'est-ce pas, dit-il, voici, mon petit garçon, une belle journée, comme il en fait peu dans notre pays de Flandre. Vous en avez profité pour vous promener dans la campagne ; vous avez couru parmi les champs de blé. Le blé doit être aussi haut que vous, et l'on n'apercevait pas au-dessus, j'en suis sûr, même le bout de vos cheveux sur lesquels soufflait le vent. Vous vous êtes roulé sur l'herbe molle et serrée des prairies ; vous avez empli vos petites mains de bluets et de pavots. Ne voulez-vous

pas me les donner ces bluets et ces pavots, pour que je les voie ; pour que j'en respire les parfums, moi pauvre prisonnier qui ne dois plus jamais revoir ni les champs de blé, ni les prairies.

Le curieux de huit ans leva les yeux et se sentit prêt à pleurer, car la voix du prisonnier était touchante, et il y avait dans sa physionomie une tristesse que l'on ne pouvait voir sans en être ému.

— Hélas ! oui, je voudrais bien les revoir, ne fût-ce qu'une heure, ne fût-ce qu'une minute ; — les champs, les prairies de mon village surtout... Pourtant jamais je ne les reverrai! Jamais je ne la reverrai non plus, celle qui les habitait, et pour qui j'ai tout perdu. Mon Dieu! mon Dieu! pitié !

Il semblait avoir oublié qu'un gardien veillait sur lui; qu'un enfant se

tenait sur ses genoux. De grosses larmes tombaient le long de ses joues creuses, un frisson convulsif secouait tous ses membres. Alors, l'enfant trop attendri pour contenir ses sanglots, les laissa éclater.

— Je ne vous fais donc pas horreur? Soyez béni pour cela, car depuis si long-temps que je souffre, voici la première fois que je rencontre de la véritable compassion! La première fois; hélas! oui.....

Il n'acheva point sa phrase et tomba dans une rêverie profonde durant laquelle son front se pencha sur sa poitrine et vint se poser brûlant contre les joues fraîches du petit garçon. Cela dura cinq minutes à peu près.

Puis il regarda son jeune compagnon avec doute et d'une manière suppliante; il jeta un coup d'œil rapide

sur son gardien que la chaleur du jour avait fait assoupir. Alors tirant de son sein une lettre qui n'était point cachetée, il la glissa dans la poitrine de son petit visiteur presque effrayé :

— Écoute, lui dit-il à voix basse, tu es capable de garder un secret, et de faire une bonne action. Je prierai Dieu pour toi dans le ciel, où je vais bientôt aller. Remets cette lettre, que je veux que tu lises auparavant. (Vois quelle confiance je te montre!) Il te sera facile d'aller seul jusqu'à la rue qu'indique l'adresse. Songe qu'il faut que nul autre que toi ne sache ce secret.

Le gardien se réveilla sur ces entrefaites, et celui auquel il parlait, remis de sa première surprise, fit par un geste la promesse tacite d'accomplir la mission dont le chargeait l'infortuné. En retour il le vit lever les yeux au ciel et les reporter sur son confident avec

une expression ineffable de reconnaissance.

Revenu chez lui, l'enfant lut la lettre. Elle était adressée à la veuve de la victime de l'assassin. Il lui demandait à la revoir encore une fois, elle dont l'amour l'avait perdu.

Car elle aimait ce jeune homme avant que la conscription n'éloignât de la Flandre ce jeune homme, et ne l'obligeât à partir pour l'armée. Il demeura prisonnier de guerre en Russie pendant deux années. Elle le crut mort. Un vieillard bon, respectable, — et disons-le, — riche, lui proposa sa main qu'elle accepta. Six mois après ce mariage, il revint; lui! lui, son premier amour! Elle le revit, elle pleura, elle se livra au désespoir; mais elle repoussa les paroles de tendresse qu'il lui disait : — J'en serais fière et heureuse, si je devenais libre, s'écria-t-elle : mais

à présent vous aimer est un crime ! Adieu.

« Si j'étais libre ! » Trois jours et trois nuits, ces paroles de sa maîtresse bourdonnèrent, funestes et maudites, autour du front du jeune homme. Elles lui allumèrent le sang ; elles l'enfiévrèrent ; elles le jetèrent dans un véritable délire. Tout-à-coup, il saute sur son fusil, va rôder, sans but, rencontre un vieillard... Et quand vint le jour, il se trouva couvert de sang, et près d'un cadavre.

Dans sa lettre où, du reste, les détails qu'on vient de lire n'étaient pas rapportés et qu'il a depuis contés à son confesseur, en présence de l'Auteur, il suppliait celle qu'il aimait de lui accorder le bonheur douloureux de la revoir encore une fois, de loin, et sans que personne pût le soupçonner; pourvu qu'elle passât sur les remparts

de la ville, vers certaine heure, et à certain endroit que l'on découvrait des fenêtres de la prison, il mourrait content.

Il ne fut point facile au messager du pauvre captif de se rendre à la demeure de la jeune femme. La bonne qui l'avait conduit à la prison, et qui, maîtresse d'un concierge, avait préféré un entretien avec son amant, à la satisfaction de voir long-temps le prisonnier, ne quittait guère le petit garçon qui lui était confié, et qui jamais ne sortait seul. Néanmoins, il parvint, le soir même, au péril d'être grondé, à s'échapper du logis et à porter le papier de l'ami dont il voulait (n'importe ce qu'il devait lui en coûter) adoucir les amères douleurs.

La malheureuse jeune femme, quand elle reçut le triste message, se prit à pleurer et à réfléchir quelques secondes. Puis, passant ses deux

mains chétives sur son front que baignait une sueur froide, elle murmura :

— J'irai le jour... le dernier jour.

Qu'on juge de l'impression produite par de telles scènes sur une frêle créature de huit ans, dont la sensibilité se trouvait exaltée précocement d'ailleurs, par une maladie nerveuse et des circonstances qui ne peuvent trouver place ici. De l'effroi et de la haine, sa jeune imagination passa tout-à-coup à un intérêt passionné pour le malheureux que la loi tenait sous son couteau. Il ne le quittait plus ; il ne pouvait se lasser de l'entendre, et telle était la force de cette étrange amitié, qu'il perdit connaissance quand un prêtre vint dire :

— C'est pour demain.

Le patient entendit ces paroles sans

frissonner, ni pâlir. Il prit l'enfant sur ses genoux pour la dernière fois, et témoigna le désir qu'il assistât à l'entretien qu'auraient ensemble le prêtre et l'homme qu'on allait faire mourir. —Il m'aime, dit-il: je ne veux pas qu'il garde de moi un souvenir de mépris, et que plus tard il regrette de m'avoir aimé.

On céda à son désir.

Ce fut un de ces entretiens graves qui ne sortent jamais de la mémoire de celui qui les entend. Il avoua son crime, il en témoigna de la douleur : il en raconta les circonstances horribles, en s'étonnant lui-même d'avoir pu les commettre. Croyez-m'en, dit-il au prêtre; croyez-m'en : c'était plutôt la fièvre que ma volonté qui agissait alors. C'était un pouvoir infernal qui me forçait de frapper. Une fois ces paroles funestes entendues : « *Si je devenais libre* », une fois le

pied mis dans cet abîme : « *elle peut devenir libre*, une force irrésistible m'a entraîné... Oh! oui, quelque vertueux que soit un homme (et je me croyais vertueux, j'étais vertueux, mon père), il ne faut pas qu'il s'arrête à une idée de crime : il ne faut pas, que, sûr de sa vertu, il condère cette idée : il faut qu'il la fuie, qu'il s'én débarrasse, n'importe à quel prix, n'importecomment. Quand on considère un précipice, la tête tourne, et l'on y tombe : et comme l'a dit Lessing dans son *Emilia Galotti*, que j'ai lue en Allemagne : *si le diable te saisit seulement par un cheveu, tu lui appartiendras pour l'éternité.*

Le lendemain, le condamné mourut avec courage, mais sans forfanterie. Il avait vu la veille, dans sa prison, près de lui, dans ses bras, la femme qu'il osait à peine espérer apercevoir de bien loin et d'une ma-

nière fugitive. Ce fut une scène déchirante que celle du dévouement de la pauvre infortunée, qui vint consoler ainsi le malheureux perdu par amour pour elle. Oublieuse du monde et de ses mépris, en sortant de la prison, sans murmurer elle s'entendit maudir par la canaille qui avait appris, je ne sais comment, la visite de la jeune femme, et qui, stupide à son ordinaire, insultait à une pieuse et sainte démarche qu'il ne comprenait point. Il est vrai que la pauvre créature mourut à trois jours de là. Est-ce de chagrin? Est-ce de poison? On ne l'a jamais su.

Je l'ai dit, l'enfant témoin d'un pareil drame, l'enfant qui avait entendu les dernières paroles du condamné, ne pouvait les oublier. Arrivé à l'âge d'homme, au milieu des cruelles leçons de l'expérience, et des déceptions les plus amères, ces paroles sont venues, en se présentant

à sa mémoire, le préserver de haïr les hommes. Par conséquent elles ont garanti son cœur du mal le plus funeste : de la sécheresse complète et de l'égoïsme dont se sentent saisir, hélas ! les âmes les plus généreuses.

Certes, l'homme n'est pas bon ; mais il est encore plus malheureux qu'il n'est méchant. Ces tempéramens qui poussent au crime et qui en font un besoin ; ces démoralisations qui rendent indifférens le bien ou le mal, existent sans doute, mais par exception : ils ne prouvent pas plus dans l'ordre moral que les monstres à deux têtes ne prouvent dans l'ordre physique. Donc il faut plaindre l'homme ; il faut lui compatir ; il faut le consoler ; et non pas le repousser du pied et en détourner la tête avec horreur. L'homme est faible : eh bien, que l'on cherche à le mettre en garde contre sa faiblesse, mais qu'on ne le maudisse pas lorsqu'il succombe à

la fatalité ; ou qu'aux prises avec ses passions, ses instincts et la misère, la (misère pire peut-être que le vice) — il cède et devient coupable : Loin de là : tendez-lui la main, une main secourable. Soutenez-le quand le pied lui glisse, relevez-le quand il gît à terre. Enfin, tâchez d'écarter de sa tête la griffe du diable saisissant déjà sur son front le cheveu qui doit lui livrer la victime tout entière. Oui! Et si l'orgueil de votre vertu se révoltait à tant d'indulgence, descendez en vous-même et adressez-vous consciencieusement cette question : — Serais-je sorti pur d'une pareille épreuve? Alors une sueur froide couvrira votre front, et vous frémirez de tous vos membres, car vous reconnaîtrez que les circonstances ont fait plus de la moitié de votre vertu.

Telle est, dans ce roman, la pensée que l'on a cherché à développer.

L'auteur, par un incident futile, a jeté un homme faible, parmi de funestes hasards : il l'a peint aussi coupable que possible. Seulement à côté du crime, il a cherché à montrer la fatalité, et (à peine il ose le dire), la presque nécessité qui l'ont fait commettre. Sans doute, un pareil malheureux n'inspirera pas d'intérêt : mais du moins on déplorera son sort; mais les récits d'évènemens, présentés avec quelque vraisemblance peut-être, donneront à réfléchir au lecteur, et parviendront à lui démontrer que l'homme est encore plus malheureux qu'il n'est méchant ;

Si toutefois un roman démontre quelque chose.

I.

LA FAMILLE DU MARCHAND.

Pour reconnaître la vérité de ce que j'avance, interrogez un vieillard sur les mœurs de la Flandre, avant que les changemens opérés par la Révolution et nos institutions modernes eussent effacé la physionomie originale que devait cette contrée aux lois et aux coutumes qui la régissaient.

S. Henry Berthoud. *La Sœur de lait du Vicaire.*

La Famille du Marchand.

*

En 1784, sept heures du soir étaient à Lornouck un moment de la journée que l'on ne pouvait guère ne pas connaître avec exactitude; car, à sept heures du soir, les cloches de huit églises et de dix-neuf couvens se mettaient à sonner l'*An-*

gelus : or, vingt-sept cloches font un bruit auquel ne sauraient soustraire ni la plus grande préoccupation, ni même la plus longue habitude. Sitôt, donc, que les cloches commençaient à tinter, il n'était peut-être pas un habitant de Lornouck qui ne se prît à dire : « Voici l'*Angelus* ; » il est sept heures du soir. » D'ailleurs, et en outre, l'*Angelus* était un signal de repos et servait à clore la journée de travail. Dès les premiers tintemens, on voyait les marchands et les bourgeois fermer les portes vitrées de leurs maisons ou de leurs boutiques, et se diriger vers l'église afin d'y assister, avec leur famille, à l'office du soir, appelé *Salut*. Le *Salut* terminé, — et il ne durait guère plus d'une demi-heure, — chacun s'en retournait au logis où l'attendait le paisible repas du souper.

Pendant qu'il déjeûne ou qu'il dîne, un marchand de la Flandre se voit sans cesse dérangé par les chalands que l'on désigne dans le pays sous le nom de *Pratiques*. Les pratiques, pour faire leurs emplettes, choisissent exprès l'heure des repas, et elles ne manquent jamais de mettre encore plus d'incertitude et de temps à résoudre un achat, lorsqu'elles aperçoivent une table dressée au fond de l'arrière-boutique. Malheur au marchand, s'il arrive la bouche pleine et le front plissé par ce mécontentement dont ne peut se défendre un homme que l'on dérange lorsqu'il est à table! Malheur à lui! Plus d'une heure, oui, plus d'une heure s'écoulera avant que l'impitoyable pratique ne se décide à solder un objet qu'elle espère toujours payer moins cher; rien ne lui coûtera pour arriver à une économie de deux

ou trois sous, et de moins encore peut-être. Dans ce but, elle mettra, à lasser la patience et à exciter la faim du pauvre vendeur, une persévérance infatigable et un art dont on ne saurait trouver d'exemple que dans la Flandre.

Mais si le déjeûner et le dîner subissent de telles vicissitudes, il n'en est pas de même du souper que l'on sert à huit heures, lorsque les volets du magasin sont clos et lorsque la nuit est venue. Au souper, l'on prend gaiement sa place habituelle devant la table que revêt une nappe éblouissante de blancheur; comme ce tyran de Thèbes, l'on dit : « A » demain les affaires sérieuses! » et l'on apporte à préparer la salade, ce mets indispensable d'un souper flamand, une attention et un soin auxquels on pourrait, sans

nulle emphase, appliquer l'expression italienne *con amore.* On mange avec lenteur, on savoure les mets, on discute sur la manière de les apprêter, et puis ensuite, sans quitter la table et en s'y accoudant, on se livre au bien-être de la digestion et à la douce chaleur dont un vieux vin de Bourgogne réjouit le cerveau. D'abord le gain de la journée et le bénéfice que l'on fera le lendemain occupent la conversation : peu à peu, surviennent les médisances et les commérages du quartier, commérages et médisances dont s'accommodent si bien l'oisiveté un peu jalouse et les petites idées de la bourgeoisie. Tout cela suffit, et de reste, aux besoins d'activité, fort restreints d'ailleurs, qu'éprouve l'imagination des dignes marchands. De la sorte on gagne neuf heures et demie ; à moins qu'une belle soirée n'engage toute

la famille à venir prendre le frais sur le seuil de la maison : alors le père et la mère s'accoudent sur la porte, dont la partie supérieure s'ouvre à hauteur d'appui et se replie de côté ; ils regardent les passans ; ils saluent à voix haute les gens de leur connaissance qui surviennent ; ils lient conversation avec eux; ou bien s'il ne passe personne, ils se penchent et parlent à leurs enfans qui ont pris pour siége la pierre même du seuil.

Telles étaient, en 1784, les habitudes de la bourgeoisie de Lornouck, et partant celles de M. Nicolas Raparlier, marchand de draps et de merceries, demeurant sur la Grand'Place. La maison de M. Nicolas Raparlier se trouvait plaquée de bois, depuis le pignon pointu jusques à un rez-de-chaussée bas et obscur, sur le fronton

duquel les feuilles et les rameaux d'une vigne quelque peu flétrie laissaient entrevoir une enseigne: les grosses lettres jaunes de cette enseigne indiquaient le nom et la profession de son propriétaire :

« *Nicolas Raparlier, marchand de draps » et de merceries.* »

Mais comme la plupart des pratiques de M. Nicolas Raparlier ne savaient pas lire, on avait placé, au-dessus de l'enseigne, en guise d'emblème parlant, une énorme planche figurant un bas, et revêtue d'une épaise couche de vermillon. Depuis un temps immémorial, le *Bas-Rouge* avait acquis une popularité des plus grandes, surtout parmi les gens de village. Cette popularité était due, grâce à la manière aigre-douce dont M. Raparlier et ses filles faisaient les honneurs du comptoir; grâce à la bonne qualité des marchandises

que l'on était sûr de trouver chez M. Raparlier, et plus encore, grâce à l'habitude prise chez les campagnards, depuis cent ans, d'aller, de père en fils, faire des emplettes au *Bas-Rouge*. Aussi, le commerce de M. Raparlier était des plus lucratifs, et il rapportait un revenu régulier auquel, à chaque inventaire, il ne survenait pas, j'en suis sûr, une différence de cent livres en plus ou en moins.

Eustache Raparlier et ses deux sœurs, Françoise et Albertine, aidaient leur père dans les soins de la boutique; et en outre l'une des jeunes filles vaquait tour à tour aux travaux du ménage, avec sa mère, bonne et digne femme qui ne sortait guère de sa cuisine, si ce n'est pour aller faire des emplettes au marché. Le temps qu'elle n'employait point à préparer les divers repas, à

écurer et mettre en ordre les ustensiles culinaires, assise près d'une fenêtre, elle le passait à ravauder les bas et à entretenir le linge de sa famille.

Mademoiselle Françoise était une petite blonde, frêle, peu jolie, mais douce, affectueuse et bienveillante. Il y avait plus d'éclat dans les grands yeux d'Albertine, et ses traits réguliers, ses cheveux noirs dont la poudre ne savait pas tout-à-fait déguiser la couleur, sa taille svelte, et les formes exquises de son bras revêtu d'une mitaine de tricot à jours, lui valaient le surnom de la *belle mercière*. Néanmoins, peut-être aurait-on voulu moins de hardiesse dans son regard, moins de mordant et moins d'âpreté dans sa voix. Du reste, nulle marchande de la Grand'-Place ne savait, comme elle, du seuil de

sa boutique, et d'une façon à la fois avenante et familière, convier les passans à venir faire leurs emplettes chez elle. L'adroite mercière savait lire sur la physionomie indécise des paysans l'objet qu'ils désiraient acheter, et s'empressait aussitôt de leur en faire l'énumération.

— De beaux bas, mes maîtres !... Vrai laine double !... De beaux bas qui vous dureront plus d'un an sans y mettre l'aiguille... Un bon marché comme vous n'en trouverez jamais !... Vous voulez une roulière, mon brave homme ? Entrez ici, j'ai ce qu'il vous faut ! Cela vous ira comme un bas de soie... Entrez ! Voyez, mon maître ! La vue n'en coûte rien... C'est un mouchoir de cou qu'il vous faut, ma chère dame ; un beau mouchoir rouge, et qui ne soit pas cher... Voilà, tenez, re-

gardez! Vous aurez beau laver et relaver ce mouchoir, la couleur ne changera pas le moins du monde. Garanti bon teint! Foi d'honnête marchande. —

Les paysans entraient, séduits, voire étourdis, par ce bruyant étalage et ce flux de paroles. Alors, c'était à M. Raparlier et à la petite Françoise qu'ils avaient affaire; l'une les persuadait par ses douces insinuations et par sa complaisance à toute épreuve; l'autre, au contraire, réussissait encore mieux près des chalands par une sorte de brusquerie.

— Il ne faut pas s'en aller de la sorte sans dire le prix qu'on veut mettre, disait Françoise avec sa voix caressante et en attirant à elle le paysan qui marchandait.

— Dites où vous demeurez, et l'on

vous portera cela, criait d'un ton brusque le vieux mercier.

— Vous êtes une trop ancienne pratique pour que l'on veuille vous surfaire, alléguait la jeune fille.

— Me prenez-vous pour un fripon, ou vous moquez-vous de moi? demandait M. Raparlier.

Eustache n'imitait ni les façons avenantes de sa sœur, ni la brusquerie de son père. Il semblait ne s'occuper qu'à regret des travaux de la boutique, et servait en silence les chalands, que cette taciturnité n'accommodait guère. Car en apportant leur argent dans un magasin, les gens de la campagne aiment qu'on les caline et qu'on leur dise quelques bons propos; sans importance, ils veulent qu'on leur en accorde,

et ils ne souffrent point aisément qu'on leur refuse l'aristocratie éphémère qu'obtient l'acheteur sur celui qui vend.

M. Raparlier comprenait cela ; aussi la mine grave d'Eustache excitait sans cesse son mécontentement.

— Il n'y a qu'un sot pour s'ennuyer de l'état qui le fait vivre, répétait-il à la journée. Il ne faut pas, mon fils, parce que vous avez fait vos études et que vous savez du latin, traiter du haut de votre grandeur les braves gens qui vous font vivre. Ce n'est point avec de la fierté que vous gagnerez de l'argent. Après cela, croyez-moi, il n'y a pas là tant de motif d'être fier. Je ne sais pas si vous êtes un savant; mais ce que je sais bien, et très bien, c'est que vous n'êtes pas fort en arithmétique, et que

je suis obligé de repasser toutes les additions que vous faites; je suis sûr d'y trouver chaque fois des erreurs grossières.

Ces apostrophes se renouvelaient souvent dans le cours d'une journée; d'abord, parce que c'était malgré lui que M. Raparlier avait consenti à laisser entrer Eustache au collége ; qu'il avait fallu pour cela l'intervention même de monseigneur l'Archevêque, parrain du jeune homme; ensuite, parce que toute personne qui se trouve en possession du pouvoir absolu est toujours disposée à en abuser ; et enfin, parce que la longue habitude du despotisme et un esprit de tracasserie, inné, je crois, chez la classe bourgeoise, portait le marchand à harceler son fils du matin au soir. Pour dernier motif, nous ajouterons que madame Raparlier et ses deux

filles ne prenaient point garde aux paroles bourrues dont il plaisait au mercier de les assaillir; et qu'au rebours, Eustache s'en montrait on ne peut plus tourmenté.

Il fallait néanmoins qu'il se tût et qu'il souffrît en silence, car la discipline sévère établie dans la maison ne permettait point que l'on répliquât un seul mot au chef de la famille. C'était donc un supplice continuel pour le pauvre garçon, qui, froissé et fatigué, supportait un tel joug avec impatience et presque avec désespoir : d'autant plus que les études distinguées qu'il avait faites lui donnaient une haute opinion de son mérite personnel, et le rendaient convaincu qu'il était né pour toute autre chose que pour végéter dans les comptoirs du *Bas-Rouge*. Madame Raparlier mettait tous ses soins à rendre moins

rude, à l'égard d'Eustache, l'humeur impérieuse de son mari. Mais, elle-même, elle n'osait employer que des observations indirectes : d'ailleurs elle ne comprenait pas, disons le, — elle qui depuistrente ans avait pris l'habitude des gronderies du mercier, et qui ne les regardait même point comme un inconvénient, — elle ne comprenait pas combien réellement ces gronderies faisaient mal à Eustache. Mais elle était mère ; et, tout en n'approuvant pas son fils, elle ne cherchait pas moins à rendre ses chagrins moins rudes et à porter de l'adoucissement à ses peines. Il résultait de ces dispositions de la bonne femme une aveugle complaisance de sa part pour les caprices les moins raisonnables de son fils. Elle lui donnait de l'argent en cachette : elle flattait ses goûts de luxe en ne lui confectionnant que du linge d'une extrême

finesse ; elle se tenait toujours à l'affût des rares bons momens de son mari, pour en obtenir tout ce qu'elle pouvait imaginer de nature à plaire à Eustache. Ce faible et cette tendresse excessive de mère, loin d'être une consolation pour le jeune homme, ne servaient au contraire qu'à le faire persévérer dans l'idée que son père se montrait injuste à son égard ; et lui donnaient, pour lui résister, une force qu'il n'aurait pas gardée peut-être s'il ne s'était senti soutenu par sa mère.

Or, vers la fin du mois d'août, par un samedi, et après avoir fait, durant toute la journée, une vente considérable qui répandit sur la physionomie importante de M. Raparlier une belle humeur qu'il n'avait pas souvent, le marchand ferma sa boutique

et se rendit au *Salut* avec toute sa famille. Immédiatement après l'office du soir, il revint au logis, et madame Raparlier, toute joyeuse de l'air serein de son mari, s'évertua à disposer la table, si vite et si bien, que tout était déjà prêt avant que le marchand n'eût mis sa robe de chambre et chaussé ses pantoufles. Il s'assit, dit le *Benedicite*, et mangea sa salade avec un appétit qui ne lui laissa pas le temps de lever les yeux. Cette première faim une fois rassasiée, il regarda autour de lui et s'aperçut de l'absence d'Eustache. Ses traits se rembrunirent aussitôt, et il demanda d'une voix grave et qui n'annonçait rien de bon :

— Où donc est votre fils ?

Ces paroles jetèrent la terreur dans

l'âme de madame Raparlier et de Françoise qui s'était bien gardée de mettre le couvert d'Eustache. Albertine sourit comme si elle sût où se trouvait son frère.

— Eustache avait mal à la tête, allégua madame Raparlier.

— Rien n'empêche de manger comme le mal de tête, ajouta bien vite Françoise.

— Et comme il n'avait pas faim, il aura été faire un tour de remparts.

— Oui dà! Vous croyez cela? répondit M. Raparlier. Et le ton qu'il mit à ces paroles jeta comme un poids sur la poitrine de Françoise et de sa mère.

Albertine, au contraire, semblait pren-

dre une joie malicieuse à ce qui se passait.

— Eustache nous a quittés au coin de la rue des Malades, dit-elle.

M. Raparlier fronça le sourcil sans répondre, et le reste de la soirée se passa dans un silence froid et angoiseux. Le temps semblait à madame Raparlier d'une lenteur, d'une lenteur inexprimable! Et pourtant, chaque minute augmentait son inquiétude. Au moindre bruit, elle prêtait l'oreille pour tâcher d'entendre les pas de son fils; sous mille prétextes, elle allait à la porte, afin de voir s'il ne revenait point... Hélas! à neuf heures et demie, il n'était pas encore de retour.

Quand l'unique coup de l'horloge, an-

nonçant la demi-heure eut vibré, M. Raparlier se leva, prit les clefs de la porte, s'en fut la fermer à double tour et en tirer les verroux ; puis il revint dans la chambre où madame Raparlier et Françoise se tenaient plus mortes que vives.

Alors il s'agenouilla. Les trois femmes l'imitèrent, et il récita les prières du soir. Ces prières terminées, il se mit debout près de la cheminée, et sa femme fit comme lui ; les jeunes filles s'inclinèrent devant le vieillard et devant leur mère ; et elles dirent :

—Bénédiction, mon père ! Bénédiction, ma mère !

M. Raparlier et sa femme, avec une simplicité qui ne manquait pas de no-

blesse, étendirent leurs mains sur le front de leurs enfans et y tracèrent un signe de croix.

— Bonsoir, mon père! Bonsoir, ma mère! firent ensemble les jeunes filles.

— Bonsoir, répondit seul M. Raparlier; car sa femme avait le cœur trop gros pour pouvoir proférer un seul mot.

Françoise et Albertine allumèrent une seconde lampe à la lampe qui éclairait l'arrière-boutique dans laquelle cette scène avait lieu, et elles montèrent l'escalier de la petite mansarde où elles couchaient ensemble.

Cependant, madame Raparlier portait çà et là des regards d'inquiétude que ne

voulait point apercevoir son mari. A la fin, et comme elle le voyait là, debout, l'attendant, et une lampe à la main, elle passa son bras sous le bras de M. Raparlier, et se hasarda à dire :

— Et Eustache ?

— Montons coucher ! répondit le mercier d'une voix inflexible et en mettant la main sur sa poche comme pour s'assurer que la clef de la porte y était encore.



II.

ODILLE.

Il y a dans toutes les consolations qui peuvent arriver au cœur de l'homme, une pensée de femme.

JEAN-PAUL-FRÉDÉRIC RICHTER.

Odille.

*

Il est une époque de l'adolescence où l'âme, jusques alors comprimée en des organes encore incomplets, se développe avec ces organes. L'imagination, restée presque nulle, surgit, s'échauffe, bouillonne et s'exhale en idées fraîches et gra-

cieuses. Le jeune homme devient meilleur; il éprouve un besoin ardent et nouveau de tendresse; et cette tendresse, produite par l'exaltation des sens, et qui ne sait point encore vers quel but mystérieux l'attire la nature, se reporte vers les affections de la famille, les accroît, les pare, et les poétise.

Mais si, par malheur, cette tendresse n'est point payée d'un retour d'exaltation semblable; si, loin de là, elle se trouve froissée par de l'indifférence, du dédain ou de la rudesse, alors elle cherche à se reporter sur d'autres objets, et atteint bientôt le but véritable en devenant de l'amour. Néanmoins, cet amour conserve la pureté naïve des affections de la famille; c'est une passion où les sens n'agissent qu'à l'insu; c'est une ardeur qui réside

surtout dans l'imagination ; c'est un culte qui fait qu'une femme rassemble sur elle toutes les pensées d'un jeune homme, toutes ses sensations, tout son être, toute son âme, toute sa vie. Il frissonne au bruit de sa robe; il s'émeut sous son regard. Qu'elle vienne à lui parler, ses joues s'empourpreront; son cœur battra plus vite; et, si sa main effleure la sienne, vous le verrez défaillir, tout palpitant d'une extase voluptueuse. Pour cette femme, les plus grands sacrifices lui paraîtront peu; pour elle, il n'hésitera pas à compromettre, à détruire même les plus réelles espérances de son avenir. Les obstacles ne l'arrêteront pas et ne feront que le rendre plus ardent; il se dressera devant l'autorité paternelle qui l'a tenu si long-temps courbé; il luttera contre cette autorité; il ne reculera pas

devant la malédiction, dont l'idée seule naguère le faisait pâlir d'effroi.

Et cependant, une passion à ce point énergique, ardente et sans bornes, ne se manifeste que par des apparences et des démarches humbles et timides près de la jeune fille aimée; car c'est toujours une jeune fille qui fait naître le premier amour. Chaste, nous l'avons dit, comme la tendresse que l'on éprouve pour sa mère, cet amour reculerait devant la terrible idée de réprobation : « *Adultère.* »

Grâce à la richesse d'une imagination neuve, grâce à une bienfaisante inexpérience, on se complaît à parer de perfections idéales cette jeune fille que l'on aime, et l'on se persuade aisément que des prestiges aussi délicieux sont de la réalité.

Alors on se prosterne devant l'idole que l'on s'est faite, et l'on trouve encore indignes d'elle, même les vénérations exagérées qu'on lui prodigue ; alors, comme les courtisans d'Élisabeth, on ne s'approche d'elle qu'en fermant les yeux et en les voilant à demi de la main, afin de n'être pas ébloui d'un éclat imaginaire. Jugez si l'on n'accuserait pas de profanation, si l'on ne rejetterait pas au loin, des désirs vulgaires et des audaces qui ravaleraient l'ange et en feraient une femme ordinaire! Jugez si l'on voudrait échanger ces croyances ineffables, contre une vérité amère ; ces mensonges de bonheur, contre une réalité nue et hideuse de sécheresse ? Oh ! non ! Sans y réfléchir, et par un instinct machinal, on fait tout pour assurer et pour prolonger son illusion ; on n'ose espérer que peu, et ce peu cause des attentes et des joies sublimes.

Un sourire, une inflexion de voix amicale, le don d'une fleur, voire de moindres choses, comblent de plaisir et semblent des faveurs sans prix. A peine ose-t-on avouer que l'on aime : à peine ose-t-on le lui dire, à elle, d'une voix basse et altérée. Encore faut-il, pour se livrer à tant de hardiesse, qu'une forte émotion nous l'arrache pour ainsi dire par surprise ; sans cela, l'on attendrait encore durant des jours, durant des semaines, durant des mois ; durant des années, peut-être. Qu'importe! N'est-on pas heureux, plus heureux de la voir, de s'enivrer de sa vue quand elle est là, et quand elle est absente, de s'attendrir à sa souvenance et de penser avec transport qu'on la reverra bientôt! Qu'importe! Puisque les yeux s'emplissent de douces larmes, puisque le cœur palpite de batte-

mens précipités, puisqu'une âme jeune, vierge et noble peut à peine suffire aux émotions généreuses qui l'étreignent de toutes parts.

Eustache Raparlier, astreint à des occupations peu relevées, il faut le reconnaître, mais dont il s'exagérait encore, et de beaucoup même, les ennuis et les exigences, ne savait sur quel objet reporter l'activité de son imagination, d'autant plus forte qu'elle avait été excitée à l'avance par la chaleur factice de l'étude et des belles-lettres. Donc, on comprendra sans peine ce que dut souffrir le pauvre jeune homme, quand, au sortir du collége, il lui fallut quitter les vers d'Horace pour une aune; et, au lieu de faire des amplifications latines, vendre des bas et additionner des factures. Il subissait, dans

toute leur amertume, les funestes conséquences de l'éducation de collége qui lui avait fait passer huit ans à des études, inutiles pour lui désormais. Hélas! si elles n'eussent été qu'inutiles! Mais en outre d'un savoir vide, elles lui avaient donné un orgueil extrême de ce savoir, et un grand dédain pour tout le reste; elles lui avaient désenchanté la bonne vie de famille cette fausse lumière, sans produire de clarté pour Eustache, lui avait rendu visibles les ténèbres. Il se croyait déchu; il pleurait sur sa déchéance; et pas un jour ne se passait sans que l'apprenti-mercier ne s'appliquât les vers d'Ovide, où l'infortuné poète, banni des délices de Rome et jeté parmi des barbares, pleure les chagrins et les désespoirs de l'exil.

Néanmoins, disons-le, une peine encore

plus puissante serrait le cœur d'Eustache, et l'empêchait de se dilater et de se livrer à de paisibles épanchemens. Nous voulons parler des tracasseries minutieuses dont M. Raparlier le harcelait sans cesse, et qui, plus que tout le reste, rendaient le séjour paternel insupportable à l'ex-étudiant. Il aurait encore pu prendre son parti sur des occupations mercantiles, si l'on avait su les parer d'un peu de bonne mine, et de manières accortes. Au contraire, se voir sans cesse heurté à petits chocs qu'il faut subir sans oser montrer ni son impatience, ni sa colère; endurer des humiliations prodiguées à plaisir et sans nécessité; faire un métier, et s'entendre rappeler sans cesse qu'on fait un métier, qu'on le fait à regret, qu'on est forcé de le faire, certes il y avait là largement de trop pour lasser des patiences

plus endurantes et pour mettre en dégoût d'une pareille vie.

Voilà pourquoi Eustache, la première fois qu'il vit au Salut mademoiselle Odille Taffin et qu'il admira ses beaux yeux bleus, son sourire tendre, ses deux petits pieds et sa jolie taille que faisait si bien valoir un accoutrement de deuil, soupira sans motif, et devint rêveur. Voilà pourquoi, le lendemain, en entrant à l'église, il chercha tout d'abord mademoiselle Odille Taffin. Voilà pourquoi il s'attrista d'abord de ne point la trouver, et il se réjouit plus tard, lorsqu'elle arriva, et qu'elle vint s'agenouiller à quelques pas de lui. Dès lors, au lieu de lire dans son livre d'Heures, de réciter pieusement ses oraisons et de mêler sa voix à la voix des chantres, il passa toute la durée des offices à considérer la

jeune fille, et à rêver à mille projets vagues et doux. Les journées lui devinrent longues ; son humeur triste et réservée prit un caractère encore plus triste et plus réservé et il rechercha davantage la solitude. Cependant, il apportait de la recherche à sa toilette ; jamais sa mère ne l'avait vu montrer autant d'exigence sur la blancheur de son linge, et son coiffeur-perruquier, maître Laoust, ne savait plus mettre assez de talent pour accommoder le jeune homme naguère si peu soucieux de la manière dont se trouvaient poudrés ses cheveux.

A huit jours de là, par une après-dînée, qu'Eustache, dans la boutique, se tenait, les bras croisés, grâce à un rare moment de relâche, et que, vous le sentez bien, il songeait à mademoiselle Odille, il tressail-

lit comme en sursaut, et sentit une chaleur subite rougir ses joues et monter à son cerveau.

Mademoiselle Odille entrait dans la boutique et embrassait affectueusement Albertine et Françoise.

— C'est bien mal à toi, chère Odille, de venir me voir seulement aujourd'hui; j'ai cru que tu me boudais.

— Mais, ma chère Albertine, comment as-tu donc pu penser cela? Tu sais bien que j'arrive de la campagne; — de chez mon oncle, où j'ai passé plus de dix-huit mois près de ma pauvre mère. Maintenant que le bon Dieu l'a rappelée à lui, ajouta-t-elle en essuyant de grosses larmes qui tombaient sur ses joues, je suis revenue près de mon père, auquel mes soins étaient

des plus nécessaires pour diriger son ménage.

— Je comprends que tu aies eu beaucoup à faire, et nous sommes injustes de t'adresser des reproches, fit la bonne petite Françoise.

Les jeunes filles se mirent ensuite à parler de mille choses frivoles, et auxquelles cependant elles savaient trouver un vif intérêt : les marchés, et le prix des denrées d'abord, et par-dessus tout; puis, des dissertations sur la manière d'apprêter ces denrées et de façonner certaines pâtisseries ; puis des détails sur d'anciennes compagnes, puis d'autres choses occupèrent leur conversation, furent laissées, furent reprises, se croisèrent, s'entremêlèrent, et reparurent pour disparaî-

tre encore. Mais, le croira-t-on? A peine quelques paroles de modes et de chiffons vinrent-elles se mêler à cette longue conversation. Alors, voyez-vous, une jeune bourgeoise ne changeait pas la forme de ses vêtemens de six mois en six mois; alors elle ne remplaçait pas ces vêtemens, au moins une fois l'année, comme elle le fait à présent. On avait une robe pour chaque saison — d'un tissu solide— qui coûtait le prix de vingt robes de toile peintes, et qui aurait fait peur à nos jolies Flamandes d'aujourd'hui, habituées aux frêles étoffes de coton, étoffes de si mince valeur, et qu'elles peuvent, à cause de cela, renouveler quand bon leur semble.

Ainsi, l'uniformité, la triste uniformité privait les Flamandes du plaisir de parler toilette, et il fallait qu'elles se torturassent

l'imagination pour parvenir à varier un peu leur coiffure, les broderies de leurs manchettes, et d'autres accessoires fort secondaires. Encore les parens, quand ils s'en apercevaient, disaient-ils que cela ne seyait point à une fille bien élevée et qui voulait devenir bonne femme de ménage.

Au milieu de la conversation, et tandis qu'Albertine racontait je ne sais quelle histoire maligne sur une de ses anciennes amies, Odille poussa le coude de Françoise et lui demanda tout bas :

— Quel est ce jeune homme?

— Mon frère.

— Tu as un frère?

— Il est resté au collége de Brouay durant sept années, et il n'est de retour que depuis un an.

Odille jeta un regard rapide sur Eustache, et dès lors, sans y prendre garde peut-être, et par un instinct de femme, elle mit plus de soin à se bien tenir et moins d'abandon dans son bavardage.

Quant à Eustache qui avait vu et compris le geste d'Odille, il en sentit augmenter encore davantage sa rougeur et son trouble. A la fin pourtant, et après une longue hésitation, il s'approcha timidement des jeunes filles, écouta quelque temps leur conversation, et se hasarda à y jeter un mot.

Albertine, sans prendre le moins du

monde pitié de l'embarras de son frère, s'écria avec sa voix vibrante et dure.

— Tiens, le voilà qui parle! Vraiment, garçon, il pleuvra aujourd'hui, car le baromètre de votre humeur change d'une manière étonnante.

Françoise se sentit peinée de cette exclamation, et voulut la réparer. Prenant donc la main de son frère :

— Pauvre garçon! dit-elle, il est toujours si souffrant!

— Souffrant! reprit Albertine. Il mange comme quatre, et n'éprouve aucun mal. Ses souffrances, c'est nous qui les endurons, car je ne lui connais d'autre indis-

position qu'une perpétuelle mauvaise humeur.

Odille fit, en réponse de la diatribe d'Albertine, un demi-sourire, et ce demi-sourire mit au désespoir le pauvre Eustache dont on ne saurait se peindre l'air décontenancé. Il attacha sur sa sœur des regards d'indignation et de colère; mais ces regards ne firent que rendre encore plus acerbe l'impitoyable Albertine.

— Tu ne peux te figurer, ma chère, ajouta-t-elle en s'adressant directement à Odille, tu ne peux te figurer quel aimable jeune homme fait mon frère! Des journées entières sans parler, ou bien jeter au nez des gens quelque parole dédaigneuse ou désagréable; manger sans dire un mot, éviter sa famille autant qu'il le

peut... n'est-ce pas qu'il doit être d'une société fort aimable?

— Vous êtes une bavarde et une méchante, s'écria Eustache hors de lui.

— Vois-tu les jolies expressions et l'air fraternel?

Et elle ricanait, et elle montrait au doigt Eustache, qui, plein de honte et de colère, s'en fut dans sa chambre et se jeta sur son lit. Là, il pleura long-temps avec amertume. Quelle opinion aura de lui mademoiselle Odille? que va-t-elle penser d'un jeune homme traité de la sorte et présenté sous des couleurs si odieuses? O mon Dieu, mon Dieu, qu'il est à plaindre!

Tandis que le pauvre garçon se lamen-

tait ainsi, la bonne petite Françoise mettait à profit l'absence d'Albertine, que sa mère avait appelée pour l'aider à préparer le souper, et tâchait de réparer le mal causé par sa sœur. Car elle se sentait triste et humiliée en songeant que l'on pouvait avoir mauvaise opinion de son frère, et elle disait de lui tout le bien possible: racontant quels prix nombreux il avait obtenus au collége, et comment il dînait tous les dimanches chez monseigneur l'archevêque, son parrain. Après cela elle manœuvra si bien, qu'Odille vint avec elle dans la chambrette de son amie pour voir un joli serin dont Eustache lui avait fait cadeau.

Odille se récria sur la gentillesse de l'oiseau.

— Eustache m'en a fait présent le jour de ma fête! .....;

— Tu es bien heureuse, d'avoir un si bon frère.

Ces paroles ravirent Françoise; et elle aurait volontiers embrassé Odille.

— Ecoute! dit-elle dans sa joie naïve, et ne sachant qu'imaginer d'agréable pour remercier Odille du plaisir qu'elle lui causait. Ecoute! Eustache en a encore trois tout semblables, et il faut qu'il t'en donne un.

— Oh! je te remercie, fit la jeune fille, dont les yeux petillaient de désir et de satisfaction.

— Eustache! cria Françoise en frappant doucement à la porte de son frère: Eustache, puis-je entrer?

Eustache vint ouvrir et fit un mouvement en voyant Odille: mais les deux jeunes filles avaient l'air si franc qu'il se remit de son trouble et qu'il se sentit tout à l'aise.

— J'ai dit à Odille que tu étais aimable et complaisant, continua Françoise avec une douce câlinerie, et tu vas le prouver, n'est-ce pas, mon petit frère? Odille vient de voir le joli serin que tu m'as donné, et elle voudrait bien en avoir un semblable.

Mademoiselle Taffin baissa les yeux, rougit, et balbutia :

— Françoise, oh! Françoise, cela est indiscret! Ne croyez pas, monsieur...

Mais l'heureux Eustache avait déjà quitté du mur une cage toute dorée où sautillait un serin charmant, et il la présentait à Odille, qui brûlait d'accepter, et qui néanmoins ne l'osait pas.

— Françoise, dit alors le jeune homme, offre toi-même la cage à mademoiselle Odille; d'une amie, elle ne la refusera point.

— Il a raison, répliqua Françoise en prenant la cage; nous la porterons demain chez toi : n'est-ce pas, mon frère?

Eustache n'y put tenir, et il lui fallut embrasser tendrement sa sœur.

Le lendemain, il vint avec Françoise apporter à Odille le serin promis la veille; et depuis ce jour il renouvela ses visites, d'abord à de longs intervalles; après cela, insensiblement, à des intervalles plus rapprochés; et enfin, une ou deux fois par semaine. Il fallait, pour cela, tromper la vigilance de son père et alléguer des prétextes qui lui permissent de sortir, prétextes qui n'étaient pas toujours faciles à trouver. En compensation, et grâce à la coutume qui permet aux jeunes filles flamandes de recevoir les visites des jeunes gens, il trouvait Odille presque toujours seule chez elle, car les affaires de M. Taffin le tenaient absent de chez lui une grande partie de la journée, et l'obligeaient en outre à de fréquens voyages.

Néanmoins, malgré la longue durée

des visites qu'il faisait à mademoiselle Odille, jamais Eustache ne s'était senti le cœur de dire à la jeune fille qu'il l'aimait; il se trouvait heureux à un tel point de la tendre intimité qui régnait entre eux! elle avait des paroles tellement douces pour le consoler, pour l'aider à supporter les tracasseries dont le persécutait M. Raparlier! Il arrivait près d'elle découragé, le cœur serré, et plein de sécheresse: bientôt, comme par enchantement, il se sentait renaître au sourire, et à la voix d'Odille, on aurait dit qu'il sortait d'un sommeil pénible, tant le plus frais bien-être succédait en lui à un malaise inquiet. Il respirait mieux; son cœur se dilatait, et des paroles spirituelles et joyeuses venaient d'elles-même sur ses lèvres.

Dire à Odille qu'il l'aime compromet-

trait tant de bonheur. Elle se complaît dans une innocente intimité; le nom d'amour amènerait la contrainte et la réserve... Et puis, qui le sait? Peut-être ne l'aime-t-elle pas d'amour? Peut-être, ce qu'elle éprouve pour lui n'est-il que de l'intérêt et de la pitié : rien de plus... Oh! non : il vaut mieux rester ainsi que de s'exposer à perdre tant. D'ailleurs à quoi le mènerait cet aveu? Une fois le mot d'amour prononcé, le mot de mariage doit le suivre : il faut que son père le sanctionne, cet amour! Son père!... Comment lui faire un tel aveu? comment obtenir son assentiment? Odille n'a pas de fortune... Et puis tous les deux sont si jeunes! Non, oh! non, qu'il se taise, et qu'une fatale imprudence ne trouble en rien le seul bonheur qu'il ait au monde.

Il y avait bientôt six mois qu'Eustache aimait de la sorte mademoiselle Odille, quand par malheur quelques allusions méchantes d'Albertine vinrent donner l'alarme à M. Raparlier. Le marchand se mit à exercer sur son fils une surveillance tellement sévère, que l'amoureux infortuné ne put, durant quinze jours, aller faire visite à Odille. A la fin, ne la voyant plus venir au Salut, et ne pouvant résister davantage à ses inquiétudes, il prit un parti désespéré, et se sauva, le soir, en revenant de l'église.

Odille était malade et pleurait, lorsque Eustache entra chez elle. A sa vue, elle jeta un cri, se leva et, toute honteuse, se cacha le visage dans les deux mains.

Eustache prit une de ces mains, et força les yeux d'Odille à le regarder.

Un sourire plein de sérénité épanouit alors le regard de la jeune fille, et les inquiétudes et les soupçons qui l'alarmaient sur la fidélité d'Eustache avaient entièrement disparu de sa pensée.

— Mademoiselle Odille ! murmura le jeune homme, oh! que j'ai souffert depuis quinze jours!

— Et moi donc !

— Oh ! vous m'aimez ! n'est-ce pas que vous m'aimez? Dites, dites, ne vous cachez pas de la sorte, Odille ! mon amie...

Odille cacha sa tête sur l'épaule d'Eustache, et il fallut bien des paroles et bien de douces violences pour l'obliger à re-

garder son ami : encore ne le fit-elle d'abord qu'à la dérobée. Peu à peu, néanmoins, ils se rassurèrent, et à ce premier trouble, à ce premier embarras, succéda bientôt une confiance sans bornes et un délicieux abandon : si bien qu'ils ne prirent point garde que la nuit était venue ; si bien qu'ils oublièrent que le temps s'écoulait avec rapidité, et qu'ils tressaillirent d'effroi quand la pendule de cuivre, appendue au mur, sonna neuf heures et demie.

Ils s'éveillèrent comme d'un songe.

— Adieu, Odille, adieu! Il faut que je coure bien vite à la maison ; je me glisserai dans ma chambre, et d'ici à demain le courroux de mon père sera un peu apaisé.

— Adieu, mon Eustache, adieu !

Le jeune homme partit rapidement, et il avait disparu depuis long-temps que l'heureuse Odille regardait encore du côté où il s'était dirigé.

A la fin, elle ferma soigneusement la porte de la maison, — car son père était absent, — monta dans sa chambre; et après s'être déshabillée à demi, elle demeura là, pensive et rêveuse, oubliant de réciter ses oraisons du soir.



III.

LA PORTE FERMÉE.

Le pauvre jeune homme qui jusques alors avait conservé intacte la virginité de ses bas blancs, mit par malheur le pied tout au bord du bourbier. Marthe lui cria : Monsieur Paul, prenez garde, car vous allez tomber dans ce trou et vous en aurez jusques aux jambes.

AUGUSTE LAFONTAINE. *Le roman de famille.*

La porte fermee.

*

Lorsque après cinq à six minutes de course, l'amant d'Odille arriva sur la grand'place, ses regards ne pouvaient apercevoir encore la maison du *Bas-Rouge,* que, déjà, ils la cherchaient avec transes. Il fait quelques pas de plus... Mal-

heur ! Son père se couche. Trois fenêtres de l'étage brillent de la lueur d'une lampe à travers les rideaux bleus et blancs; seule la mansarde d'Eustache se trouve dans une obscurité profonde.

A cette vue fatale, il lui faut s'arrêter : les jambes lui manquent ; un vertige tournoie autour de ses yeux, et mille idées funestes se heurtent dans son imagination. A la fin, il tâche de rassembler un peu de calme, et, après une courte et cruelle hésitation, il s'approche de la maison paternelle.

Il tire doucement la sonnette. Elle tinte. Il écoute.

Rien.

Rien après le tintement de la sonnette; rien que le bruit de son cœur qui bat: rien que son haleine qui souffle avec violence.

Un léger bruit... On vient... Non. Ce sont des pas qui s'arrêtent et qui cessent. On ne vient pas... On ne l'a pas entendu... Il faut sonner de nouveau.

Il reprend le cordon de la sonnette. Avant de le tirer, il reste long-temps de la sorte, le bras à demi levé et l'oreille aux aguets. A la fin il sonne. Nouvelle attente. Nouveau silence.

Et pourtant, cette fois, il est impossible qu'on ne l'ait point entendu, car le bruit clair et vif de la sonnette s'est prolongé long-temps au milieu du silence le plus complet... Pourquoi ne vient-on pas

ouvrir? On ne peut pas songer à le laisser ainsi sans gîte... c'est une peur que l'on veut lui faire... Mais non : voici que la lumière s'éteint dans la chambre de ses deux sœurs. Elle disparaît également dans la chambre de son père. Malédiction!

Alors il saisit une troisième fois le cordon de la sonnette, et il lui donne une secousse brusque qui produit un tintement sec.

Puis, comme l'on ne répond point, Eustache se sent frémir d'une sorte de frénésie, ses poings se serrent, son cœur se gonfle, ses yeux s'emplissent de larmes. Il s'accroche pour la quatrième fois au cordon de la sonnette; il l'agite longtemps avec violence. Durant vingt minutes, ce fut un tintamarre confus capable

d'éveiller un mort, ou du moins de mettre hors de lui le plus pacifique des vivans.

Personne ne bougea dans la maison.

Eustache recommença de plus belle. A la fin, tout-à-coup la sonnette rendit un son faux et incomplet que suivit un bruit sourd; le fil de fer s'était brisé, et cette rupture avait produit en outre la chute de la sonnette, qui vint tomber sur un tas de toiles, où elle s'endormit.

Au comble de la rage, Eustache prit alors un énorme grès, et se mit à en frapper avec violence sur la porte qui retentit au loin de coups terribles.

Nul ne répondit dans la maison à ce vacarme inouï.

Il y avait bien dix minutes qu'Eustache épuisait ses forces à ce nouveau moyen de faire du bruit, lorsque le guet vint à passer. Le guet se composait de six fantassins, commandés par un sergent.

Or, le sergent était un bel homme de près de six pieds; chaque fois qu'il passait sous un réverbère, il admirait ses jambes élégantes, revêtues de guêtres dont une journée de service n'avait pas le moins du monde altéré la blancheur. Et c'était grande joie pour le sergent que de considérer de la sorte ses guêtres si blanches et si nettes, et dont il ne possédait que deux paires. L'une de ces paires, d'une toile moins fine, formait par malheur au-dessus du pied un pli disgracieux; l'autre était celle qu'il portait, et dont nous avons déjà énuméré la finesse et la

coupe heureuse. Jugez donc de la satisfaction du sergent puisque, grâce aux précautions inouïes qu'il avait prises, il pourrait demain, à la parade, se parer de sa belle paire de guêtres et laisser l'autre dans son havresac !

Cette pensée l'avait mis en si agréable humeur, que trois fois il avait daigné dire des paroles bouffonnes aux six hommes du guet, paroles qui avaient excité un rire dont le digne sergent se sentait tout aise. Grâce à cette satisfaction intime de lui-même, il s'approcha d'Eustache, avec une bienveillance facétieuse que le jeune homme accueillit assez mal.

— Ohé ! mon garçon, voici une vilaine heure pour jouer de la grosse caisse sur cette porte. Rengaînez votre marteau de

pierre, et passez votre chemin sans troubler le sommeil des bourgeois.

— Au diable !

Le sergent recula, car il se trouvait près d'un large ruisseau, et il continua :

— Mon garçon, faites attention à vous, ou bien nous vous mènerons passer la nuit au corps-de-garde.

Eustache vit alors l'uniforme du sergent, et les six fantassins qui marchaient derrière lui, l'arme au bras. Jugeant que toute résistance était inutile, il jeta le grès qu'il tenait, et s'éloigna en murmurant des imprécations.

Par malheur, le grès alla frapper contre

le mur, et, du choc, vint rouler dans le ruisseau, d'où il fit jaillir un large flot de boue. Les guêtres du sergent en restèrent couvertes. Le pauvre homme aurait préféré, je crois, un grand coup d'épée à travers le corps. Il lui fallut donc une vengeance à tout prix, et quoiqu'il sût bien qu'Eustache n'avait pas eu l'intention de l'éclabousser, il se rua sur le jeune homme et s'écria :

— Ah! drôle, c'est ainsi que vous traitez le sergent du guet? Au corps-de-garde!

— Au diable! répliqua Eustache, qui, comme tous les gens en colère, ne sortait ni d'une même idée, ni d'une même expression.

Mais le sergent l'avait pris au collet, et

il le secouait rudement. Cette étreinte et cette secousse achevèrent de jeter la confusion dans les idées d'Eustache, dont la colère avait depuis long-temps allumé le sang et bouleversé le cerveau. Il répondit à l'agression du sergent par un coup de poing violent; une lutte s'ensuivit, longue, opiniâtre, sanglante, et ce fut la figure dans un état horrible, les habits en lambeaux, mains et pieds liés, que le fils de M. Raparlier arriva au corps-de-garde.

Le sergent, qui, durant le combat, avait eu le collet de son uniforme déchiré, et l'étoffe blanche de ses revers couverte de taches de sang, vengea ces avaries de son élégance militaire en faisant mettre au cachot le prisonnier récalcitrant. Eustache fut donc jeté dans une sorte de cave obscure, sur un lit-de-camp vermoulu,

et une porte renforcée de verroux se ferma sur lui, non sans un bruit sinistre de ferrures et de clefs.

Débarrassé de ses liens, Eustache se mit d'abord à parcourir avec rage l'étroite enceinte de sa prison. Il se heurtait la tête contre les murs : il criait, il hurlait, il blasphémait, il se jetait sur les barreaux de fer de sa petite fenêtre: il les empoignait à deux mains et cherchait à les ébranler : il s'arrêtait pour accabler d'injures le guet, le sergent et le corps-de garde: il proférait des menaces ; il jurait de se venger.

Certes, personne n'aurait pu reconnaître en ce forcené, les yeux hagards, les cheveux hérissés, la bouche tordue, le doux et mélancolique marchand du *Bas-Rouge*. Je doute même que mademoiselle

Odille, elle-même, eût reconnu son amant, dès le premier abord.

Insensiblement, l'humidité des lieux où il se trouvait gagna les membres d'Eustache, les pénétra de froid, et les raidit. Sa poitrine fatiguée respirait avec peine ; la voix manquait à sa gorge desséchée, et à l'exaspération de sa tête succéda bientôt une pesanteur glaciale, et presque de l'hébêtement. Il se jeta sur le lit-de-camp, s'y blottit de son mieux, et, dans cette position, se laissa surprendre par un assoupissement inquiet et lourd. Là, sans qu'il dormît tout-à-fait, il fut obsédé de rêves pénibles, et qui venaient joindre leur malaise au malaise du corps d'Eustache. Quand il sortit de cet état, le jour commençait à poindre dans son cachot.

Il eut quelque peine à réunir ses idées; il lui semblait qu'un cauchemar le fatiguait et se moquait de lui. L'état piteux de ses vêtemens, cette nuit entière passée hors du logis paternel, en prison, tout cela, oui, ne saurait être qu'un cauchemar. Oh! s'il en sortait, s'il pouvait se reveiller. Mais non... Il ne le peut point...

La porte du cachot cria sur ses gonds et s'ouvrit. Le sergent du guet entra, étendant la jambe gauche sur laquelle le pli de la guêtre produisait le plus fâcheux effet; jetant ensuite un regard sur cette jambe comme pour entretenir son courroux, il se tourna vers un officier qui le suivait, et désigna du doigt, et sans dire un mot, Eustache, assis sur le lit-de-camp.

A peine l'officier qui suivait le sergent

daigna-t-il honorer d'un coup d'œil le jeune homme, mal vêtu, qui gisait là dans l'obscurité.

— Qui es-tu, drôle? demanda-t-il d'un ton dur.

Eustache, indigné de la manière dont on lui parlait, se sentit l'envie de répliquer comme il le fallait à un tel interrogatoire; mais il se contint, et se résigna du mieux possible aux humiliations des circonstances dont il était victime.

— Eustache Raparlier, fils du marchand qui demeure au *Bas-Rouge*, sur la Grand'Place.

— Et que faisiez-vous la nuit à sa porte?

— Je frappais pour qu'on m'ouvrît.

— Jolie façon de frapper que de se servir d'un grès. Sergent, prenez deux hommes, et reconduisez ce polisson chez son père.

A ces mots, Eustache tressaillit de frayeur.

— Monsieur, s'écria Eustache, monsieur, au nom du ciel ne faites pas cela. Voulez-vous que je traverse ainsi toute la ville, et que j'en devienne la fable?

— Faites ce que je vous dis, sergent.

— Eh bien! rien au monde ne m'arrachera d'ici, de ces barres de fer que je tiens dans mes bras. Tuez-moi, si vous le voulez, vous ne m'emmènerez pas.

— Tu m'as l'air de nous avoir fait un bon mensonge, drôle ; et au moment de te voir découvert, tu recules devant l'épreuve. Or çà, sans plus de détour, qui donc es-tu ?

— Je vous l'ai déjà dit ; donnez-moi ce qu'il faut pour écrire, et vous verrez si je mens. Tenez, monsieur, faites porter cette lettre à mon père, et il me réclamera, et vous verrez que je dis vrai.

Bégayant ces paroles, il traçait à la hâte sur un mauvais morceau de papier quelques lignes suppliantes à son père. Tout son orgueil avait disparu, écrasé qu'il était par cette nuit de malheur.

Le tambour chargé de cette missive partit et revint.

— Le vieux bourgeois n'a point voulu lire cette lettre, et il ne vous connaît pas.

— Eh bien? menteur! fit l'officier.

— Te moques-tu du guet? Crois-tu nous faire aller comme des recrues? ajouta le sergent qui haussa le pied sur le lit-de-camp pour chercher à rajuster sa guêtre gauche.

Le pauvre Eustache était anéanti.

Son père!... Son père, refuser de lire sa lettre! Le laisser en prison! Ne pas avoir pitié de lui! Oh! mon Dieu, mon Dieu!

Et il pleurait à chaudes larmes, et il se tordait les mains.

A la vue de ce désespoir si naturel et si grand, l'officier s'avisa qu'Eustache pouvait bien lui avoir dit vrai, et il lui parla avec plus de douceur.

— Allons, mon camarade, voyons ! Il ne s'agit pas de pleurer comme une femme ! Que diable ! vous avez fait une débauche cette nuit; vous avez été voir les filles, n'est-ce pas? Et ensuite vous vous êtes battu. Tout cela est l'ouvrage d'un verre de vin. Après cela, votre père fait le fâché; il veut que vous passiez une nuit au corps-de-garde. Allons, je vais aller le trouver, et il faudra bien qu'il entende raison.

— Et s'il ne l'entend point, ajouta le sergent qui était enfin parvenu à tirer convenablement sa guêtre gauche, et à en dis-

simuler presque entièrement le pli; s'il n'entend point raison, vous ferez comme moi, vous vous enrôlerez, et nous boirons ensemble à la santé du roi.

— Monsieur, dit Eustache après quelques instans de réflexion, je vous remercie de votre bonne volonté ; mais je connais mon père, et toute tentative près de lui est inutile. Puisque vous voulez m'obliger, faites porter, je vous prie, la lettre que je vais écrire à mon parrain, monseigneur l'Archevêque.

— Il est parti pour Paris depuis deux jours.

— Eh bien, j'écrirai à monsieur l'abbé Badoulet, mon ami, mon ancien professeur, et chanoine du chapitre.

Le tambour rapporta l'écritoire de plomb et la mauvaise plume qui se dressait au milieu du coton à demi sec de cette écritoire. Eustache écrivit une longue lettre sur une feuille de papier qu'il envoya querir au libraire voisin; et grâce à un petit écu de trois livres, le tambour consentit à faire cette nouvelle course, quoiqu'il ne fût plus de service, et qu'un nouveau poste du guet eût remplacé le poste à la tête duquel il jouait des baguettes.

Eustache, plein de confiance dans l'amitié du vieux chanoine, tâcha de s'armer de résignation. Malgré cette résignation et cette confiance, la demi-heure qui s'écoula avant le retour de son messager lui parut bien longue.

IV.

LE CHANOINE BADOULET.

Bonum vinum lœtificat cor hominis.

Le chanoine Badoulet.

*

— Au blasphème ! s'écria le chanoine Badoulet, à la proposition étrange avancée par le vieux seigneur, le sire de Valincourt : Au blasphème !

— Au blasphème tant qu'il vous plaira,

reprit ce dernier, sans battre en retraite devant la joyeuse colère de son Amphitryon ; je l'ai dit et je le répète ; au blasphème tant qu'il vous plaira : — le vin de Bordeaux est un vin froid de sa nature.

— Je vous dirai *racca*, car vous êtes un véritable impie! Accuser de froideur le vin de Bordeaux! Mais ce vin de Bordeaux possède seul le précieux et ineffable privilége de se digérer facilement; seul, on peut le boire à fortes doses sans qu'il trouble la tête et fasse trembler les jâmbes.

— Le vin de Bordeaux porte à la tête tout comme d'autre vin, objecta M. de Valincourt en regardant la face empourprée du chanoine.

Mais celui-ci ne s'arrêta pas à l'argument *ad hominem.*

— Buvez donc de votre Bourgogne; monsieur de Valincourt : buvez-en tant qu'il vous plaira, et je vais même en faire monter de la cave deux bouteilles tout exprès pour vous. Buvez-en! Moi, je m'en tiens à ce Bordeaux qui est venu par mer, pour ainsi dire, dans mon cellier : car il se bonifie en voyageant, au rebours du vin de Bourgogne, auquel la moindre route ôte de sa saveur. Oui, l'on peut transporter le vin de Bordeaux jusque dans les régions les plus lointaines; et lorsque les colons d'Amérique disent : « O la liqueur délicieuse que le vin de France! c'est du seul vin de Bordeaux dont ils parlent.

—Vous hôchez la tête, mon digne voisin,

de même que si vous n'étiez pas encore battu, oui, battu à plates coutures. Vous avez l'air de douter de mon savoir, et de vous donner comme un connaisseur plus fin que moi!... Erreur, erreur complète! Vanité des vanités! Vous croyez avoir atteint la perfection parce que vous savez distinguer le bouquet généreux du Bourgogne, de l'aromate délicat et parfumé du Champagne; parce que vous ne confondez pas l'ardeur spiritueuse des vins du Languedoc avec la saveur âpre et mordante de l'austère Bordeaux. Mais, dites, pourriez-vous savoir comme moi quels vins conviennent à tel ou tel tempérament? quels vins agacent et irritent telle ou telle organisation? Il faut à l'individu sanguin un vin léger et humectant, — des vins du Rhin ou de la Champagne: — vous qui êtes flegmatique, buvez des vins ar-

dens et spiritueux, garnissez votre cave aux dépens des celliers du Dauphiné ou du Languedoc. Mon digne ami, le mercier Nicolas, si porté à engendrer la mélancolie, deviendrait jovial s'il quittait parfois sa carafe et s'il réchauffait ses nerfs engourdis en caressant une bouteille de Pomard ou de Chambertin.

— Prenez-y garde, car si vous dites encore un seul mot, si vous ne vous avouez pas vaincu, je lâche contre vous mon érudition. J'ai fait, voyez-vous, des recherches profondes sur ce qu'était la vinification chez ces Grecs et chez ces Romains si vantés pour la sensualité qui présidait à leurs festins. Eh bien ! ils n'étaient que des misérables en fait de vin. J'ai à ce sujet des autorités irrécusables. Aristote rapporte que les vins d'Arcadie se séchaient tel-

lement dans les outres, qu'on les enlevait par morceaux qu'il fallait ensuite démêler dans l'eau. Gallien, d'autre part, dit que dans l'Asie mineure ou suspendait le vin sous les cheminées dans de grandes amphores, jusqu'à ce qu'il eût acquis la dureté du sel; ensuite on le fondait dans l'eau pour le boire. Plus anciennement, on remarque, dans Homère, que jamais il ne décrit les apprêts d'un festin sans parler des esclaves qui mêlent le vin et l'eau dans les urnes. Faute d'en connaître la cause, on fait honneur à la tempérance des anciens de ce mélange d'eau et de vin... Réputation usurpée! puisque ce mélange devenait nécessaire, attendu que leur vin se trouvait plus mangeable que potable. Des passages de Pline, de Pétrone et de Martial, prouvent que le Falerne et le Cécube des Romains n'étaient qu'une

sorte de sirop ayant quelquefois la consistance du miel. Parlez-moi donc des Grecs en fait de poésie et d'architecture, mais jamais en fait de bonne chère, et surtout de bons vins. C'est la France, la France seule qu'il faut citer; la France qui fournit à ma cave cent vingt-neuf sortes de vin, la France, à laquelle assure à jamais une supériorité incontestable une qualité de ses vins bien plus précieuse que toutes les autres. Vous pouvez arroser délicieusement le plus beau repas du monde rien qu'avec des vins français, et je vous défie d'obtenir les mêmes résultats avec tous les vins d'Espagne, de Grèce, ou d'Italie : vous seriez bientôt réduit à recourir à l'eau pure de votre carafe pour vous désaltérer... Donc, vive la France! Vivent les vins français! Buvons à la France et à ses vins!

Disant cela, le chanoine Badoulet versait au seigneur de Valincourt une copieuse rasade, sans oublier son propre verre.

L'hospitalité du chanoine se montrait d'autant plus joviale et plus généreuse qu'il y avait eu naguère du refroidissement entre le chanoine et M. de Valincourt, refroidissement oublié bientôt par le prêtre, mais dont le vieux seigneur avait conservé le douloureux souvenir.

Cela est à raconter.

Pour unique fortune, M. de Valincourt n'avait guère plus de dix-huit cents livres de rentes; mais comme il appartenait à une noble et ancienne famille, qui, toute déchue qu'elle se trouvait, ne laissait pas que d'inspirer encore dans le pays une

sorte de respect d'habitude, le vieux seigneur s'était fait, parmi la bourgeoisie, un nombre de connaissances auxquelles il accordait de temps à autre l'honneur de s'inviter à leurs tables. Malgré l'opinion généralement peu relevée que l'on concevait du vieillard; malgré la vanité hargneuse qu'inspire aux dépens des gens pauvres la conscience des richesses, — vanité dont nul n'est plus susceptible qu'un bourgeois, — on n'en accordait pas moins partout à M. de Valincourt la place d'honneur de la table. Sans doute, l'on souriait du salut protecteur qu'il faisait en entrant, et des airs de supériorité qu'il se donnait quelquefois; mais on en souriait sans le lui laisser voir ; et malgré son goût bien décidé pour les dîners en ville, et les avances un peu fortes qu'on lui avait vu faire afin d'obtenir des invitations;

malgré le surnom de *pique-assiette* — dont les plus moqueurs l'avaient baptisé, l'on n'en était pas moins aise d'avoir à traiter le seigneur de Valincourt qu'on appelait «M. le marquis,» qui dînait une fois par semaine chez monseigneur l'archevêque et qui était le premier convié, lorsque M. le Gouverneur donnait un repas de corps.

Or, M. de Valincourt, parmi ses Amphitryons, comptait un certain M. Watremetz, riche mulquinier chez lequel on mangeait les meilleures poulardes que l'on fît venir du Mans à Lornouck. C'était au chanoine Badoulet que M. de Valincourt devait la connaissance du marchand de fil, et chaque fois qu'il se mettait à la table du digne bourgeois, il était bien sûr de trouver à la droite de son cou-

vert le couvert du chanoine. Il advint qu'un héritage, et par suite de l'héritage, un procès amenèrent des discussions d'intérêt, et partant de la division, de la haine et une rupture ouverte entre Watremetz et Badoulet. M. de Valincourt s'entremit autant qu'il le put entre les deux plaideurs, et fit des efforts surnaturels pour les réconcilier et terminer ce procès à l'amiable. Par malheur, on ne concilie pas souvent en Flandre un procès dont l'avarice et l'entêtement rehaussent encore le goût, — goût aussi naturel, je pense, aux gens de ce pays qu'il l'est aux Normands. M. de Valincourt en resta pour ses peines, et le seul résultat qu'il obtint fut d'établir de la froideur entre lui-même et ses deux adversaires, qui prirent en mauvaise part les efforts du brave homme pour atténuer aux yeux

de chacun d'eux les griefs qu'ils se reprochaient mutuellement.

Vous concevez si M. de Valincourt s'affligea d'un malheur pareil ! Il se fit bien serment à lui-même de ne plus se mêler jamais des affaires de ses amis, et il essaya de réparer la maladresse qu'il avait commise. Dans ce dessein, il résolut de ne point épargner les visites, surtout chez Watremetz, qui traitait le plus souvent.

Hélas ! Watremetz reçut avec tant de froideur M. le marquis, que le pauvre homme en perdit contenance et qu'il demeura quelque temps sans parler ; désappointé qu'il était de présenter sans cesse à l'impertinent bourgeois des mises en train de conversations que celui-ci laissait tomber dédaigneusement. Son trouble

s'accrut encore, lorsque des paroles indirectes de madame Watremetz, dites exprès peut-être, dans un malicieux dessein, lui apprirent qu'on donnait le lendemain un grand dîner, dont lui, — lui! M. le marquis! — n'était pas. Jugez de la confusion où une telle nouvelle acheva de le jeter.

Et c'était un grand dîner, sur mon âme, un dîner où devait se manger une dinde truffée, venue à grands frais du Périgord; don superbe, don succulent d'une personne qu'avait obligée de son crédit le mulquinier. Assurément on y boira de ce vin de Lunès, réservé pour les grandes occasions, et dont on ne diminue le très petit nombre de bouteilles que dans les festins somptueux!... Que le diable emporte les procès! qu'il emporte surtout l'esprit de

conciliation ! Il eut beau faire, le pauvre marquis de Valincourt, il eut beau caresser le petit chien de madame Watremetz, il eut beau conter une anecdote plaisante, il eut beau parler de l'invitation à dîner qu'il avait reçue de l'Archevêque pour le lendemain ; le chien sembla lui-même l'accabler de la proscription générale ; personne ne daigna prendre part à l'anecdote, et la seule approbation qui la suivit fut le rire sec, froid et sans écho du conteur décontenancé. L'on continua — (oh! le maudit procès !) l'on continua à s'occuper devant M. de Valincourt des préparatifs du festin, à s'en entretenir à voix basse, à faire aller et venir, chargés d'assiettes, la domestique et un aide qu'on lui avait donné ; ce qui dénotait combien le dîner serait de premier ordre... A la fin, n'y pouvant plus tenir de regrets, désespéré, confus même,

de la froideur insolente avec laquelle on daignait à peine lui répondre, il se leva, sortit sans proférer une parole, et machinalement, sans trop songer à ce qu'il faisait, il se dirigea vers la demeure du chanoine Badoulet.

Celui-ci avait complètement oublié les petits griefs qui l'avaient indisposé durant quelques heures contre son vieil ami; la rancune ne pouvant pas rester long-temps dans le cœur d'un homme aussi bon vivant et aussi jovial compagnon que l'était messire le chanoine. Partant, s'il mit un peu de distraction dans l'accueil qu'il fit à M. de Valincourt, ce fut sans le vouloir et parce qu'il était encore abasourdi d'une longue conférence qu'il venait d'avoir avec son avocat; conférence par suite de laquelle ses idées se trouvaient dans un désarroi

d'autant plus complet, qu'il avait fallu compter à l'homme de robe, pour les premiers frais, une somme d'argent assez considérable. Il reçut donc M. de Valincourt ainsi qu'à l'ordinaire ; mais comme les cent écus dont il venait de se saigner lui revenaient sans cesse à l'esprit, il ne répondit pas toujours bien juste aux propos de son visiteur.

Celui-ci, encore tout froissé des procédés inconvenans de Watremetz, ne mit point en doute que le chanoine ne voulût en agir de même avec lui. Ce fut avec une telle prévention qu'il interpréta les inflexions de voix et les gestes les plus insignifians de l'abbé Badoulet. Par exemple, l'abbé se levait-il pour se livrer à ce mouvement que cherche une personne agitée, M. de Valincourt croyait voir en cela une insi-

nuation indirecte que sa société était à charge; et il s'était levé, et il serait parti, si ses jambes, comme brisées par tant de déconfitures et par tant de secousses, eussent pu le porter seulement jusques à la porte. La conversation, vous le comprenez, se ressentait de la gêne qu'il éprouvait; et cela, joint à la préoccupation du chanoine, rendait l'entretien languissant; A chaque parole qu'il laissait tomber et que ne suivait pas une réponse immédiate, le marquis s'en voulait de ne pas s'en aller, et se maudissait tout bas de tant de faiblesse, et d'oublier ainsi ce qu'il devait à son haut rang. Car ce n'était pas le moins du monde par charlatanisme qu'il faisait valoir près des bourgeois l'importance de son lignage; c'était par une conviction profondément sentie, et que le chanoine Badoulet, dans un mo-

ment d'humeur, avait admirablement exagérée, en disant à cause de l'habitude contractée par M. de Valincourt de marcher le chapeau à la main : « Il se » respecte si fort, qu'il ne se couvre jamais » en présence de lui-même. »

Mais ce qui tourmentait le plus le vieux seigneur, ce qui lui donnait avec le plus de certitude la conviction du ressentiment que nourrissait contre lui messire Badoulet, c'est que le chanoine n'avait point encore sonné la gouvernante pour qu'elle apportât une bouteille de vin que, de temps immémorial, il était d'habitude que les deux amis bussent ensemble. Au moindre geste du chanoine, le marquis s'attendait à voir tirer la sonnette et à entendre ces bienheureuses paroles, ces paroles que jamais la soif la plus grande ne

lui avait fait désirer avec plus d'ardeur que ne le faisait en ce moment l'angoisse : « Marie, montez du vin. »

Non ! Pas un mot de cela. Rien qui puisse le faire espérer ! Et voici une heure, une mortelle heure qu'il est arrivé. Allons, il faut qu'il en prenne son parti ! Il faut qu'il s'en aille pour ne plus revenir ; pour toujours. Il faut qu'il renonce à l'intimité de son vieil ami ! Cela est bien dur à son âge !... N'importe ! Il n'a rien à se reprocher. Il ne se trouve si amèrement puni que pour avoir rempli dignement son devoir ! Oh ! s'il lui arrive jamais de se mêler encore des affaires des autres, il veut bien... Et, troublé, hors de lui, les idées dans une confusion incroyable, il se leva lentement à l'aide de sa canne, prit son chapeau déposé sur une console, s'inclina

bien bas pour cacher des larmes qui roulaient dans ses yeux, et sans prendre garde à ses paroles, dominé par la pensée qui le poignait, il balbutia d'une voix entrecoupée, et en confondant les formules de salut :

« J'ai l'honneur de boire à votre santé. »

Badoulet, à ce reproche qu'on ne voulait pas lui faire, et qu'une distraction lui valait seule, prit en souriant les deux mains de son vieil ami.

— Vous ne vous en irez pas ainsi, mon cher monsieur de Valincourt, il nous faut boire un verre de vin.

Le marquis ne s'était pas aperçu de la méprise de ses paroles; il leva sur le cha-

noine des regards pleins de doute et où la joie se mêlait encore à un reste de crainte.

— Et ce sera de mon meilleur vin encore, de celui des bons jours, de ce chambertin qui a soixante ans, et que j'ai trouvé dans les caves de feu mon digne père.

M. de Valincourt déposa son chapeau et se débarrassa de sa canne, surpris du changement subit opéré dans les façons du chanoine et de sa prompte transition d'une froideur extrême à l'accueil le plus affectueux. Il ne se sentit tout-à-fait remis néanmoins qu'après avoir vu verser la brillante liqueur dans un grand verre de cristal et rougir de ses beaux reflets la blanche porcelaine d'une assiette.

Quand un peu de temps se fut écoulé, et que les bienfaisans effets de deux ou trois verres de vin lui eurent donné un peu de cœur, le marquis se hasarda, non sans employer mille détours pleins d'adresse et de précaution, à s'enquérir des motifs d'un pareil changement. Le chanoine lui raconta l'étrange salut qu'il lui avait fait: «J'ai l'honneur de boire à » votre santé. »

Le marquis se sentit rougir, et il voulut se disculper, car il avait peur que le chanoine ne crût pas à la sincérité de sa distraction. Mais le chanoine y croyait, et, pour couper court à l'embarras du vieillard, il lui versa une nouvelle rasade; d'autres suivirent celle-là, et ce fut ainsi que messire Badoulet arriva à sa dissertation sur les vins; dissertation où,

comme on l'a pu voir, si nous avons été fidèles historiens, se trouvaient réunis les lumières de la théorie et le savoir de l'expérience.

Cette dissertation aurait probablement duré quelques heures encore, sans l'arrivée d'un tambour ivre entré dans le salon malgré les efforts de la gouvernante qui tâchait de le repouser.

— Le chanoine Badoulet ! criait-il à tue-tête. Le chanoine Badoulet!... Je veux parler au chanoine Badoulet.

Le chanoine se leva et dit, en tâchant de prendre un air imposant : C'est moi. Que me voulez-vous?

Le tambour chercha long-temps dans

toutes ses poches, et sans vouloir répondre un seul mot aux questions répétées du chanoine. A la fin il trouva la lettre d'Eustache et la remit à messire Badoulet.

— Et c'est maintenant que vous m'apportez une telle lettre? demanda le chanoine indigné. Pauvre Eustache! il m'attend depuis midi.

— Dame, monsieur le chanoine; il m'avait donné un petit écu pour boire à sa santé, et j'y ai bu, monsieur le chanoine.

Messire Jean Badoulet, non sans avoir au préalable vidé le verre de vin qu'il venait de se verser, et après s'être excusé près de M. de Valincourt, se dirigea immédiatement vers le corps-de-garde. Eustache sitôt qu'il le vit se jeta en pleurant

dans les bras de son vieil ami. Ce dernier obtint aisément la permission d'emmener le jeune homme.

Donc, grâce à la nuit et au manteau que le chanoine envoya querir, afin qu'Eustache cachât le désordre de sa toilette, le malheureux fils de M. Rapar-lier put enfin quitter la prison. Ce ne fut point chez son père que le conduisit M. Badoulet, mais dans sa propre maison.



V.

DÉSESPOIR.

Je vous le dis tout bas à l'oreille, crainte que l'on ne m'entende, car de telles paroles ne doivent être connues de personne : Il a battu son père.

— Sainte Vierge ! c'est donc un démon que ce garçon-là ?

CHARLES LAFONT. *Le chien du jardinier.*

Desespoir.

*

— Maintenant, dit le chanoine après avoir écouté les doléances de son jeune ami longuement et avec cette complaisante attention qui console bien mieux que des phrases ; maintenant il faudrait

vous en retourner chez vous, et faire votre paix avec M. Raparlier.

Eustache hocha la tête en signe de refus et se remit à marcher précipitamment. Il allait et venait d'un bout de la chambre à l'autre serrant les poings et respirant avec force; son exaspération, distraite d'abord par des soins divers et peu à peu endormie dans le charme que l'on trouve à conter ses douleurs, s'était tout-à-coup, aux paroles du chanoine, réveillée plus que jamais. Il frémissait au souvenir des humiliations et de l'opprobre dont il avait été abreuvé; l'ignoble vie de comptoir, les tracasseries qui tombaient sur lui goutte à goutte, et sans jamais cesser, — et puis par-dessus tout, les rages de la nuit dernière et l'indifférence outrageuse opposée à son délaissement

et à sa position venaient l'assaillir de toutes parts et rallumer sa colère.

— Non, s'écria-t-il, non, je n'irai pas et si vous ne voulez pas me donner asile pour une nuit, monsieur le chanoine, si vous me parlez encore d'aller supporter les mauvais traitemens de mon père, eh bien! je partirai sur l'heure au lieu de partir demain.

— Partir! quitter votre famille! y songez-vous bien sérieusement?

— Mon parti est irrévocablement fixé. Je ne rentrerai plus chez mon père, je ne le verrai même pas avant de m'éloigner de Lornouck pour n'y plus revenir.

— Et, mon ami, où comptez-vous vous retirer?

— A Paris.

— Et quels moyens d'existence y voulez-vous trouver?

— Monseigneur l'archevêque est mon parrain; il peut aisément me procurer quelque place. — Quand bien même, du reste, je n'aurais pas cet appui, quand bien même il me faudrait travailler de mes mains, mendier, mourir de faim, je le ferais, plutôt que de souffrir encore ce que j'ai trop long-temps souffert.

En ce moment la porte s'ouvrit, et la mère d'Eustache et sa petite sœur Françoise, que, toutes deux, le chanoine avait

fait avertir, entrèrent et vinrent en pleurant se jeter dans les bras d'Eustache.

Depuis la veille au soir elles avaient déjà bien pleuré, les pauvres femmes! A diverses reprises elles avaient essayé de fléchir l'inexorable sévérité de M. Raparlier; à diverses reprises, elles avaient renouvelé leurs supplications et leurs larmes. Mais il avait fallu cesser les supplications, il avait fallu dévorer les larmes ou détourner la tête pour les répandre: car le marchand avait mit trève aux unes, et défendu les autres d'un ton qui ne supportait pas de résistance.

Jugez donc de ce qu'elles eurent à souffrir, quand, le matin, elles surent que le pauvre Eustache gémissait en prison. En prison! lui! Lui, le fils d'une famille

bourgeoise honorée de tous, et dont jusqu'alors la réputation n'avait pas reçu la moindre tache. En prison! Flétri, deshonoré, assimilé à ces mauvais sujets la honte de leurs parens et le rebut de la ville entière!...

Jugez donc de combien s'accrurent encore leurs inquiétudes, lorsqu'elles entendirent M. Raparlier dire au tambour qu'il ne connaissait pas le malheureux prisonnier; quand il leur fallut passer le reste de la soirée, les yeux gonflés de pleurs; quand il leur fallut voir et entendre les voisins qui s'entretenaient de cette funeste aventure, qui la commentaient, qui en faisaient des gorges chaudes! Sainte Vierge! Elles ne voudraient pas pour tout l'or du monde subir encore une

fois semblable journée de malheur! Non, elles ne le voudraient point!

Sitôt que le message du chanoine leur eut appris qu'Eustache, enfin sorti de prison, se trouvait au logis du vieux prêtre, madame Raparlier et Françoise, — car l'aînée ne compatissait en rien aux mésaventures de son frère, — madame Raparlier et Françoise s'enveloppèrent de leurs capes et coururent chez M. Jean Badoulet. Là, je vous l'ai dit, elles se jetèrent en larmes dans les bras d'Eustache, qui ne put lui-même retenir ses sanglots.

— Mon fils!

— Mon frère!

— Ma mère!

Furent long-temps les seules exclamations que put entendre le chanoine vivement ému, et qui s'était retiré à l'écart pour ne point gêner ses amis, durant les premiers instans de leur entrevue. Il s'écoula plus d'un quart d'heure de la sorte. Madame Raparlier, de ses mains tremblantes, attirait à elle son fils, voulait lui parler, et en était empêchée par ses sanglots. Ensuite, elle s'efforçait de retrouver du calme; pour cela, elle essuyait ses pleurs, elle rajustait ses vêtemens, elle raffermissait son attitude; mais ses yeux se remplissaient de nouveau, et la pauvre femme, brisée par la douleur, retombait affaissée sur elle-même et se cachait le visage. Françoise, agitée par des mouvemens nerveux, s'était retirée dans l'ombre, à l'écart, où

des soupirs, exhalés par secousses convulsives, révélaient sa présence.

Après la première surprise d'une émotion forte, et durant laquelle il s'était laissé aller à tout ce que lui demandait sa mère, Eustache reprit insensiblement le ressentiment des humiliations et du délaissement qu'il avait subis, et à la fin de la scène de larmes où il avait été d'abord lui-même si vivement impressionné, il se trouvait plus froid, plus résolu, et plus vindicatif que jamais. Si bien donc qu'il répondit: « jamais ! » à sa mère, lorsqu'elle lui dit :

— Eustache, il nous faut retourner à la maison. Il nous faut y faire des excuses à ton père, et tâcher de le fléchir.

— Jamais! répéta le jeune homme; car sa mère épouvantée ne pouvait croire qu'il eût prononcé un pareil mot, et elle le regardait d'un air de doute et de crainte.

— Eustache! Eustache! Mon fils!

— Écoutez, interrompit-il en prenant la main de la pauvre femme, mais avec une sécheresse de cœur d'autant plus visible qu'il cherchait à se montrer plus affectueux; écoutez, ma mère, je suis résolu à ne pas supporter plus long-temps un genre de vie aussi misérable! J'en suis las! Et n'importe quels soient les résultats du parti que je prends, je ne retournerai plus dans la maison paternelle.

Disant cela, il restait impassible: sa voix avait repris toute sa fermeté, et le

plus léger mouvement n'agitait pas ses lèvres ouvertes par un sourire étrange.

— Oh ! tu ne penses pas à ce que tu dis, mon frère ! N'est-ce pas ? C'est pour nous effrayer que tu dis cela ? Tu ne veux point nous quitter ? tu resteras avec nous ! Mon Dieu, que faudrait-il devenir sans toi ? mon frère ! Dis ! Tu ne nous quitteras point ? Sainte Vierge ! Il ne nous manquerait plus que ce chagrin-là !

— Songez, ma mère, ajouta le jeune homme un peu ébranlé, songez à la pénible existence qu'il me faut subir ! Songez que je suis sans cesse accablé des mépris de mon père ; que du matin au soir il me tourmente et s'acharne après moi... Non ! je n'irai pas...

— Eustache, mon frère, ne dis point de ces paroles qui me font tant de peur. Je sais bien que mon père agit à ton égard avec sévérité ; mais nous, mon frère, nous redoublerons à ton égard de soins et de tendresse. Un père, vois-tu, peut avoir des momens d'humeur ; mais, mon ami, doit-on se fâcher de l'humeur d'un père ? Il est bon. Il t'aime. Son caractère est brusque ? Bah ! il n'y faut point prendre garde. Après tout, pourquoi donc y faire attention ? Ne pense plus, mon frère, ne pense plus à nous quitter ! Reste, je t'en prie... Mon Dieu, comme il m'écoute ! Voyez ! Il détourne la tête. Veux-tu me faire mourir de chagrin ? dis ! car que devenir sans toi ? sans toi, que j'aime tant ? Te savoir absent ! Te savoir éloigné de nous ! et se dire : « Il est » peut-être triste, il est peut-être malade ! » peut-être il se meurt, sans soins, sans

» consolations ! » Ah ! comment veux-tu que je vive ainsi ?

Pendant que Françoise parlait de la sorte, madame Raparlier s'était assise près d'une table où elle s'était accoudée. Tout-à-coup, les forces lui manquent, elle perd connaissance et vient tomber sur le tapis aux pieds de son fils.

— Eustache ! s'écria le chanoine, Eustache, voulez-vous tuer de chagrin votre mère et votre sœur ?

— Mon frère ! mon frère ! par pitié pour notre pauvre mère !

Eustache se pencha pour relever sa mère. Il la déposa dans un fauteuil, et

quand elle se trouva quelque peu revenue à elle :

— Ma mère, c'est pour vous, pour ma sœur Françoise, pour vous deux seules que j'irai.

— Mon bon frère, mon Eustache ! Oh ! merci ! merci.

Madame Raparlier serra la main de son fils, car elle ne put parler.

Quelques instans après, tous les quatre se mirent en route pour la maison du *Bas-Rouge*. Madame Raparlier s'appuyait sur le bras de ses deux enfans, et le chanoine Badoulet les accompagna jusqu'à la porte. Là, par un sentiment de convenance qui lui fit comprendre la gêne qu'apporte tou-

jours un tiers dans une réconciliation de famille, il quitta ses amis, et retourna dans sa jolie maison de la rue Saint-Georges.

La joie de déterminer son fils à la démarche qu'il faisait avait été remplacée bientôt dans le cœur de la mère d'Eustache par un sentiment de crainte. Elle redoutait avec raison l'entrevue du père et du fils; elle comprenait combien l'inflexible rigueur du premier irait mal à l'exaspération de l'autre. Pour prévenir cela, et afin de préparer son mari à recevoir doucement Eustache, elle fit rester ses deux enfans dans la boutique et entra seule dans la chambre où se trouvait le vieux marchand. Eustache demeura donc au milieu d'une obscurité profonde, adossé près de la porte et sa main dans la main de Françoise qui murmurait tout bas des prières

à Dieu et aux saints. En ce moment solennel, de graves émotions faisaient palpiter le cœur du jeune homme; et ses jambes se dérobèrent presque sous lui quand il entendit la voix grave de son père. Un frisson glacé parcourut tous ses membres et sembla comprimer son cerveau.

— Que veut dire cet embarras? Que veut dire ce mystère? demanda M. Raparlier en fermant son livre de ventes? Où donc est Françoise? Que sa sœur l'appelle, et qu'elle vienne souper.

Madame Raparlier, debout, derrière son mari, s'était penchée sur le dos du grand fauteuil où il se tenait assis. Une telle position lui servait et à dérober ses larmes et à se soustraire au regard austère dont le moindre signe, depuis trente années, la fai-

sait obéir aveuglément. Plusieurs fois elle voulut parler, plusieurs fois elle ne put trouver de paroles. A la fin elle parvint à dire:

— Jean-Baptiste... ton fils...

— Je ne veux plus que l'on prononce ce nom-là devant moi, vous le savez.

Elle prit son mouchoir et s'en couvrit la bouche pour étouffer des sanglots.

— Mon ami...

— Taisez-vous; ne me parlez plus de lui, je vous le défends.

Oh! si la pauvre mère se fût trouvée seule avec M. Raparlier, comme elle lui eût dit: Votre sévérité est coupable;

elle perd votre fils. Loin de le ramener, loin de lui causer du repentir, vous ne faites ainsi que l'aigrir et l'éloigner plus encore de l'obéissance : vous vous rendez responsable aux yeux de Dieu de la perte de votre fils. Oui, sa tendresse de mère lui donnait le courage d'oser parler de la sorte à son mari... Mais ses enfans étaient là, ils l'entendaient; et de telles paroles auraient pu affaiblir le respect qu'ils devaient à leur père. Elle conserva donc le silence, demandant tout bas à Dieu de fléchir le cœur de son mari.

— Il y a quelqu'un dans la boutique, dit alors Albertine, se doutant bien que c'était son frère.

Madame Raparlier jeta un regard in-

digné sur sa fille. Le marchand pâlit et se leva.

— Qu'il ne se présente pas à mes yeux, qu'il ne s'y présente pas celui qui m'a déshonoré. Que je ne le voie point ici! Et cela autant pour lui que pour moi.

Madame Raparlier se jeta au-devant du mercier.

— Pardon, dit-elle, pardon! ne réduisez pas votre fils au désespoir! mon ami! Jean-Baptiste... Ecoutez-moi... Pitié.

La porte de la boutique s'ouvrit, et Eustache, malgré les efforts de sa sœur, entra, et parut devant son père.

A cette vue soudaine, le vieillard croisa

les bras sur sa poitrine, et regarda fixement le jeune homme. Puis, comme pour comprimer une violente émotion de colère, il tourna brusquement le dos, et fit quelques pas pour sortir. Mais tout-à-coup il revint, se jeta sur son fils, le frappa et le refrappa au visage, criant des mots entrecoupés, et secouant le jeune homme avec violence. Alors ce dernier perdit la tête: sa vue se troubla, la rage crispa ses poings; et quand madame Raparlier et ses deux filles parvinrent à suspendre cette horrible lutte, la figure de M. Raparlier se trouvait meurtrie et sanglante.

Eustache, épouvanté de ce qu'il avait fait, se jeta à deux genoux.

— Mon père! pardon..., pardon.

Le vieillard par un geste plein de majesté étendit les mains, et dit d'une voix grave et solennelle :

— Je vous maudis !

— Ne me maudissez ! Oh ! ne me maudissez pas ! Ecrasez-moi sous vos pieds ! Chassez-moi ! Faites-moi jeter en prison, mais ne me maudissez pas. Dites, dites ! N'est-ce pas que vous ne me maudissez pas ?

— Mon père ! Ecoutez-le... Pitié pour lui.

— Jean-Baptiste ! Mon ami ! Voulez-vous me faire mourir ?

Le vieillard repoussa sa femme, rejeta les étreintes de sa fille, et répéta :

— Je vous maudis !



VI.

ADIEU.

Adieu! et s'il ne nous est pas donné de nous revoir dans ce monde, il y a une autre vie où les cœurs aimans se retrouvent pour ne plus se séparer.

Henri Wiart.

Adieu !

*

Il ne faut même pas avoir habité une ville de province pour connaître avec quelle rapidité les moindres évènemens s'y découvrent, s'ébruitent, et vont de l'un à l'autre. S'il en est ainsi de faits insignifians, jugez du remue-ménage que devait produire un scandale aussi grave que l'arresta-

tion d'un jeune homme de bonne famille; arrestation faite, durant la nuit, par les soldats du guet et après une lutte acharnée. Le refus de M. Raparlier de tirer son fils de prison était un nouvel assaisonnement à la curiosité et à la médisance publique. On bâtissait là-dessus les contes les plus absurdes et les suppositions les plus ridicules. Il n'est pas besoin d'ajouter qu'une perfide bienveillance tenait Odille au courant de ces bruits sinistres; les visites qu'Eustache lui faisait le soir n'avaient pas échappé à la surveillance de ses voisins. Les moindres et les plus réservés regards des amans avaient été espionnés, surpris, compris et commentés. Leur secret, qu'ils croyaient si bien caché, appartenait à tout le monde. Or, il fallait que l'on exploitât ce secret; il fallait qu'on se procurât la cruelle jouissance de torturer

Odille, et de lui dire heure par heure, avec un air de fausse pitié et de confidence, les griefs dont on accusait Eustache. La pauvre fille, au désespoir, avait pris le parti de s'enfermer chez elle; mais la méchanceté provinciale ne se décourage point aisément, et les amies de mademoiselle Taffin trouvaient moyen de pénétrer jusqu'à elle. En vain la voyait-on affecter un air d'indifférence, et faire quelquefois même un sourire menteur ou hasarder quelques paroles de blâme contre Eustache, ses yeux rouges et fatigués de larmes, ses traits pâles, et la tristesse dans laquelle malgré ses efforts elle ne cessait de retomber, attestaient trop bien à ses persécutrices et ses inquiétudes et ses douleurs. Il ne lui resta que le soir pour se livrer à ses chagrins, pour pleurer sur Eustache qui par amour pour elle, s'était jeté

dans un pareil abîme d'infortunes. Car, sans cet amour, Eustache n'aurait pas lutté contre son père, sans cet amour Eustache ne serait pas rentré trop tard la veille; et de la sorte n'aurait pas eu lieu la crise épouvantable qui depuis lors a fait tant de mal... Et dire que cette crise en réserve plus encore. Car, de quelle façon finira tout cela?... Oh! qu'elle donnerait de choses pour savoir ce qui se passe en ce moment chez M. Raparlier; pour savoir comment se fera la réconciliation!... Qu'ils se réconcilient! Qu'Eustache promette tout ce que voudra son père! Qu'il jure de renoncer à Odille, de ne plus l'aimer, de ne plus la voir; oh! oui, qu'il lui jure tout cela! Pourvu qu'il soit heureux, qu'importe qu'elle souffre, elle! Qu'importe qu'elle meure! Elle n'a déjà causé que trop de malheurs à Eustache. Il faut

qu'elle y mette un terme, et qu'elle fasse le sacrifice d'une tendresse fatale... Non, jamais elle ne pourra étouffer cette tendresse; elle durera toujours: mais elle la cachera, mais elle fera un accueil glacé à Eustache; elle se laissera accuser par lui d'inconstance, de perfidie, de tout ce qu'il pourra penser d'odieux. Le ciel n'abandonnera pas la pauvre fille en de si rudes devoirs, et lui donnera la force nécessaire pour les accomplir... Mais on a sonné: — qui peut venir à pareille heure?... Eustache!... Vous, mon ami, et dans quelle agitation... qu'avez-vous? Oh! vous m'effrayez! parlez.

Eustache pâle, les yeux égarés, s'assit devant Odille et croisa les bras, sans proférer un seul mot. Ses traits étaient décomposés; il mordait avec violence ses

lèvres sanglantes, et ses mains, sans qu'il s'en aperçût, déchiraient sa chemise et sa poitrine.

— J'ai frappé mon père!

— Mon Dieu! fit la jeune fille en se levant avec épouvante.

— Je l'ai frappé trois fois au visage. Il était couvert de sang, et je l'ai frappé une quatrième fois.

— Eustache, dites que cela n'est point vrai, dites! Oh! dites...

—J'ai frappé mon père, et il m'a maudit! Sans doute qu'il me dénoncera à la justice, et que j'irai aux galères! Tant mieux. Oui, si j'avais des fers aux mains

et aux pieds; oui, si j'avais à supporter la faim, la soif, des coups, des injures, du mépris; s'il se pouvait que j'expiasse par quelque supplice atroce le crime que j'ai commis, je souffrirais peut-être moins, je pourrais pleurer, je pourrais me repentir. — Battre son père!... N'est-ce pas que cela est infâme? — N'est-ce pas que je vous fais horreur? Odille! battre son père!... Mais de pareils forfaits n'arrivent qu'à de longs intervalles, et encore l'on s'étonne d'apprendre qu'un monstre ait pu les commettre!... Eh bien! voyez-vous, je ne me repens pas; je regrette de ne l'avoir point frappé davantage.... Oh! non, non, je ne sais ce que je dis... Mes idées... je n'ai plus d'idées... C'est une douleur que j'ai là; au front. Odille! j'ai froid! j'ai soif!...—J'ai frappé mon père, moi!... non, c'est un rêve odieux... Non, non.

— Regardez ; du sang, du sang plein mes mains... Le sang de mon père !

La jeune fille, glacée de terreur, n'osait s'approcher d'Eustache.

— Écoutez, Odille. Je n'ai plus de famille. Je n'ai plus d'état. Je suis pour moi et pour les miens un objet d'opprobre ! Tout doit être rompu entre nous. Vous ne pouvez plus m'aimer, j'ai battu mon père !...

— Eustache, mon ami, calmez cette cruelle agitation ! Vous êtes bien malheureux... bien coupable... oui ! — Mais c'est à cause de moi que vous avez été coupable ; s'il y avait le moindre espoir de réconciliation entre votre père et vous, Dieu le sait, je vous aurais dit la première :

« Rompez des liens si funestes. » Mais le mal est fait, j'en suis la cause, et ma vie entière vous est dévouée.

— Je vous dis que j'ai battu mon père! Vous ne m'entendez donc pas? J'ai battu mon père!

— Eustache!... mon Eustache!

— Quoi! vous aurez le courage d'aimer un homme qui n'a que du malheur pour le reste de sa vie? Qu'espérez-vous, folle que vous êtes, d'un homme qui a battu son père!

— Je le consolerai, je pleurerai avec lui, Eustache, mon Eustache.

— Oh! sois bénie pour ton amour! sois

bénie, car, vois, je pleure, et je croyais qu'il ne me serait plus jamais permis de pleurer. Mais tu ne peux m'aimer, Odille, je vais partir! Je quitte Lornouck, pour ne plus y revenir peut-être. La misère et l'opprobre, voilà tout mon présent, voilà tout mon avenir! Non, ta générosité t'abuse; je ne puis accepter un sacrifice dont tu te repentirais bientôt; abandonne-moi, et puisses-tu être heureuse!

— Je ne vous abandonnerai pas, Eustache... Partez, il le faut... Mais vous m'écrirez, ami, et je vous répondrai. Vous me confierez vos douleurs, et je m'efforcerai de vous consoler. Si vous devenez heureux, si vous préférez un autre amour, alors vous pourrez m'oublier, Eustache, et ne plus penser à moi. Mais tant que cette idée, « Odille partage mon chagrin, »

« Odille m'aime, Odille est tout entière à mon souvenir, » tant que cette idée pourra vous rendre moins à plaindre, Eustache, écrivez-moi. Rien ne saura jamais nous désunir, ni le temps, ni l'absence, ni même mon père! Ne dussé-je jamais devenir votre femme, je ne vous en garderai pas moins amour fidèle durant toute ma vie. Maintenant, Eustache, prenez cet anneau fait de mes cheveux : prenez cette bourse où se trouve le peu d'argent que je possède; prenez; c'est un legs d'une de mes tantes, prenez, car désormais tout est commun entre nous. Prenez, Eustache! Et maintenant un baiser, et adieu!

—Adieu! dit-il en s'agenouillant. Adieu, Odille! Adieu, vous sans qui j'allais mourir! Adieu vous dont la voix seule pouvait porter quelque consolation aux ef-

froyables tourmens que j'endure. Adieu, Odille, adieu! Entre nous, c'est à la vie, à la mort.

— A la vie, à la mort, Eustache!

Il la prit dans ses bras, il l'y serra longuement et à diverses reprises, et retourna de suite chez le chanoine où son vieil ami acheva de lui rendre un peu de calme et de résignation. Tous les deux passèrent la nuit, l'un à faire les préparatifs de son départ, l'autre à écrire des lettres de recommandation pour diverses personnes auxquelles il adressait Eustache.

Avant six heures du matin, Eustache se rendit au coche, dont, par bonheur, c'était le départ, ce jour-là.

En passant devant la fenêtre d'Odille, où il s'arrêta bien long-temps, Eustache vit de la lumière dans la chambre de son amie, et il crut distinguer, à travers les rideaux, l'ombre de la jeune fille agenouillée, dans l'attitude de la prière.



VII.

EXTRAITS
DE CORRESPONDANCE.

L'absence est le plus grand des maux.

Madame Dufresnoy. *Alcée*.

Extraits de correspondance.

*

A Odille Taffin.

Péronne, le ... novembre 1784.

Il y a quatre jours, mademoiselle Odille, j'étais près de vous!... Hélas! et je m'en trouve à présent peut-être séparé

pour toujours!... J'avais une famille, une mère, des sœurs... Me voilà maintenant plus délaissé qu'un orphelin : car un orphelin pleure au souvenir de sa famille et se complaît à ce souvenir; tandis que moi... Mon Dieu, quand l'idée de ma famille se présente à mon imagination, je me sens pâlir; mon cœur se serre, et je m'efforce de penser à autre chose.

Quelle nuit! Odille, et quel lendemain!... Combien, à notre insu, le désespoir et le crime sont près de nous!

Pourquoi reporter mes regards en arrière? L'avenir ne peut-il pas réparer le passé? Soutenu par votre amour, mon amie, m'est-il donc impossible de regagner l'estime et la tendresse de mes parens? La faute et les funestes évènemens

qui m'ont jeté hors de leurs bras ne doivent-ils pas être imputés plus au sort qu'à moi-même ?...

J'ai beau me faire tous ces raisonnemens, je ne parviens pas à me soulager du fardeau qui pèse là, sur ma poitrine. J'ai toujours devant les yeux la tête vénérable de mon père sanglant et inexorable; j'entends encore les cris douloureux de ma mère et de mes sœurs. Odille... sans vous, sans votre amour, je crois que déjà j'aurais mis fin à ce que je souffre; que je me serais tué... Oui, mon amie, votre idée m'a plus encore retenu de commettre ce nouveau crime que ne l'a fait l'idée de paraître devant Dieu et de subir son jugement redoutable ! Et cependant, quelle miséricorde devrais-je

attendre de lui? moi, Odille, moi ! si coupable!

Dans deux jours, je serai à Paris. Ecrivez-moi poste restante, je vous prie. Qu'une lettre de vous me console, car j'ai besoin de consolation.

Remerciez bien pour moi votre chère et bonne tante Boutry, qui consent à recevoir les lettres que je vous écrirai; c'est une marque d'attachement dont je me souviendrai toute ma vie avec reconnaissance.

Adieu, mon amie, adieu, vous qui ne m'avez point abandonné quand j'étais si fort à plaindre. Adieu; soyez bénie pour tant d'amour et de dévouement.

Votre

EUSTACHE.

A Eustache Raparlier.

Lornouck...

J'ai bien pleuré en lisant votre lettre, monsieur Eustache. Vous ne pouvez pas vous faire une idée du vide que j'éprouve. Mon père est toujours à la campagne pour ses affaires, et je reste presque toujours seule du matin au soir. J'en suis bien contente, du reste, car je puis penser à vous, et c'est ce qui m'occupe sans cesse. Ne perdez pas courage, et conservez les bonnes résolutions que vous me témoignez à l'égard de vos parens. Adieu,

pensez à moi souvent, vous savez si je vous aime.

Votre servante

Odille Taffin.

A Eustache Raparlier.

Lornouck...

MON CHER FRÈRE,

M. le chanoine Badoulet est venu nous faire visite hier, et je l'ai reconduit jusqu'à la porte, car mon père était au Salut avec ma sœur, et il m'avait laissée près de notre pauvre mère, qui est malade depuis cinq semaines. Je lui ai demandé s'il avait de tes nouvelles, il m'a répondu que oui. Il a ajouté que tu te portais bien, que tu étais à Paris, qu'un parent de monseigneur l'Archevêque t'avait pris

pour secrétaire, et qu'il était parfaitement content de ton travail et de ta conduite. Cela m'a fait bien plaisir. C'était la première fois depuis cinq semaines que tu es absent, qu'il m'était permis de m'entretenir de toi. Notre pauvre mère souffre trop pour que nous osions lui en parler, et mon père nous a défendu de jamais prononcer ton nom devant lui. Il faut espérer que le temps et nos soins parviendront à le rendre moins sévère et à le fléchir peu à peu en ta faveur. Adieu, mon frère, écris-moi par l'entremise de M. le chanoine Badoulet, qui se charge de te faire passer ma lettre et une caisse dans laquelle se trouve ton linge et tes habits. Tout cela doit t'être indispensable. Tu trouveras dans un coin de la caisse douze écus. Ce sont mes petites économies que je te prie d'accepter.

Adieu! Je t'embrasse de tout mon cœur.

Ta sœur,

FRANÇOISE RAPARLIER.

P. S. J'ai vu hier soir à l'église mademoiselle Odille Taffin; je l'ai saluée, et elle m'a rendu mon salut d'une manière très amicale. J'ai pensé que je te ferais plaisir en t'écrivant cela.

A Odille Taffin.

Paris...

Enfin, mademoiselle Odille, me voici installé à Paris, comme secrétaire près de M. le baron de Pormenay, parent de monseigneur l'archevêque. On m'a donné une fort jolie chambre, où je suis libre de passer toute la journée si je le veux, car monsieur le baron ne me donne guère d'occupation. Et sauf une ou deux lettres que j'ai dû écrire d'après ses ordres, et qui m'ont à peine tenu un quart d'heure, tout le reste de mon temps m'a été laissé à ma disposition ; je l'emploie à l'étude des

belles-lettres ; je travaille avec ardeur à acquérir l'instruction qui me manque encore, et dont on me tenait éloigné dans la maison paternelle. Quand bien même je ne trouverais pas dans ces études le charme que j'y trouve, je ne m'y livrerais pas moins avec ardeur ; car elles servent à me rendre plus digne de vous, mon amie ; vous qui vous êtes résignée à tant de sacrifices pour moi ; vous le seul bien qui m'attache à l'existence. Aussi, mon Odille, je ne veux rien faire, je ne fais rien que par vous et que pour vous. Si quelque difficulté m'arrête dans mes études, je la surmonte avec persévérance, encouragé par cette idée : « Elle m'en saura gré ; » elle sera surprise de me découvrir un » nouveau talent, mon entretien aura plus » de charmes pour elle. » Oui, ma bien-aimée, je veux devenir un homme accompli,

je le veux; et peut-être alors serez-vous fière de mon amour, comme je le suis du vôtre. Peut-être alors vous direz-vous avec attendrissement : C'est pour moi qu'il a fait tout cela, tout cela est mon ouvrage.

M. le baron a des loges à tous les spectacles, et la plupart du temps il en laisse la jouissance à toute sa maison. Si je n'avais présens à la mémoire les avertissemens de mon digne confesseur, si je ne me tenais en garde contre les piéges du péché qui abondent de toutes parts, je pourrais aller presque tous les soirs au spectacle. Mais je n'y vais pas par esprit de piété. J'aime mieux d'ailleurs passer mes soirées entières à me rappeler mes doux souvenirs de Lornouck. Oh! que sont devenus nos entretiens du soir? que sont devenus nos regards échangés à l'église?

que sont devenus ces temps de bonheur? Rien ne pourra-t-il nous les rendre, et ce mot cruel sera-t-il toujours entre nous : « absence ! »

Adieu, plaignez-moi et aimez-moi un peu pour l'amour que je vous donne.

EUSTACHE.

A monsieur Daniel Correpont,

secrétaire de M. le marquis de Lumières.

Paris... 1785.

En vérité, mon cher Daniel, il est bien malheureux pour moi que vous quittiez Paris durant quinze jours, et que votre maître prenne fantaisie d'aller passer un si long temps dans ses terres. Depuis deux jours que vous êtes parti, j'éprouve un vide que je ne saurais dire. Je dois tant à votre amitié! Sans vous, je serais encore

un pauvre petit provincial, à idées étroites, ayant peur de l'enfer, faisant le signe de croix au nom de M. de Voltaire, et regardant les philosophes comme gens dignes au moins du fagot et de la hart. Figurez-vous, mon ami, que, sans une fausse honte qui me retint, et que je me reprochais sévèrement comme une coupable faiblesse, je ne serais point allé avec vous au spectacle il y a un mois, le jour où nous dînâmes ensemble chez mon maître qui traitait le vôtre. Je me laissai conduire à l'Opéra comme on se laisse conduire au supplice. Mais, mon ami, une fois que j'eus entendu ce premier coup d'archet qui produit une si vive impression, lorsque j'eus été fasciné par la richesse des décors, par le charme du chant et de la musique, je pris en patience mon péché, et finis même par m'en trouver fort bien. Ce qui me ra-

vit le plus, ce qui est sans cesse devant mes yeux, ce qui ne me quitte pas, ce qui vient me caresser de mille pensées voluptueuses, c'est la danse : la danse, où j'ai vu un essaim de créatures belles comme jamais mon imagination n'avait su concevoir de beauté. Oh! comme ces épaules nues, ces poitrines haletantes, ces bonds passionnés, me font de mal, et me font de bien ! Quelles sensations ils font naître en mon âme, et quelle nouvelle existence ils m'ouvrent! Revenez bien vite, mon ami, revenez bien vite. M. le baron est aussi allé dans ses terres, mais sans m'emmener. Revenez donc, et tous les soirs d'Opéra vous viendrez avec moi vous enivrer à ce spectacle que, sans vous, je ne connaîtrais pas encore.

EUSTACHE.

A Odille Taffin.

Paris ... 1785.

J'ai lu ta lettre, Odille, et je voudrais ne l'avoir jamais lue, car elle m'a vivement affligé. Eh! quoi tu te plains avec amertume de ce que j'emploie avec toi le tendre langage de l'amour! Tu me fais un crime de te tutoyer! ... Une année de tendresse et cinq mois de correspondance ne me donnent-ils pas ce droit? N'est-ce pas te montrer mal à propos sévère que de m'en faire un crime et de me menacer de ne plus m'écrire!

Oh ! si tu m'aimais réellement, Odille, loin de me reprocher ce qui n'est pas un tort, tu m'imiterais, et tu ne t'arrêterais pas à ces froids enfantillages ! Tu te laisserais aller à ta tendresse pour moi, sans prendre garde et sans tant de réserve. L'amour qui raisonne, qui argutie, qui calcule, ne saurait être un amour bien fort. Tâche donc une autre fois d'être plus raisonnable, et de ne plus écrire quatre pages de reproches, de menaces et de récriminations parce que je te dis que je t'aime, et que j'emploie en t'écrivant le langage de l'amour.

Ton tendre ami

EUSTACHE.

A Daniel Correpont.

Paris...

O mon ami, mon ami, quelle aventure! Est-ce un rêve? N'est-ce pas une illusion, ce qui vient de m'arriver? non, je suis bien éveillé. Mon bonheur est réel. Pardonnez au désordre de mes expressions, mais si vous saviez ce qui vient de m'arriver! quel évènement inouï! Mais n'êtes-vous pas mon ami? ne puis-je pas, ne dois-je pas vous prendre pour confident de tout ce qui m'arrive? Ne suis-je pas sûr de votre discrétion, et ne m'avez-vous pas déjà donné l'exemple d'une

confiance sans bornes? Je n'aurai pas pour vous, mon ami, plus de secrets que vous n'en avez pour moi: écoutez donc.

Hier, M. le baron, de retour à Paris depuis trois semaines, me fit chercher par son valet de chambre, et lorsque je fus entré, ferma la porte de son cabinet avec un soin mystérieux.

— Monsieur Raparlier, dit-il, je crois pouvoir me fier à votre discrétion et compter sur votre dévouement: j'en ai besoin aujourd'hui. Une affaire imprévue m'oblige à partir aussitôt pour une ville voisine, où je vais sans doute contracter une alliance fort désirable sous le double rapport du nom et de la fortune. Mais les parens de la jeune héritière, gens de province et peu familiers avec les usages de

Paris, pourraient trouver mauvaise une liaison qu'heureusement je n'ai formée que depuis peu de temps avec mademoiselle Lelaurier, de l'Opéra. Personne, pas même mes gens, n'en est instruit. Or, pour faire réussir mon mariage, il me faut rompre avec cette danseuse, et surtout l'empêcher de parler. Je ne veux point écrire, cela serait dangereux, D'un autre côté, si je la quittais sans y mettre de procédés, ce serait pis encore, et je provoquerais un scandale que j'ai grand intérêt à éviter.

Allez, je vous prie, la trouver de ma part. Faites-lui comprendre les raisons que je vous donne, et appuyez-les de cette parure de diamans. Vous êtes un garçon d'esprit, et, si vous le voulez, vous pouvez en cette occasion me rendre un service que je n'oublierai jamais. Cette

bourse que je vous prie d'accepter vous en est un sûr garant.

Je ne sais pourquoi, à chaque parole du baron je sentais une béatitude secrète pénétrer tous mes membres de la plus ineffable joie du monde. Je montai dans ma chambre, je me fis recoiffer avec soin, et me parant de mon plus bel habit, de celui que je dois à votre goût si recherché, je pris une voiture de place; et, le cœur palpitant d'émotion, j'arrivai chez mademoiselle Lelaurier. Oh! que mon cœur battait bien plus vite encore, que mes joues s'allumèrent bien plus encore, lorsque, après avoir décliné le nom de M. le baron, il me fallut traverser une longue file d'appartemens pour arriver au boudoir de la danseuse! Je rassemblai tout mon courage et toute ma hardiesse, qui me fai-

saient défaut, et je crois qu'à force de timidité j'eus l'air presque impudent, car j'étais troublé au dernier point, et je ne savais ni ce que je faisais ni ce que je disais.

Il faut croire cependant que je ne m'expliquai point trop mal, car elle sourit avec bienveillance, prit dans mes mains l'écrin dont elle s'amusa quelque temps à faire jouer les pierres, et puis me tapant du bout du doigt sur la joue :

— Nous consentons à nous laisser fermer la bouche par ce joli bâillon, dit-elle en montrant la parure. D'ailleurs, n'est-il pas assez à plaindre d'acheter une riche bégueule de province au prix de ce qu'il quitte, n'est-ce pas, petit ?

— Oh! certes, madame, et à sa place... je ne l'eusse point imité, fis-je avec une ef-

fronterie qui me charma et dont je ne me serais jamais cru capable. Mais j'avais le cerveau brûlant et tout en feu de mes émotions et de mes peurs de tantôt.

— Vrai? répliqua-t-elle en jetant sur moi un regard scrutateur qui m'examina de la tête aux pieds et qui me donna le frisson.

Apparemment qu'elle ne fut pas trop mécontente, car je sentis près de ma main quelque chose de tiède et de voluptueux que je restai plus de trois minutes sans oser regarder, quoique mon souffle qui s'embarrassait et ma poitrine qui se gonflait m'apprissent clairement que c'était sa main qui était là, sa jolie main, si blanche, si délicate, si délicieuse!... A la fin, et par un grand effort, je fis un mou-

vement, et sa main se trouva dans la mienne, et je la pressai contre mes lèvres et je la couvris de baisers, et... Et au moment où je vous écris, Daniel, je recois le billet ci-joint:

« Ne voudriez-vous pas venir souper » avec moi, bel ambassadeur ? C'est après » l'Opéra. Soyez donc dans la loge du ba» ron, et si pendant le ballet vous détour» nez seulement une fois les yeux de des» sus moi... gare ! »

L. L.

Dites, dites, Daniel, ne suis-je pas le plus heureux des hommes?

EUSTACHE.

A Eustache Raparlier.

Lornouck...

Pas encore de lettre de vous, Eustache! Encore pour moi une journée de larmes et d'horribles inquiétudes.

Et voilà trois semaines qui se passent jour à jour de la même manière. Attendre l'arrivée du facteur, l'attendre avec des angoisses inexprimables, et puis après cela pleurer et se dire: « Pas encore de lettre aujourd'hui! » Savez vous bien, Eustache, qu'il y aurait de quoi mourir de douleur si

cela devait durer encore long-temps. Mon ami, Eustache, par pitié, écrivez-moi, ne fût-ce qu'une ligne, qu'un mot ; car vous ignorez ce que je souffre ; vous ignorez toutes les idées qui passent dans ma pauvre tête; vous ignorez, Eustache, qu'il y a des momens où je crois que vous ne m'aimez plus. Ne plus être aimée de vous! mais c'est là une idée à se briser la tête contre la muraille! C'est une idée devant laquelle il ne faut pas que je m'arrête. Jugez du mal qu'elle me fait, puisque je n'ai d'autre moyen de l'écarter qu'en me disant: «Il est malade!» Malade! vous, mon Eustache! Vous, malade, loin de votre famille, loin de moi!... Peut-être mourant!... peut-être mort! Si vous ne pouvez pas m'écrire, faites-moi écrire par un de vos amis, par le premier venu ; n'importe ! Tout m'est égal, pourvu que je sache si vous êtes en-

core en vie. Oui, tout m'est égal après la démarche que j'ai faite aujourd'hui pour avoir de vos nouvelles. Je suis allée, — Sainte-Vierge, — je suis allée chez votre père, votre père qui vous a chassé à cause de votre amour pour moi. Hélas! ni vos sœurs, ni votre mère ne savent rien de ce que vous êtes devenu, et je dois sans doute à leur grande inquiétude la réception bienveillante qu'elles ont daigné me faire. Ecrivez donc, — si ce n'est à moi, — du moins à votre sœur! Un mot, un seul mot, Eustache, par pitié!

ODILLE.

A Eustache Raparlier.

Paris...

J'ai parlé de toi au Commandeur, mon amour ; il se charge de te donner la place en question. Il sera chez moi ce soir, viens-y donc, et n'oublie pas que pour tout le monde tu es mon frère. Dix mille baisers.

L. L.

P.S. Viens de bonne heure. Je ne danse pas à l'Opéra ce soir, et je n'attends le Commandeur qu'après le ballet.

12.

A Daniel Correpont.

Je ne suis plus, Daniel, je ne suis plus l'obscur et petit secrétaire du baron de Pormenay; je n'ai plus pour tout salaire cent louis d'appointemens... Saluez, Daniel; saluez plus bas encore : je suis agent et receveur des fermes du roi, en Flandres, à Vormoust. Et ce titre, pour qu'il sonne plus agréablement à l'oreille, est accompagné d'un revenu de huit mille livres.

Une chose me chagrine un peu, c'est que je suis sans un sou, et qu'au rebours les dettes ne me manquent pas. Quoique

gratuite, la tendresse de mon adorable Laure n'en a pas moins mis dans un état déplorable mes ressources financières. Si vous connaissiez, mon ami, quelque honorable juif qui voulût me prêter, à gros intérêts, mille livres que je lui paierai aussi cher qu'il voudra, et remboursables sitôt l'échéance de mon premier quartier, je vous en aurais une reconnaissance véritable.

EUSTACHE.

P.S. Serai-je forcé de quitter Paris avant de vous avoir revu? A quoi pense donc votre baron de vous tenir de la sorte depuis un an dans ses terres maudites du Poitou?

A Eustache Raparlier.

Lornouck.

Mon frère, mon bon frère, quelle joie nous a causée tout à l'heure la visite de monsieur le chanoine Badoulet! Quoi! mon frère, tu es parti de Lornouck à peine depuis deux ans, et voilà que ta bonne conduite t'a mérité une place aussi lucrative qu'honorable! Oh! que je suis heureuse, mon cher Eustache! Et notre bonne mère! si tu savais quelles douces larmes elle a versées! Elle a couru le dire de suite à papa dont elle travaillait depuis bien long-temps à fléchir la sévérité. La surprise et le plaisir d'une nou-

velle si bonne et si peu attendue lui a causé une vive impression. Il n'a pu nous cacher les pleurs qui roulaient dans ses yeux. Nous nous sommes toutes trois jetées dans ses bras; et il nous a dit d'une voix émue : « Qu'il vienne donc, qu'il « vienne, et que tout soit oublié. » Viens donc, mon bon frère. Pars dès que tu le pourras; viens nous embrasser tous, et j'espère que tu trouveras à Lornouck plus de bonheur encore que tu ne le penses.

Ta sœur qui est bien heureuse,

FRANÇOISE RAPARLIER.

P. S. Albertine t'embrasse de tout son cœur.

A Eustache Raparlier.

Mon cher fils, votre père me charge de vous écrire qu'il ne se souvient plus du passé et qu'il vous attend pour vous presser dans ses bras. Je n'ai pas besoin de vous dire combien j'ai de joie à vous apprendre un si grand bonheur auquel je travaille depuis deux ans, car il y a deux ans que je ne vous ai embrassé, mon fils.

Je vous donne ma bénédiction.

Femme Raparlier, née Gosselin.

A Eustache Raparlier.

Lornouck...

Mon cher élève,

Suivant la demande que vous m'en avez faite, je vous envoie la somme de mille livres tournois que vous me rendrez lorsque vous aurez reçu le premier quartier de vos appointemens. Je vous félicite de la place importante que vous avez obtenue et qui est le prix de votre conduite. Vous voyez que Dieu n'abandonne jamais ceux qui persévèrent dans la voie de la justice.

En attendant le plaisir de vous embrasser, je suis avec dévouement,

Votre ancien régent de philosophie,

JEAN BADOULET,

Docteur en Sorbonne et chanoine semi-prébendé au chapitre métropolitain de Lornouck.

A Laure Lelaurier.

Paris.

Je viens de te quitter, mon amie, et je n'ai pas le courage de monter dans le carrosse qui m'attend. O ma chère bien-aimée ! ô mon amour ! que cette séparation m'est cruelle! Adieu, encore une fois! Adieu ! Tu m'écriras souvent, bien souvent ; tous les jours, n'est-ce pas? ou sans cela je quitte tout, famille, place, et je vole à Paris, près de toi, près de toi, qu'il m'est si douloureux de quitter.

EUSTACHE.

VIII.

PRÉPARATIFS DE RÉCEPTION.

Gulæ deditus.

Tacite.

Preparatifs de reception.

*

Constamment en présence de leurs deux filles, et durant tout le jour occupés par les soins d'un commerce minutieux, c'était le soir, dans leur chambre à coucher, et avant de s'endormir, que M. Raparlier et sa femme s'entretenaient de leurs af-

faires et de leurs projets secrets. Couchés, l'un près de l'autre, dans le lit qui les réunissait, depuis trente-cinq ans, chaque soir, à la même heure, ils se laissaient aller à l'abandon d'une confiance complète, confiance à laquelle les disposaient déjà si fort d'ailleurs le bien-être d'un lit tiède et mou; le grand silence qui se fait la nuit, et une obscurité profonde: sans oublier les vagues et pâles souvenirs de tendresse et de volupté dont le temps et l'habitude peuvent affaiblir, mais non pas effacer l'empreinte indécise qu'ils ont laissée dans nos cœurs.

— Nicolas, dit madame Raparlier, après avoir soufflé la lampe posée sur la table de nuit, peut-être avant trois jours notre fils sera-t-il couché sous le même toit que nous. Quel bonheur! et que je voudrais

être à ce jour-là pour revoir notre cher Eustache.

— Puisse-t-il revenir corrigé des défauts qu'il avait à son départ, répondit le mercier en achevant de s'étendre dans le lit, et en grattant sa jambe encore un peu endolorie d'une récente attaque de rhumatisme.

— Des défauts! Mon Dieu, mon ami, quel jeune homme n'en a pas, des défauts? Personne n'est parfait, surtout à vingt ans. N'avons-nous pas bien de la joie de l'excellente place qu'il vient d'obtenir; et ne devons-nous pas nous trouver bien payés de nos soins pour lui, en le voyant choisir, à son âge, pour d'aussi lucratives fonctions? Car, mon ami, il n'a pas moins de huit mille livres de traitement.

— Il n'avait besoin de dépendre de personne, pour vivre ; et ne lui fallait que rester chez lui ; grâce à Dieu il n'y aurait manqué de rien, reprit le marchand avec cette fierté que donne la confiance des écus que l'on a.

Madame Raparlier feignit de ne pas entendre, et continua avec moins d'aplomb cependant :

— Nous devons avoir bien de la reconnaissance à monseigneur l'Archevêque, sans lequel il n'aurait pas fait ses études.

— Femme, jamais un mot de cela ! s'écria le mercier, en se mettant avec brusquerie sur son séant ; car chacun des souvenirs de sa lutte impie avec son fils lui apparaissait de toutes parts, et lui fai-

sait maudire l'éducation scolastique donnée à Eustache ; éducation à laquelle il attribuait, non sans quelque justesse, l'indiscipline du jeune homme et son dégoût pour la profession paternelle.

Puis, après ce premier ressentiment apaisé, il se laissa retomber sur le chevet, et il ajouta d'un ton plus doux et avec résignation :

— C'est monseigneur l'Archevêque qui a voulu qu'Eustache fît ses Humanités; je me suis rendu aux raisons qu'il m'a fait valoir : mais je maintiens toujours ce que j'ai dit alors : il aurait mieux valu donner à Eustache l'éducation qui convient à un marchand, et rien de plus. Nous l'aurions élevé sous nos yeux; il ne nous aurait jamais quittés, et loin de faire

germer l'ambition qu'il montrait déjà tout petit, nous l'aurions étouffée cette ambition ; et jamais sa main...

— Hélas! fit douloureusement la pauvre mère.

— J'ai fait serment de ne plus parler de cette soirée fatale, et je tiendrai mon serment. Puissé-je, aux yeux de Dieu, ne pas être responsable de malheurs qui ne peuvent manquer d'arriver ; que je n'avais que trop prévus et que je voulais empêcher!

— Vous voyez toujours tout en noir, Nicolas, dit madame Raparlier avec une nuance d'humeur. Car de même que toutes les mères, en pareil cas, les succès de son fils l'avaient enivrée et rendue fière.

Vraiment, si je ne connaissais à fond votre cœur, je serais tentée de croire que vous avez des préventions injustes contre votre fils.

M. Raparlier quitta sa position horizontale pour se relever un peu la tête, ce qu'il faisait quand il s'apprêtait à répondre. Sa femme comprit le danger qui pouvait s'ensuivre, et elle se hâta bien vite d'ajouter:

— Je suis loin d'en avoir la moindre pensée, et si quelqu'un la concevait, il ne me serait pas difficile de le détromper. Mais reprit-elle après un court moment de silence (car il faut toujours qu'une femme vienne à bout de dire, tout entier et sans restriction, ce quelle veut

dire); mais pouvions-nous condamner Eustache à vivre dans notre boutique, quand un si beau sort l'attendait à Paris ?

— Je sais bien tout cela, et je me le suis dit souvent à moi-même. Mon cœur n'en est pas moins resté gonflé d'inquiétude; et j'ai là, voyez-vous, quelque chose qui me dit : Il en arrivera malheur à votre fils.

— Et puis, ajouta victorieusement madame Raparlier, dont un sourire épanouissait le visage, car elle allait alléguer son meilleur son plus irrésistible argument : et puis, en le gardant près de nous, il fallait lui céder plus tard notre commerce, et nous nous ôtions par là une chance d'établir nos deux filles, dont l'une se trouve déjà en âge d'être mariée.

Un soupir suivit cette dernière réflexion.

Car les années de mademoiselle Albertine vinrent passer en longue file de vingt-six devant l'imagination de sa mère ; et de l'autre côté apparaissait un triste vide de célibat que n'avait jamais désiré combler le moindre prétendant à sa main. Heureusement, une nouvelle hostilité de son mari et la nécessité de se tenir sur la défensive, firent bien vite passer de l'esprit de madame Raparlier cette idée affligeante.

—Mes filles sont bien élevées, et auront chacune douze mille livres de dot.

— Eustache en gagne davantage en deux ans, songea madame Raparlier. Mais

elle se garda bien d'exprimer tout haut une pensée tracassière à ce point.

— Et quand je voudrai marier mes filles, je les marierai comme il me plaira, continua le mercier avec fatuité et en se tournant sur le flanc gauche.

— Sans compter, se hâta d'ajouter madame Raparlier, qui craignait de voir dormir son mari avant qu'elle ne l'eût fait consentir au projet où elle voulait l'amener; sans compter qu'il n'est point de fils de marchand ou de bon bourgeois qui ne se trouvât honoré de devenir notre gendre. Je crois bien qu'il n'en manquera pas !

Le marchand sourit et bâilla.

— Je crois bien qu'il n'en manquera pas, surtout depuis que l'on sait que l'établissement n'est pas pour Eustache. Car, lui, il peut se marier quand il le voudra ; il est riche!... N'est-ce pas, il peut se marier quand il le voudra?

— Le plus tard sera le meilleur, objecta le marchand, plutôt en façon de banalité que pour repousser l'idée que lui présentait sa femme.

— Oui, répliqua cette dernière, qui jamais de sa vie n'avait frondé d'abord un seul mot de son mari. Oui, sans doute: mais si notre Eustache était marié, nous aurions bien moins d'inquiétudes pour son avenir, surtout au moment où sa belle et riche place (la marchande fit valoir ces deux redondantes épithètes)

l'oblige à quitter Lornouck et notre famille.

— Peut-être! répliqua M. Raparlier, dont les bâillemens sans fin prolongèrent ce mot.

La mère d'Eustache s'arma de courage, et profitant de l'état de bénignité où le besoin de sommeil mettait son mari, elle dit avec la résolution qu'inspire une tentative hasardeuse, et riant, mais d'un rire convulsif, et comme si elle faisait une plaisanterie en l'air : — Eustache serait bien surpris s'il trouvait, à son arrivée ici, Odille Taffin invitée à dîner chez nous!

Puis, comme un chasseur qui vient de tirer un coup de fusil, elle attendit, le cœur palpitant, le résultat de la tentative périlleuse qu'elle venait de faire.

M. Raparlier, qui était sur le flanc gauche, se retourna sur le flanc droit, et se remit sur le flanc gauche.

— Fais ce que tu voudras, dit-il à la fin à travers de vastes bâillemens, tandis que de la main il se frottait le visage depuis le front jusqu'à la bouche inclusivement.

— Tu verras, mon ami, répondit hors d'elle-même madame Raparlier, tant elle était joyeuse, tu verras que notre fils sera pour nous désormais une source de satisfaction et d'orgueil.

— Je le souhaite, répliqua le mercier d'une voix presque éteinte par le sommeil.

— Il a un si bon cœur, ce cher Eustache! Personne au monde ne saurait dire le contraire, toi le premier, Nicolas.

M. Nicolas Raparlier ne répondit pas. Et cela par une bonne raison :

Il dormait.

Au rebours, ce fut seulement bien avant dans la nuit que madame Raparlier parvint à s'endormir d'un sommeil bref et plein d'agitation.

C'est qu'elle était la plus heureuse des mères; c'est qu'après une longue attente, et des désespoirs non moins longs, elle voyait se réaliser ses désirs les plus impossibles, et pourtant les plus chers. Qui jamais eût pu lui promettre, il y a dix-huit mois, lorsque des scènes si terribles avaient lieu devant elle, qui jamais eût pu lui promettre qu'elle parviendrait à ré-

concilier le père et le fils et à faire consentir le premier au mariage d'Eustache, mariage cause de leurs querelles et de leurs dissentimens? Plus de chagrin pour l'avenir! Plus de trouble! Plus d'inquiétude! Un bonheur calme pour elle, d'heureuses amours pour son Eustache, si malheureux jusqu'à présent, et des chances pour marier ses deux filles.

Outre une si grande joie de mère, en poussant l'analyse bien loin, peut-être aurait-on trouvé encore dans le cœur de madame Raparlier un peu de cet orgueil dont se caresse un être faible parvenu à triompher d'un être impérieux qui croit le dominer. J'en suis certain : la femme soumise, et sans cesse courbée sous l'autorité d'un mari absolu et jaloux de ses droits avec despotisme, ne pouvait

s'empêcher de se sentir satisfaite, en songeant qu'elle était parvenue à soumettre ce rude vouloir, à le soumettre sans qu'il s'en doutât. Et elle n'avait pour lutter avec lui que sa faiblesse, son patient affût, et sa constance à ne point perdre courage. Oui, ce triomphe intime qu'elle gardait pour elle seule, qu'elle renfermait en elle-même, qu'elle aurait toujours à cacher sous des apparences serviles; oui, cette duperie où l'on tient chacun, et, plus que tous les autres, l'homme qui cède en se croyant maître sans borne, oui, tout cela devait avoir des orgueils délicieux pour la timide femme de M. Raparlier ; des orgueils dont se seraient exaltées des vanités bien plus raffinées que la sienne; des orgueils qui auraient empêché de dormir plus d'un homme supérieur, de même qu'ils empêchaient de dormir l'humble marchande

qui vendait de la mercerie sous l'enseigne du *Bas Rouge*.

A cinq heures du matin, madame Raparlier, debout déjà depuis une demi-heure, entra dans la chambre de ses filles, et s'asseyant sur le pied du lit où elles couchaient ensemble, elle ne considéra même pas, durant une seconde, le tableau gracieux qu'offraient à ses regards les deux jolies filles qui reposaient avec le même calme sur le même chevet. C'était durant les chaleurs du mois d'août; et les larges plis des draps, agités par les mouvemens instinctifs des jeunes filles durant leur sommeil, s'épanchaient çà et là de la manière la plus pittoresque, et laissaient demi-nus la poitrine et le sein virginal des deux sœurs. En véritable mère, madame Raparlier se hâta de des-

harmoniser ce tableau devant lequel se serait extasié un artiste, et rajusta les couvertures comme l'exigeait une rigoureuse décence. Cela fait, elle appela :

— Françoise! Albertine!...

Les jeunes filles s'éveillèrent en fixant sur leur mère des yeux gros et entr'ouverts à regret.

— Eustache arrive aujourd'hui; je le sais par une lettre que M. Badoulet est venu m'apporter hier soir.

A ces mots trois fois heureux, Françoise sauta hors du lit, et se mit, pieds nus, à courir par la chambre en battant des mains et en chantant.

Albertine elle-même, qui, malgré son humeur revêche, ne laissait pas que d'aimer son frère, sentit s'épanouir ses traits; et ils en perdirent un moment l'expression un peu hargneuse qu'ils gardaient d'ordinaire.

— Et nous aurons quelqu'un à dîner. Voyons, devinez qui? demanda la bonne femme les yeux étincelans de satisfaction.

— M. le chanoine Badoulet?

— Oui, et encore quelqu'un.

— Mon oncle Thibeaudois?

— Non! Ce n'est pas cela.

— Mon cousin Fournier?

— Non, vous n'y êtes pas encore.

— Ma foi, je ne sais plus qui deviner. Et toi, ma sœur Albertine, qu'en penses-tu?

Albertine, à laquelle une déchirure à ses bas avait rendu sa constante mauvaise humeur, ne répondit point.

— C'est une femme, ajouta madame Raparlier dont la joie allait toujours croissant. C'est une jeune fille, une de tes amies.

— Odille Taffin! s'écria Françoise ivre de bonheur. Odille Taffin! Quoi! bien vrai, bien vrai? Vous ne me trompez pas? O mon Dieu! mon Dieu! serait-il possible?

— Ton père y consent, et tu comprends de reste qu'un tel consentement promet bientôt une noce.

— Nous irons l'inviter ensemble tantôt; le plus vite possible, n'est-ce pas, ma mère? Oh! qu'elle va donc être contente! Et la jeune fille alerte et rieuse, passait tant bien que mal quelques vêtemens, accablait sa mère de questions, et, tout en voulant se hâter, ne pouvait parvenir à commencer les apprêts que nécessitait l'arrivée de son frère.

A la fin, toujours parlant et toujours riant, elle descendit à la cuisine souterraine où déjà sa sœur Albertine, moins expansive dans sa joie, s'occupait à frotter et à refrotter une vaste plaque de cuivre à rebords, appelée *tourtière;* non sans avoir

au préalable allumé le bois du four, et préparé tout ce qu'il fallait pour cuire.

Et tandis que, de leurs bras nus, elles préparent et pétrissent la pâte, tandis que des paniers de grosse paille reçoivent la pâte déjà façonnée; tandis qu'elles s'énumèrent toutes les friandises qu'Eustache aime le mieux; qu'elles s'expliquent la façon la plus exquise de les faire; tandis qu'elles les préparent; grâce à leur mère les confitures s'étendent en larges couches pour former des tartes succulentes; le lait et les œufs se coagulent en mets délicats, la crème brûle et frissonne sous le fer rouge qui la colore, et le doux parfum de vanille qu'elle exhale embaume la cuisine et se répand dans tout le logis.

Et maintenant que voici tous les ap-

prêts terminés, maintenant que le pain est sorti du four, le pain à la bonne croûte d'or qui donne faim; maintenant que les viandes, les volailles, les gibiers, achetés la veille en secret par la prévoyance de madame Raparlier, sont là tout prêts, et n'attendent plus que l'heure où le four et le poêle les réclameront; maintenant, il faut préparer la chambre d'Eustache, il faut la nettoyer et l'épousseter de la bonne façon. Jamais les carreaux qui la pavent n'auront paru plus rouges!... C'est qu'aussi, pour laver, pour frotter ces carreaux, elles ne veulent s'en rapporter à personne. Mon Dieu! quelle sera la joie de ce cher Eustache, quand il entrera dans son petit appartement, et qu'il le trouvera si bien tenu, si bien paré! D'abord, il y a des rideaux de lit, et encore sont-ce les mêmes rideaux qu'Eustache ambitionnait tant il y a deux-

ans; — les beaux rideaux de damas rouge qu'il n'avait pu jusqu'alors obtenir de sa mère, — rien moins que ces beaux rideaux rouges! Puis, les meilleurs meubles de la maison; puis des fleurs; puis des cadres d'or avec des gravures! Jamais il ne se sera vu si bien logé; oh! non, jamais de la vie.

A ces joies bourgeoises et que je me laisse peut-être aller à décrire trop complaisamment et avec trop d'amour (on m'excusera, je suis bourgeois et j'ai des sœurs); à ces joies, dis-je, en succéda une plus grande encore : l'invitation à faire à mademoiselle Odille Taffin.

Pour faire cette invitation convenablement et avec l'apparat qu'elle nécessitait, madame Raparlier et ses deux filles se mirent en toilette, et après avoir été d'abord

convier à dîner le vieux chanoine Badoulet, elles se dirigèrent vers le logis d'Odille.

Hélas! Odille était bien loin de prévoir le bonheur qui l'attendait. Pauvre Odille! depuis cinq mois, il ne lui était pas arrivé une seule lettre d'Eustache. En vain, chaque jour, elle allait s'enquérir de la vieille et pauvre parente chargée de recevoir ses lettres s'il n'était pas arrivé à la fin quelque paquet pour elle ; rien! toujours rien! Dans ses alarmes, elle écrivit à Eustache, elle le supplia. — Elle lui écrivit de nouveau, elle le supplia de nouveau. — Rien n'y put faire, et jamais Eustache ne rompit un si cruel silence.

D'abord, elle crut malade son amant: car telle est toujours en pareil cas la pre-

mière pensée d'une femme. Eustache malade, assez malade pour ne pouvoir écrire! Dans son inquiétude elle hasarda ce qu'une fois elle avait osé déjà ; elle s'en fut visiter son amie Françoise. Mais Françoise ne lui parla d'Eustache que fort peu et sans témoigner les moindres craintes. Or il fallait qu'il ne fût point malade, car la plus légère indisposition eût mis dans un trouble extrême la bonne et sensible Françoise.

Odille rentra chez elle encore plus agitée qu'avant de sortir. Il n'est point malade! il fait donc un voyage? Mais non, car, dans cette supposition, il eût chargé quelqu'un de lui transmettre la correspondance qui lui arriverait. — Une de ses lettres a pu s'égarer... C'est cela, il ne faut s'en prendre qu'à la négligence de la poste. — Une lettre! oui, cela serait possible,

mais deux, mais quatre, mais toutes celles qui ont dû lui arriver depuis cinq mois!... Non, ce n'est point cela. — Mon Dieu! est-ce qu'Eustache ne m'aimerait plus!

Elle rejeta bien vite cette idée d'un malheur impossible ; cette idée devant laquelle elle ne voulait point seulement s'arrêter. Mais, malgré elle, cette idée revint, se mit devant elle, et ne la quitta plus. Dès lors, le désespoir fit peser sur toutes ses facultés comme un poids qui les accablait. Une tristesse profonde que venaient d'abord parfois soulager fréquemment des larmes, et qui peu à peu dégénéra en une sombre mélancolie, s'empara d'elle, la maigrit, rendit pâle son visage, et dompta la vivacité de son caractère. Elle, jadis si rieuse, demeurait des heures entières assise dans quelque coin obscur

de son logis. Ni les visites de ses compagnes, ni les soins de son père ne pouvaient rien contre un pareil abattement. Eustache ne l'aimait plus ; Eustache en l'amour duquel, pauvre fille, elle avait remis tout le bonheur de son existence, Eustache dont elle se croyait aimée avec tant de force, et pour toute la vie! Encore, si par quelque tort elle avait justifié un semblable abandon! Mais n'a-t-elle point fait pour lui tout ce qu'elle devait faire? Hélas, plus qu'elle ne devait faire, peut-être! Il lui a dit: je serais heureux que vous m'écrivissiez, et elle lui a écrit. — Je voudrais, Odille, avoir de vos cheveux, et elle lui en a envoyé. — Je veux que tu me tutoies en m'écrivant, et elle l'a tutoyé dans ses lettres... Oui, voilà ses torts. Elle a oublié ses devoirs de jeune fille, et Dieu la punit à présent de cet oubli. Combien

le châtiment est cruel ! et devait-ce être Eustache qui se chargeât de lui faire expier l'amour qu'elle avait pour lui !

N'importe. Il n'y faut plus penser. Il faut tâcher de l'oublier !... Le temps donnera plus de force à la pauvre Odille, et lui apportera non de l'oubli, cela est impossible, mais du calme, mais au moins de la résignation. Oh ! comment se résigner jamais à cette idée : « Il ne m'aime plus ? » Comment se dire sans désespoir : « Il en aime une autre peut-être !

Peut-être !...Ces paroles d'amour si douces, si passionnées, il les répète à une autre femme ! ces promesses d'aimer toujours, ces regards, ces larmes, il les prodigue à une autre femme ! Et aucun souvenir d'Odille ne vient le troubler ; il n'éprouve

pas même un remords ; car, s'il avait un seul remords, s'il lui venait une seule fois à la pensée les chagrins qu'il cause à sa malheureuse amie, il lui écrirait, ne fût-ce que par pitié; il tâcherait du moins de la tromper pour la rendre moins à plaindre!... Mais non! pas un mot! Rien, rien, jamais rien!...

Allons! Elle est folle de s'affliger ainsi. Il faut qu'elle ait du courage, elle en doit avoir, elle en aura. Désormais, elle ne doit plus penser à lui, à lui qui ne méritait pas l'amour pur, l'amour sans borne qu'elle lui avait voué. Non, non, loin d'elle des souvenirs naguère si doux, maintenant si pleins d'amertume. Tout est fini entre Odille et Eustache, fini pour la vie, fini pour toujours.

Et malgré ces combats, malgré ces résolutions qui se renouvelaient chaque jour, à chaque heure, elle allait mainte et mainte fois s'informer si la poste n'avait rien apporté pour elle; elle implorait dans ses prières l'aide de tous les saints qui lui inspiraient le plus de confiance, et elle faisait faire secrètement un pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours.

Car les âmes tendres cherchent dans la mysticité des consolations à leurs peines. Elles souffrent moins en mêlant leurs soupirs aux murmures de l'oraison. Trahies par l'amour de la terre, elles appellent à leur aide l'amour divin, et, réduites à cacher leurs peines à l'indifférence ou à l'ironie, elles viennent épancher ces peines aux pieds des anges, et surtout de la vierge Marie, qui n'a point oublié les dou-

leurs d'ici bas, et que l'Eglise nomme, dans ses litanies, du nom touchant de consolatrice des affligés. Et c'est là, n'en doutez point, un aide qui ne manque pas; une consolation qui fait bien. Il semble que nous souffrons moins lorsque nous croyons voir s'intéresser à nos souffrances une créature céleste. Et comment ne pas retrouver un peu d'espérance quand on a dit à celle qui peut opérer des miracles, des chagrins dont elle connaît toute l'horreur et qu'elle peut faire cesser — on le croit du moins, — par une prière à son divin fils, par un signe mystérieux, de sa main étendue pour relever celle qui la prie ? Ainsi, la pauvre Odille était devenue plus dévote encore. Le soir, au Salut, on la voyait à demi courbée sur sa chaise, murmurer de ferventes oraisons, et demeurer tout abîmée dans ses méditations et dans ses

prières. Le matin, de bonne heure, elle se rendait à la messe, et revenait avec quelque courage pour supporter l'isolement et la tristesse de la journée.

Le jour dont nous parlons, après la messe, elle s'était à peine débarrassée de sa cape de soie noire, qu'elle entendit un bruit de pas dans le corridor de la maison. Jugez de sa surprise ! C'était Françoise Raparlier et sa sœur ; c'était madame Raparlier elle-même. Mille pensers confus d'espérance et de désespoir, de crainte et de bonheur, la saisirent à la fois, la troublèrent, l'émurent, la firent rougir, la firent pâlir. Tremblante, hors d'elle-même, elle vint au devant des trois dames, balbutia quelques paroles inintelligibles, et attendit avec angoisse l'explication d'une visite si peu prévue.

— Nous venons vous prier de nous faire un plaisir, dit madame Raparlier.

— Un véritable plaisir, reprit Françoise avec un sourire radieux.

— Et dont vous ne vous repentirez pas, ajouta la caustique Albertine.

— Faites-nous, s'il vous plaît, mademoiselle Odille, l'honneur de venir dîner avec nous, aujourd'hui à une heure.

— Madame.... En vérité.... Je n'ose.... comment.. Et elle avait les yeux pleins de larmes, et elle avait envie de rire et de pleurer, et le cœur lui bondissait dans la poitrine, et tout son corps tremblait de mouvemens convulsifs.

— Tu viendras, n'est-il pas vrai? fit Françoise. Nous t'attendons.

— Nous vous attendons, répéta madame Raparlier.

Françoise se pencha à l'oreille de son amie :

— Mon frère arrive aujourd'hui.

Ne pouvant supporter tant d'émotions, Odille se jeta dans les bras de Françoise et sanglota long-temps sur le sein de son amie. Puis ensuite, elle releva la tête ; mais, toute rouge et toute honteuse, elle se cacha de nouveau sur l'épaule de Françoise.

Madame Raparlier, dont l'émotion était

extrême, lui releva doucement la tête, et l'attirant vers elle :

— Au revoir ! lui dit-elle en l'embrassant. Au revoir ! A une heure ! à une heure précise, n'est-ce pas, ma fille?



IX.

LE RETOUR.

C'est lui ! c'est lui!

TOUS LES OPÉRAS, TOUS LES DRAMES, TOUS LES VAUDEVILLES, ET TOUTES LES PIÈCES POSSIBLES.

Le retour.

*

Quoique madame Raparlier et ses deux filles eussent disparu depuis long-temps, Odille demeura plusieurs minutes encore sur le seuil de la porte, suivant des yeux les visiteuses inattendues qu'elle venait de reconduire, et dont l'apparition lui semblait un rêve impossible.

Eustache de retour aujourd'hui! Eustache dont elle n'a pas reçu de nouvelles depuis cinq mois! Eustache, qu'elle désespérait de jamais revoir! Et c'est madame Raparlier, c'est la mère d'Eustache qui vient lui apprendre cette heureuse nouvelle! Elle sera là, elle, Odille, assise à la même table qu'Eustache, parmi ses parens. — Ses parens veulent l'associer à la joie qu'ils éprouvent du retour d'Eustache. — Madame Raparlier lui a dit : « ma fille. » Mon Dieu! tout cela est un rêve! tout cela ne peut être qu'un rêve.

Mais non, tout cela est vrai! tout cela est vrai. Le ciel a pris en pitié les peines de la pauvre Odille. Les prières qu'elle a faites à la Sainte Vierge n'ont pas été vaines. Il fallait un miracle pour mettre

un terme à de si grandes peines ; et le miracle s'est accompli.

De même que la douleur assombrit les objets les plus rians, de même la joie de la jeune fille jetait un brillant reflet sur les souvenirs les plus tristes. Le silence d'Eustache, ce silence odieux qui lui avait fait tant de mal, qui l'avait laissée dans un si douloureux isolement, elle le comprenait à cette heure; elle se l'expliquait d'une manière satisfaisante. Eustache entrevoyait l'espoir de fléchir ses parens, mais il ne voulait pas donner de fausses espérances à son amie. Comment, dans les lettres qu'il lui écrirait, cacher les transes qu'il éprouvait? Comment ne pas lui faire partager ses angoisses? Il a préféré garder le silence, attendre un résultat heureux, pour, tout-à-coup, entourer de bonheur

sa chère Odille! — Et puis d'ailleurs, que sait-elle! peut-être a-t-il fallu qu'Eustache entreprenne quelque voyage lointain et subit! peut-être M. Raparlier n'a-t-il voulu donner promesse de consentir à un mariage contraire à ses vues qu'en exigeant l'interruption d'une correspondance, coupable il faut le reconnaître! Elle en est sûre à présent: un mot d'Eustache lèvera tous les doutes, toutes les inquiétudes injustes. Oh! qu'elle s'en veut maintenant d'avoir pu cesser de croire à sa tendresse, combien elle s'en veut!

Odille entassait ainsi paradoxes sur paradoxes, afin de se montrer telles qu'elle aurait voulu qu'elles fussent les causes du silence d'Eustache. Elle ne tarda pas à se donner une conviction profonde. On croit vite à ce que l'on désire; et per-

sonne ne saurait être ingénieux à nous tromper, comme nous le sommes nous-mêmes.

Enivré de l'un de ces bonheurs que l'on ne connaît guère qu'à dix-huit ans, lorsqu'on aime, et surtout lorsque l'on est jeune fille, et que long-temps on avait perdu toute espérance, Odille rentra dans sa petite chambre et mit à se faire belle une recherche et un art, négligés par elle depuis long-temps, hélas! Elle humectait d'eau fraîche ses yeux rougis par les larmes, et ensuite elle se mirait pour s'assurer si cette rougeur commençait à disparaître. Elle prenait une à une ses robes, elle les examinait avec complaisance, les essayait, et les ôtait tour à tour. Et tout en se livrant à ces joyeuses incertitudes, elle venait d'instant en

instant regarder à la fenêtre si le perruquier n'arrivait pas; le perruquier, important et indispensable personnage d'une toilette de cette époque. A présent il n'est point de jeune fille qui ne sache disposer elle-même les bandeaux noirs de ses cheveux ou les boucles cendrées qui doivent se jouer presqu'en liberté sur des joues fraîches dont elles semblent accroître la blancheur; à présent une jeune fille sait placer avec autant de goût qu'un coiffeur la couronne qu'il lui faut pour un bal. Mais en 1786, comment se passer de l'art d'un autre pour construire le haut échafaudage de cheveux, raidi par la pommade et tout blanc de poudre? Comment parvenir à tordre avec un fer presque brûlant les énormes anneaux d'une *catacoua* et la tête ardue d'un *crêpé*? Le caprice ou l'oubli d'un coiffeur pou-

vait donc retenir captive chez elle une jeune femme, quels que fussent les plaisirs qui l'attendissent. Maintenant, n'est-il pas vrai, vous comprenez pourquoi mademoiselle Odille épiait avec tant de sollicitude la venue de son perruquier.

Ce jour-là, tout souriait à la jeune fille; car à peine l'horloge de la ville eut-elle sonné onze heures et demie, que l'honnête coiffeur apparut son énorme fer à la main.

Les perruquiers-coiffeurs jouaient forcément alors, dans la vie de province, un rôle actif et important. La nécessité de se faire accommoder par eux obligeait à les admettre chaque jour dans tous les intérieurs bourgeois; et c'est une chose fatigante, sinon impossible, que de

prendre le masque peu commode du décorum devant une personne que l'on regarde comme son inférieure, que l'on est habitué de voir à de fréquens intervalles, et qui vient tout-à-coup nous surprendre dans ces momens de trivialité dont la vie intime est si pleine. « Il n'y a pas de héros pour son valet de chambre, » disait Turenne; et c'est là une vérité de l'application la plus étendue.

Il résultait de ce défaut de précaution et d'un laisser-aller pareil, une sorte de familiarité entre le coiffeur et ses pratiques; familiarité qui l'initiait à bien des mystères de ménage, qu'il eût été prudent de ne pas lui livrer. Il voyait les yeux qu'avaient rougis les larmes causées par une réprimande; il entendait les murmures du mécontentement, et

parfois même sa venue ne suspendait pas toujours les querelles conjugales. Joignez à cela que le caractère un peu causeur des ménagères flamandes les porte souvent, plus qu'il ne le faudrait, à parler de leurs affaires et de leurs chagrins. Joignez à cela qu'il leur est difficile, lorsqu'elles se trouvent sous l'influence d'une émotion, de la renfermer en elles-mêmes, et l'on connaîtra combien de secrets tombaient à la merci des perruquiers-coiffeurs. Sans doute, on ne leur disait pas tout: mais l'esprit d'observation savait bien deviner le reste; l'esprit d'observation commun aux gens que leur état oblige à voir beaucoup de monde. Alors, d'un côté, l'avantage que donne la possession d'un secret, de l'autre le désavantage d'avoir livré ce secret, resserraient encore la sujétion des *Pratiques* bourgeoises à l'égard

du perruquier-coiffeur. Souvent même, on lui livrait le secret tout entier, soit pour tâcher d'obtenir par une telle preuve de confiance que le Figaro poudré se tût, soit par cette nécessité que l'on éprouve d'avoir un confident de ses peines. Or, il en est presque toujours d'un confident comme d'un amant, on ne le choisit pas, on l'accepte.

Par malheur, les perruquiers se montraient rarement discrets. Sûrs de l'impunité, sentant le besoin d'amuser leurs *Pratiques* et de caresser le goût de médisance que chacun, sans exception, éprouve si vivement en province, ils allaient répéter à gauche ce qu'ils avaient vu à droite, et à droite ce qu'ils avaient vu à gauche; non pas, il est vrai, positivement et avec les noms en toutes lettres, mais

d'une manière encore plus alléchante; ne soulevant qu'un coin du rideau, et comme pour mieux donner de prise et de champ libre aux conjectures malignes. Ils étaient à leurs pratiques ce que sont, en Angleterre, dans certaines petites villes, les journaux remplis de détails de la vie privée, et dont les anecdotes, gorgées d'initiales, présentent l'appât d'un logogriphe facile à deviner, et qui acquiert plus de sel et d'intérêt par la gaze à demi transparente dont on l'enveloppe.

En échange des nouvelles qu'elles recevaient de leurs perruquiers, les pratiques leur donnaient celles qu'elles avaient recueillies. De la sorte il n'y avait point, dans une famille bourgeoise, un secret qui ne devînt le secret de la ville entière de Lornouck, et dont la révélation n'y fût con-

nue de tout le monde, excepté, toutefois, de la partie intéressée.

Voilà comment il se fit que maître Lahoust, le perruquier de mademoiselle Odille, savait déjà qu'elle dînait chez M. Raparlier, et arrivait si à propos à onze heures et demie, quoiqu'il n'eût pas connaissance du message envoyé chez lui par la jeune fille.

La figure rouge du gros petit homme s'épanouissait radieuse et souriante.

— N'avez-vous pas besoin de moi plus tôt qu'à l'ordinaire? demanda-t-il en entrant, du ton d'un homme sûr de la réponse affirmative qu'il va recevoir.

— Oui, Lahoust, et j'étais même in-

quiète: car je dîne en ville, et comme on ne vous avait pas trouvé chez vous quand j'y ai envoyé, je craignais que vous ne vinssiez pas avant midi.

— Il faut que je donne plus de soins que d'ordinaire à la coiffure de mademoiselle. Dame! elle dîne avec un jeune homme qui arrive de Paris, et il s'agit de montrer son savoir-faire.

Odille rougit, et ne fit pas de réponse.

— Sans compter, continua le perruquier, sans compter que j'aurai bientôt une autre coiffure à faire: une coiffure de noce, d'une noce où il y aura plus d'une

personne de Paris, y compris monseigneur l'archevêque lui-même

— Et de quelle noce voulez-vous parler ? demanda mademoiselle Odille rougissant plus que jamais, et ne sachant trop la question qu'elle faisait.

— Demandez-le à toute la ville, mademoiselle ! La noce de M. Eustache Raparlier et d'une jolie demoiselle de votre connaissance.

Odille, pour dissimuler son trouble joyeux et son extrême embarras, se leva, et s'en fut regarder promptement dans une glace la coiffure que venait de terminer maître Lahoust.

Celui-ci prit son fer et son chapeau, sa-

lua jusqu'à terre, et alla chez une autre de ses pratiques; chez M. le chanoine Badoulet.

—Quelles nouvelles? lui demanda celui-ci en passant sur ses larges épaules un peignoir déjà plein de poudre.

— Vous savez les plus intéressantes mieux que moi, dit le perruquier en posant le pinceau plein de savon sur la rouge face du chanoine : je veux vous parler du mariage de votre ancien élève avec mademoiselle Odille Taffin.

— Tu sais déjà cela! Comment diable fais-tu ton compte?

Maître Lahoust ne répondit que par un sourire modeste et vaniteux à la fois.

Cependant Odille, non sans émotion, arrivait chez M. Raparlier.

La bonne Françoise attendait son amie sur le seuil de la porte, et passant son bras sous le bras de la jeune fille, elle la conduisit à son père, qui s'était paré de ses habits de fête, et qui daigna tempérer par un sourire la froideur habituelle de ses traits austères. Madame Raparlier prit Odille par la main et l'attirant contre sa poitrine l'embrassa tendrement. Albertine elle-même trouva moyen de faire prononcer à ses lèvres des paroles, qu'avec un peu de complaisance, on pouvait trouver bienveillantes.

— Eustache n'est point encore arrivé, dit Françoise; nous ne l'attendons que dans une demi-heure.

—Il faudra lui cacher Odille, proposa madame Raparlier, et ne la lui laisser voir qu'au moment de se mettre à table.

— Oui, c'estcela, nous jouirons comme il faut de sa surprise.

— Le voilà, le voilà ! cria Françoise allant vers la porte.

Et presque au même instant une voiture s'arrêta devant la boutique du *Bas-Rouge*, et Eustache en descendit.

Soudain sa mère et ses deux sœurs se précipitèrent dans ses bras. Elles le couvraient de baisers. Elles riaient, elles pleuraient, elles ne pouvaient se détacher de lui, et quand elles furent un peu remises de leur joie, quand elles eu-

rent délivré le jeune homme de leurs douces étreintes, il s'avança vers son père, qui faisait tous ses efforts pour garder son sang-froid et sur les joues duquel néanmoins coulaient de grosses larmes.

— Mon père! murmura Eustache en s'agenouillant.

— Mon fils, je vous bénis, essaya de proférer le marchand. Mais la voix lui manqua, et il ne put que tendre les mains, relever son fils et le presser contre lui.

— Voici encore quelqu'un à embrasser, dit Françoise en prenant Odille par la main et en la conduisant à son frère.



X.

SOUVENIRS ET SENSATIONS.

— J'ai l'ai revue , et s'il faut te l'avouer, je l'aime plus que jamais.

— Fou que tu es !

HOLYDAY.

Souvenirs et sensations.

*

A Daniel Correpont.

Du sixième relai.

Ah! Daniel, Daniel, comme je suis triste et accablé! Mon ami, quelle douleur j'éprouve! pourquoi cette voiture m'emmène-t-elle si vite? Pourquoi mon

ami, ai-je quitté Paris, Paris, où m'attachaient tant de bonheur, tant de liens d'affections. Tandis que l'on change mes chevaux, mille pensers divers m'agitent et me troublent : je me sens saisir de l'envie de crier au cocher : Tournez bride, ramenez-moi à Paris. Il me faut toute ma raison, tout mon courage, pour résister à cette pensée.

Songez, Daniel, à tout ce que je quitte; ma vie paresseuse et libre d'entraves; quelques heures d'un travail oiseux ; et puis le reste du temps, Paris avec ses fêtes, ses plaisirs et sa splendeur : des spectacles, des boulevards couverts de monde, les Tuileries et ses promenades, et par-dessus tout, Laure, Laure que j'aime tant; Laure et ses baisers enivrans; Laure, cette généreuse amie, à laquelle je

dois ma fortune et le bonheur de toute ma vie.

Du bonheur! oh! non, ce n'est point un riche emploi, en province, c'est ce que je perds qui est du bonheur; c'est Laure, c'est Paris; c'est vous; c'est ma petite chambre; c'est le commerce d'hommes supérieurs qui élèvent la raison, et qui la débarrassent de stupides préjugés.

Voilà les chevaux prêts. On m'appelle pour remonter en voiture. Donnerai-je l'ordre de retourner à Paris ou de continuer la route? Daniel, vous ne savez pas ce que je souffre.

EUSTACHE.

A Laure Lelaurier.

En route. A quarante lieues de Paris.

Me voici bien loin de vous, mon ange. Loin de vous, hélas! Qu'il y a de douleur dans cette pensée-là! Quoi! voici tout un jour et toute une nuit que je ne vous ai vue; que je n'ai entendu votre voix; que je ne vous ai couverte de baisers! Et je ne vous verrai pas demain! Des jours, des semaines, des mois s'écouleront avant que je ne jouisse de ce bonheur... Des mois!... Oh! non! car sitôt mes affaires mises un peu en ordre, je retournerai à Paris, je

veux y passer encore quatre à cinq semaines de la vie heureuse que j'y menais encore hier; je veux la savourer avec délices avant que de la perdre pour toujours. Laure, mon amie, vous ne savez pas ce que j'ai souffert et ce que souffre encore; il m'a fallu m'arrêter, il m'a fallu vous écrire, car, sans cela, j'aurais suffoqué. Je pleure comme un enfant. Laure, ma bien-aimée, qu'il est douloureux d'être loin de vous, et que l'on souffre à vous quitter, mon amie!

EUSTACHE.

A Daniel Correpont.

Lornouck. Dix heures du soir.

Voici plus d'une heure que je suis monté dans ma chambre, Daniel, et depuis plus d'une heure je me demande si tout ce que j'ai vu, si tout ce que j'ai éprouvé depuis mon retour, n'est point un rêve, une illusion mensongère. Rêve ou non, illusion ou réalité, Daniel, toutes mes idées se trouvent bouleversées, tous mes projets détruits, tous mes desseins changés. Je ne veux plus ce que je désirais ardemment hier; je me réjouis de ce qui faisait hier

mon désespoir. Mon ami! mon ami! quelles étranges sensations m'agitent et m'enivrent?

Du plus loin que les murs de Lornouck apparurent à mes yeux, mon cœur se serra, ma poitrine se gonfla, et un sentiment triste, et une sorte d'exaspération douloureuse s'emparèrent de tout moi-même. Des souvenirs vagues m'assaillaient en foule; des sentimens inconnus s'éveillaient en mon cœur, et me jetaient dans un trouble plus grand à mesure que j'approchais de la ville. Mais quand je passai sous la porte obscure de Lornouck que surmonte une grande tour, quand je traversai les longues sinuosités de ses rues obscures, quand je me revis dans les lieux où s'était écoulée mon enfance, des larmes emplirent mes paupières; et ces larmes inondèrent mes

joues et suffoquèrent ma voix, lorsque je me trouvai jeté comme par magie au milieu de ma mère et de mes sœurs... Et mon père! mon père que je n'abordais qu'en tremblant; mon père dont la terrible malédiction tonnait encore à mon oreille... Mon père pleurait lui-même, et il me bénit, et il m'embrassa long-temps, et avec effusion. Ce sont là, voyez-vous, Daniel, des sensations que l'on n'éprouve pas deux fois en sa vie.

Tandis que j'étais là, haletant de secousses si répétées, ma petite sœur Françoise vint jeter dans mes bras, qui? Devinez... Odille! Odille, cause de mes querelles et de ma rupture avec mon père, Odille qu'il consent à cette heure à me laisser épouser, et qu'il me présente comme ma fiancée.

Vous allez rire, Daniel; eh bien! telle est la puissance d'un premier amour, que je me suis pris à céder aux désirs de ma famille, ou plutôt — car pourquoi une fausse honte? — je suis heureux de retrouver Odille, tendre et fidèle, Odille qui m'aime encore malgré ma conduite coupable à son égard; Odille qu'il m'a suffi de voir pour retrouver tout l'amour qu'elle m'avait inspiré. Quelle différence, mon ami, de cet amour chaste et dévoué, avec la folle passion de Laure; passion venue je ne sais comment, et qui finira de même si déjà elle n'est finie. Car, pour qu'elle se soit séparée de moi, pour qu'elle m'ait envoyé à cinquante lieues d'elle, il faut qu'elle soit lasse de moi, qu'elle ait voulu s'en débarrasser. Du reste, qu'il en soit autrement, qu'il en soit ainsi, je ne veux plus me souvenir d'une erreur dont je rougis.

Odille, Odille seule occupe et doit occuper mon cœur. Si vous l'aviez vue, mon ami, pâle et rouge tour à tour sous mon regard, me laisser lire dans ses grands yeux tout l'amour qu'elle éprouve pour moi! O Daniel, je renonce à la vie joyeuse de Paris, elle fait trop vivre. Désormais je veux passer mes jours dans le calme de la province; je me trouve possesseur d'une fortune qui peut suffire à mes goûts modérés, et avec Odille je suis sûr d'être heureux.

Voilà, n'est-il pas vrai, mon ami, qui vous paraît bien bourgeois et bien trivial; mais vous devez venir me voir dans un mois, et dans un mois, Daniel, vous me direz que j'ai raison; car, mon ami, vous aurez vu Odille.

Au même.

Lornouck...

J'ai passé toute la matinée près d'elle, mon ami. Seul avec cette ange, dans sa maison déserte! Nulle présence importune, nul bruit, ne troublaient nos doux entretiens, nos entretiens pleins de confiance et d'abandon. Elle me contait ses chagrins durant mon absence; ses attentes et ses inquiétudes lorsque je cessais de lui écrire; son espoir dans la Vierge, et sa croyance qu'une intervention divine m'a ramené près d'elle. Faut-il vous l'avouer, mon ami, en l'écoutant je me suis surpris

à envier la foi confiante de cette jeune fanatique; je me suis senti l'envie de maudire la raison et la philosophie qui m'ont désappris à croire. Je sais bien que l'attirail de la bigoterie est absurde, que ses croyances sont fausses et ridicules, qu'elles font pitié à tout homme qui pense : oui. Pourtant Odille paraissait si heureuse, elle a trouvé de si bonnes consolations en s'adressant à sa Vierge et à ses anges imaginaires!.. Savez-vous, mon ami, qu'il doit y avoir du bonheur à croire que nous sommes entourés de beaux anges qui veillent sur nous, qui nous protègent, qui nous consolent! Et puis, savoir qu'il se trouve entre le ciel et la terre, une mère, une vierge toujours prête à essuyer les larmes, à intercéder pour le repentir, à prier pour la souffrance! On peut élever la voix vers Dieu, avec l'assurance d'être

écouté, n'importe que l'on soit innocent ou coupable ; n'importe que l'on demande assistance contre l'injustice humaine ou contre sa propre faiblesse à soi.

Par malheur ce n'est là que du préjugé et de la poésie ; la raison s'oppose à ce que l'on adopte des rêves semblables.... Cependant, mon ami, je sens en moi je ne sais quel mystérieux penchant qui m'attire vers ces croyances. Je donnerais toute ma fortune tous mes plaisirs, toute ma vie pour croire comme croit et à tout ce que croit Odille. Oh! combien alors m'importeraient peu mes soucis, les inquiétudes, les persécutions, la misère et les souffrances! Je me jetterais avec transport dans un couvent de règle austère ; j'y prierais, les pieds nus, sur le marbre froid du chœur; je raserais ma tête, je me nourri-

rais de pain noir, et je serais heureux, heureux comme nul ne l'est sur la terre.

Je sens bien que ces bizarres confidences vous paraîtront ridicules, je le sens. Mais, mon ami, j'éprouve l'impérieux besoin de vous les écrire. Il est vrai que je suis dans un état si grand d'exaltation! que le souvenir des lieux où s'est passée mon enfance, que l'aspect de ma famille, que l'amour naïf de mademoiselle Taffin, ont tant bouleversé mes idées !... Oh! que les premières impressions de notre vie sont durables! Combien la philosophie et l'expérience sont faibles contre elles! Deux ans, j'ai vécu parmi les hommes les plus supérieurs de notre temps; les discours de Voltaire, les dissertations de Diderot, leurs livres admirables que j'ai lus, relus, commentés et appris par cœur, devaient,

ce me semble, me mettre à l'abri de la rechute que j'éprouve. Hélas, moi, l'amant de la folâtre Laure, je me suis senti trembler à l'aspect d'une petite bourgeoise, et j'ai passé toute une journée, seul avec elle, sans lui prendre autre chose qu'un baiser, un seul baiser sur le front... Et encore, en le lui donnant, ce baiser, mon visage pâlissait et se contractait, et mon cœur battait à rompre ma poitrine.

Et puisque je suis à vous parler sans détour, puisque les sensations que j'éprouve me forcent à vous en faire confidence; moi le philosophe, moi l'athée, moi qui souriais d'indignation à la vue d'un prêtre, j'ai pleuré quand mon père m'a béni: j'avais presque des prières sur les lèvres, quand je me suis agenouillé parmi les miens et que j'ai entendu la voix

grave et solennelle du vieillard réciter les oraisons que j'étais habitué à entendre dans mon enfance.

Adieu, Daniel, adieu! Ne riez pas trop de moi, et tâchez de venir me voir. Vous serez mon garçon de noces. Chacun ici se serrera bien joyeusement pour vous donner place à la grande table de famille; et j'en suis sûr, quand vous aurez vu l'existence patriarchale que je mène, quand vous aurez rencontré une jeune fille, fraîche, riante, douce, bonne et tendre comme Odille, je ne vous paraîtrai plus un enthousiaste ridicule; et, comme je vais le faire, vous direz joyeusement adieu à la vie factice de Paris, et vous viendrez vous jeter dans les bras de la province, pleine de calme, de poésie et de bien-être.

Au même.

Lornouck...

Vous avez beau me le dire dans votre lettre, mon ami, j'aime la province plus que jamais, plus que jamais je suis résolu à ne plus la quitter, résolu à y vivre, résolu à y mourir.

J'ai reçu du ministre une prolongation de congé qui me permet encore de passer un mois dans ma famille, d'où je partirai marié pour ma résidence; et j'espère avant peu obtenir une mutation qui me per-

mettra de ne plus quitter ma famille. J'ai vu enfin aujourd'hui, et le croirez-vous, pour la première fois de ma vie, mon futur beau-père. C'est un gros homme, tout rond, qui m'a fait bon accueil, qui m'a dit de suite « Mon gendre », et qui une heure après est reparti dans sa carriole avec une immense quantité de marchandises qu'il va vendre de ville en ville; cela lui rapporte des sommes énormes, comme il le dit et comme on le répète à Lornouck. Avant de monter dans sa voiture, où il passe les sept huitièmes de sa vie, de même que s'il eût fait ce que l'on nomme au Théâtre-Français une fausse sortie, il est revenu à moi, et se gonflant d'une importance emphatique :

— Mon gendre, a-t-il dit, nous n'avons point encore parlé de la dot de ma fille.

— Nous en parlerons au jour du contrat, ai-je répondu. Car j'avais hâte de rester seul avec Odille.

— Au jour du contrat, soit.

Et il a pris les rênes de ses deux gros chevaux flamands, et il est reparti pour je ne sais combien de temps.

Adieu, mon ami ; je vous attends toujours pour mes noces, qui auront lieu dans quinze jours. Mon bonheur serait incomplet si vous n'en étiez le témoin. Venez, incrédule, et je vous réconcilierai avec la vie de province. Je veux faire plus, je veux vous la faire aimer.



XI.

DECRESCENDO — EX ABRUPTO.

Tout ce qui croît décroît.

MONTAIGNE.

Decrescendo — Ex abrupto.

*

A Daniel Correpont.

Lornouck...

Hélas! mon ami, qu'il me tarde de mettre fin aux interminables formalités que nécessite mon mariage! Qu'il me tarde de me trouver libre des exigences et des en-

nuis dont on m'accable ici de tous côtés! Vous ne sauriez croire, Daniel, les susceptibilités sans nombre que, malgré des précautions inouïes, j'effarouche à chaque instant du mot le plus inoffensif, et quelles tracasseries me valent ces susceptibilités effarouchées! Si je vais, si je viens, si je sors, si je reste, si je fais des visites, si je n'en fais pas, si je suis triste, si je suis gai, si je suis taciturne ou si je parle, je prête le flanc à des mécontentemens, à des reproches, et presque à des haines. L'élégance de mon costume et mes habitudes recherchées se trouvent souvent l'objet d'une jalousie et d'un désagrément que vous ne sauriez vous figurer : l'on me harcelle à ce sujet du matin au soir par une foule d'allusions mordantes de grossièreté, à défaut d'esprit. On porte sur moi des regards moqueurs, on me rit au

nez, on me parle de la boutique de mon père, et mon père lui-même semble avoir pris à tâche de mettre en haleine ces damnés provinciaux et de les déchaîner contre moi. Il ne m'adresse jamais la parole sans dire au préalable : « Un grand seigneur » comme vous, mon fils! » ; « et il me le répète » plus de cent fois le jour. » « Ceci est bon » pour moi, mais pour vous cela est bien » différent. » Enfin, hier j'ai eu avec lui une querelle sérieuse parce que je refusai d'aller au *Salut* avec toute ma famille.

— Mon père, lui ai-je dit, m'avez-vous vu fronder vos opinions? ai-je même exprimé devant vous mes idées philosophiques, encore moins cherché à vous y convertir? Soyez donc, je vous en prie, tolérant comme je le suis; je vous laisse vos croyances, laissez-moi les miennes.

A ces paroles, il s'est mis dans une colère épouvantable. Il m'a donné tous les noms, à son compte, les plus odieux : «impie, philosophe, esprit fort.» Il m'a parlé de l'enfer, et s'échauffant de plus en plus, il a fini par rappeler la querelle qui m'a fait quitter, il y a deux ans, la maison paternelle. Fatigué d'une telle incartade, j'ai répondu qu'à mon âge on était libre de faire ce que l'on voulait, et que nul n'avait le droit de régenter ma conduite. J'ai cru qu'il allait se jeter sur moi et me fouler aux pieds.

Je lui tournai le dos, moitié ricanant moitié furieux; et je fus m'enfermer dans ma chambre : je ne faisais que d'y entrer lorsque ma mère, puis mes sœurs, sont venues en larmes m'adresser des re-

proches sur ce qu'elles appelaient ma conduite irrévérencieuse. A les entendre, je devais aller me jeter aux pieds de mon père ; à l'avenir, me plier à ses moindres caprices, et surtout me garder soigneusement d'oser émettre un autre avis que le sien. J'ai pris mon chapeau, et je m'en suis allé chez Odille.

Odille aurait volontiers pris parti contre moi : il s'agissait de religion. Sitôt qu'elle entendit ce mot, elle si constamment bonne, douce, et presque négative, devint intolérante et pleine d'aigreur. Elle me regarda avec un regard de terreur, tandis que je lui exposais, avec la chaleur d'un homme que l'on a froissé, ma manière de voir en fait de philosophie, et de liberté de conscience : puis elle se prit

ensuite à pleurer ; puis elle proféra des malédictions contre les philosophes qui m'avaient perverti, et elle aurait volontiers condamné au feu tous les livres passés, présens, et futurs, excepté toutefois le *Bréviaire laïc* et le *Paroissien romain.* Je lui dis que c'était un folle, et je la laissai là.

Ainsi, mon cher Daniel, me voici en hostilité avec toute la ville, parce que j'ai un habit taillé convenablement, parce que ma coiffure est à la mode, parce que je porte une épée. J'ai parlé de liberté de conscience, et mon père me regarde comme un libertin ; j'ai refusé d'aller au Salut, et ma fiancée voit sur mon front l'empreinte de la griffe de Satan. Probablement, à cette heure, elle demande à deux

genoux ma conversion, et consulte son confesseur sur ce qu'elle doit faire dans une aussi grave occurrence. Vive la province, vous le voyez, Daniel, pour le bonheur, la tranquillité et les idées philosophiques.

EUSTACHE.

Daniel Correpont, auquel Eustache a déjà écrit des lettres si nombreuses et si confidentielles, était un de ces jeunes gens d'un mérite équivoque, un de ces lieux communs d'homme, admirablement propres dans le monde de la vie réelle, ainsi que dans le monde fictif des romanciers, à jouer le rôle de confident. Il n'avait ni vertus, ni vices bien arrêtés; n'était pas sot, encore moins spirituel, et passait pour doux et obligeant sans qu'il eût autre chose pour justifier cette réputation que de l'insouciance et le laisser-aller que donne l'insouciance. Comme on pouvait se dire à soi-même, sans paradoxe, et avec une évidence flatteuse : « Je vaux mieux que lui, » on se plaisait, par une flagornerie machinale de l'amour-propre, à lui reconnaître plus d'esprit qu'il n'en avait de fait. De la sorte, en le

rehaussant, on se rehaussait soi-même, soi plus grand que lui. Nous avons tous, vous et moi, en mainte occurrence, été de la même facon dupes de notre vanité.

On rit à présent de la manière passive dont les confidens de tragédie classique écoutaient les tirades des héros et des héroïnes qu'ils étaient chargés de suivre pas à pas sur la scène. Hélas! c'est pourtant la seule manière possible de recevoir une confidence. Oui, dès que, par faiblesse ou par affection, l'on se résigne à remplir de telles fonctions, presque toujours rudes et constamment ennuyeuses, il faut faire abnégation de soi-même, écouter lorsque l'on parlera, se montrer fidèlement de l'opinion que l'on émettra, et surtout ne jamais sourire des contra-

dictions, des changemens d'avis, des hauts et des bas qui ne cesseront de survenir, de se croiser, de s'embrouiller. Il faut garder le silence; ou bien, si l'on tient absolument à parler, on doit, comme le fait *Silvestre* à l'égard d'*Octave*, dans les *Fourberies de Scapin*, se contenter de redire, en guise d'affirmation et d'assentiment, la fin de chaque phrase, question ou exclamation de l'amoureux.

Je ne sais pas si Daniel avait médité et commenté l'admirable scène dont nous parlons ici, et que nous ne saurions trop recommander à tous les confidens actuels et futurs ; mais Daniel en agissait à l'égard d'Eustache exactement comme *Silvestre* à l'égard d'*Octave*. D'abord, il n'envoyait qu'à de longs intervalles des lettres en échange des lettres nombreuses de son ami :

car, il le savait, il suffit aux amans de pouvoir dire tout du long ce qu'ils éprouvent: peu leur importe qu'on leur réponde. Pourvu que le confident, s'il est là, atteste de loin en loin, par une exclamation, qu'il écoute et qu'il ne dort pas ; pourvu, s'il est absent, qu'il fasse parvenir de temps à autre un billet en guise d'accusé de réception, ils n'en demandent pas davantage. Peut-être même s'arrangent-ils mieux de cette inaction que d'interruptions qui gêneraient les épanchemens, et de lettres qui reprendraient froidement en sous-œuvre les émotions qu'ils ont exprimées dans la chaleur d'une première impression. Il y aurait là pour eux le dégoût d'un auteur qui entendrait traiter par une autre personne le sujet d'un livre qu'il aurait déjà fait lui-même.

Et puis, ce n'est pas peu de chose, que de pouvoir se dire : « Que ces gens sont » froids ! Comme ils sont loin de sentir » avec la même énergie que moi ! Comme » ils comprennent peu ! » On s'en reconnaît mieux organisé, on s'en estime davantage, et l'amour-propre qui se glisse dans toutes les sensations humaines, si même il ne forme pas à lui seul toutes les sensations humaines, y trouve son compte, s'en gonfle et s'en caresse.

Quoique médiocre et peut-être même parce qu'il était médiocre, Daniel ne manquait ni de tact, ni d'une certaine finesse, et il avait admirablement compris ce qu'il devait faire pour remplir les devoirs de confident. Aussi jamais Eustache n'avait aimé quelqu'un autant que son ami Daniel. Ce fut son ami Daniel qu'il voulut avoir pour

l'un des témoins de son mariage, et il n'eut point de repos tant qu'il n'eut appris que son ami Daniel se mettait en route pour Lornouck, et qu'il arriverait dans cette ville le jour de la signature du contrat.

Daniel partit de chez son maître, enchanté de se soustraire pour quelques jours à l'ennui de la vie de château. Il s'arrêta à Paris pour y faire achat de cadeaux de noces, et repartit pour la Flandre où il arriva bientôt dans la magnifique chaise de poste dont M. le marquis de Lumière, dont il était secrétaire, avait voulu qu'il se servît pour voyager. M. de Lumière nourrissait le dessein d'épouser la nièce de l'Archevêque de Lornouck, et il était bien aise que l'arrivée de son secrétaire produisît assez de sen-

sation dans la petite ville pour que chacun y conçût une haute opinion du rang et de la fortune du maître de Daniel.

Donc, l'élégante et riche voiture s'arrêta devant l'humble boutique du *Bas-Rouge*, et Daniel en descendit paré d'un habit de voyage, chef-d'œuvre d'un tailleur célèbre de Paris.

Il crut d'abord s'être mépris de maison, car personne ne se présenta pour le recevoir, et un bruit étrange se faisait dans l'arrière-boutique. C'était la voix forte de M. Raparlier qui tonnait; les cris de mademoiselle Odille qui se tordait au milieu d'horribles convulsions, et les larmes et les sanglots de Françoise et de madame Raparlier qui s'efforçaient de calmer les souffrances de la jeune fille. A la fin,

M. Raparlier, la face empourprée de colère, et dans la plus grande agitation, s'aperçut de la présence de Daniel, et sortit de l'arrière-boutique.

— Monsieur, dit-il d'une voix altérée, monsieur, vous êtes sans doute la personne que mon fils attendait pour être témoin de son mariage?

— Oui, monsieur, répliqua Daniel.

— Eh bien! entrez, monsieur, et vous verrez quelle joyeuse fête nous a causée votre ami : les sœurs et la mère qui se lamentent ; la fiancée qui se meurt ; son père et moi, monsieur, déshonorés! Deshonorés, oui, et pour toujours.

Ici, le vieillard s'interrompit, et mar-

cha quelque temps avec précipitation, puis il s'arrêta devant Daniel.

— Oui, déshonorés, monsieur; car toute la ville le sait à cette heure, Eustache a refusé d'épouser la jeune fille qu'il a demandée à son père, à laquelle il a été solennellement fiancé. Eustache vient de partir avec une misérable prostituée, et il a choisi pour ce départ, monsieur, le propre jour de son mariage et l'heure de midi, afin que personne n'en ignorât, afin que l'opprobre fût public, et l'outrage plus sanglant.

Daniel balbutia quelques mots, et voulut sortir. M. Raparlier le retint.

— Ecoutez, dit-il, vous reverrez sans doute bientôt le misérable que je rougis

d'être forcé d'appeler mon fils. Dites-lui que je le maudis, et que je prends le ciel à témoin que jamais je ne rétracterai cette malédiction. Dites-lui que je le déshérite. Dites-lui que je lui défends de jamais reparaître à mes yeux, et que si sa mère, si ses sœurs étaient assez faibles pour recevoir des lettres de lui, pour lui garder le moindre sentiment de tendresse, je me séparerais de l'une et que je maudirais les deux autres.

Adieu maintenant, monsieur.

Daniel sortit sans rien comprendre à la scène étrange dont il venait d'être le témoin. Mais comme, dans une petite ville, grâce au ciel, les affaires même les plus secrètes ne tardent pas à devenir bientôt

la propriété de chacun, les détails d'une catastrophe aussi scandaleuse, ne pouvaient manquer d'être tout-à-fait connus. D'ailleurs, M. Daniel fut rasé par le perruquier maître Lahoust, et cette circonstance suffit pour lui faire connaître, à peu de chose près, toutes les explications que l'on va lire.

Eustache, que ses lettres à Daniel ont montré si las des tracasseries de son père, et si dégoûté de la vie de province, n'avait point tardé à voir refléter sur son amour pour Odille cette lassitude et ce dégoût. Une fois le prestige un peu soulevé, le désenchantement va vite en amour, et ce fut bientôt seulement par respect humain, et parce que les choses étaient trop avancées, qu'Eustache continua à s'occuper des préparatifs de son

mariage. Ses projets de bonheur et sa confiance dans l'avenir avaient fait place à une crainte vague; il avisa qu'il était généreux à lui, riche possesseur d'une place lucrative, de tenir les promesses qu'il avait faites à une petite bourgeoise; à lui, philosophe et homme supérieur, d'épouser le mesquin objet d'un premier amour. De tels pensers à l'idée que ce mariage pouvait s'éviter, la transition était imperceptible. Cependant il balançait encore, il repoussait de pareilles pensées; elles lui semblaient coupables, lorsqu'un incident inattendu mit fit à son irrésolution, et changea brusquement la face des choses.

Le jour même fixé pour son mariage, Eustache marchait en désespéré sur la route de Paris; jamais les persécutions de

son père n'avaient été plus virulentes, jamais ses exigences plus extrêmes et plus ridicules. Une dernière querelle provoquée par quelques paroles d'Eustache à propos de religion avait amené des invectives, des menaces, et presque une lutte nouvelle entre le père et le fils. Ces cruelles scènes semblaient d'autant plus inexplicables au premier abord, que nul mieux que M. Raparlier ne savait conter avec plus de plaisir une anecdote scandaleuse sur les moines; et qu'Eustache, malgré tout l'attirail philosophique dont il s'était chargé à Paris, n'avait pu complètement effacer de son cœur les premières impressions religieuses reçues dans enfance; impressions dont la raison, son expérience et des habitudes longues et nouvelles, ne pouvaient elles-mêmes détruire tout-à-fait la secrète influence. Donc, tout esprit fort qu'il se croyait, Eus-

tache gardait en son âme du respect et des regrets pour les croyances religieuses, et M. Raparlier, malgré sa dévotion, aimait à rire aux dépens des prêtres. Mais une fois que le père et le fils se trouvèrent animés et aigris, l'un par l'abus de la puissance paternelle, l'autre par le sentiment outré de son indépendance, chacun d'eux devint fanatique et adopta les haines et l'intolérance du fanatisme. Au mot de religion, le fils haussait les épaules et souriait de pitié; à la moindre proposition qui sentait l'esprit fort, le père vomissait contre Eustache les reproches, les injures et les menaces; témoin le jour dont nous parlons.

Quelques amis, dont le vieux chanoine Badoulet, se trouvaient à dîner chez le marchand du *Bas Rouge*. Grâce aux transes continuelles de madame Raparlier et à

ses efforts pour contenir et pour ramener la conversation sur un terrain neutre, Eustache et son père n'avaient échangé entre eux que deux ou trois allusions mordantes ; si bien qu'on pouvait les regarder comme en état de paix. Tout-à-coup, et quand les fumées d'excellens vins eurent peu à peu échauffé les têtes, M. Raparlier, pour taquiner le vieux chanoine, se mit à lui raconter une anecdote scandaleuse, récemment arrivée dans l'un des couvens de Lornouck.

C'était une de ces histoires comme la tradition en a conservé tant dans les villes monastiques ; un mélange de libertinage et de grotesque. Aussi chacun en riait-il de bon cœur, le chanoine Badoulet tout le premier.

— Vraiment, fit Eustache, vraiment! la philosophie est bien coupable d'attaquer des mœurs aussi pures!

A ces paroles hostiles, Françoise, sa mère et Odille pâlirent, et tournèrent des regards supplians vers Eustache, afin d'obtenir son silence.

Mais le gant se trouvait jeté, et déjà le marchand l'avait ramassé.

— Ah! ah! voilà monsieur l'esprit-fort qui parle! Monsieur a deux ans habité Paris! Monsieur est un homme d'esprit, et nous autres des sots; et puis, il est jeune, et nous vieux, donc nous sommes des rabâcheurs.

Eustache répondit par un sourire, cent fois pis que la réponse la plus âpre.

— Vous le voyez, chanoine! les pères font rire de pitié leurs enfans! Vive la philosophie pour apprendre le respect qu'on doit à ses père et mère!

Un nouveau ricanement entr'ouvrit et serra les lèvres d'Eustache! Chacun se tut; et il se fit un de ces grands et sinistres silences qui surviennent toujours dans un dîner, lorsqu'un incident intempestif jette les convives dans une position équivoque et fausse.

Le bon chanoine Badoulet voulut faire le pacificateur.

—Allons, dit-il, nous ne sommes point ici pour discuter, mais pour boire; et la philosophie et la dévotion sont d'accord

sur ce point, que *bonum vinum lætificat cor hominis.*

Mais cette plaisanterie, jetée au milieu de la froideur de l'assemblée, n'excita pas même un des murmures joyeux et des rires qu'elle eût excités en toute autre circonstance. Une seule voix l'approuva ; ce fut la voix émue et tremblante de madame Raparlier.

— C'est bien parler, monsieur le chanoine. A votre santé et à celle de notre chère Odille.

Les convives tentèrent un effort pour retrouver leur gaieté ; les verres s'entrechoquèrent et furent vidés ; mais après quelques paroles guindées et contraintes, le silence reparut.

— Dites-moi, mon compère Brabant, demanda M. Raparlier dont la colère contenue par la présence des convives, s'augmentait et se gonflait dansla poitrine du vieillard; dites-moi, êtes-vous encore tenté d'envier mon sort, et de donner à votre fils l'éducation que j'ai donnée au mien? Vous en voyez les fruits et la récompense.

— Mon ami! fit madame Raparlier, en tâchant de calmer son mari.

—Faites des sacrifices pour qu'il étudie, et un beau jour il s'enfuira du logis paternel, où il reviendra dédaigneux et méprisant pour vos habitudes et pour vous; votre manière de vivre ne sera plus bonne pour lui; vos idées lui paraîtront ridicules,

et il traitera de billevesées notre sainte religion.

—Mon ami! répéta madame Raparlier plus suppliante encore.

— Ce n'est point tout; les avis paternels lui seront à charge; il en rira, il en haussera les épaules, ses poings s'en serreront de colère, et sans la présence de quelques amis, il vous accablerait d'invectives, comme il pourrait le faire à l'égard d'un domestique.

Eustache se leva avec violence et voulut s'en aller. Sa mère et Odille, entre lesquelles il était assis, s'efforcèrent de le retenir, mais il les repoussa.

— Il repoussera sa mère, et il la battra

même plus tard; car, lorsqu'on a battu son père....

Les quatre femmes jetèrent un cri de douleur; et Eustache saisissant avec rage une bouteille placée devant lui, la frappa violemment sur la table et la brisa.

—Oui, messieurs, il m'a frappé, frappé! au visage; frappé jusqu'au sang; frappé en présence de sa mère; frappé en présence de ses sœurs; frappé, moi vieillard, moi son père! Laissez-le faire, messieurs; laissez-le venir jusqu'à moi et il me frappera encore! Regardez-le, si vous en doutez?...

Et il disait vrai; car Eustache était hors de lui; Eustache ne savait plus ce qu'il faisait ni ce qui se passait autour de lui;

Eustache tremblait convulsivement de rage, et ce fut seulement lorsque l'air eut rafraîchi son visage, et qu'une marche hâtée eut rendu un peu de calme à son sang, qu'il s'aperçut qu'il était hors de la ville, sur la route de Paris et sans chapeau.

Alors, les souvenirs de la scène dont il avait été l'objet vinrent l'assaillir en foule, et il maudit son idée malencontreuse; il maudit le funeste mariage qui allait resserrer encore autour de lui les liens de la puissance paternelle; il maudit l'emploi qui le forçait à vivre au milieu d'un pareil enfer.

Tout-à-coup, une chaise de poste passe avec rapidité près de lui et le force à reculer brusquement, car elle a failli l'é-

craser; une femme jette un cri; une tête de femme paraît à la portière, une femme saute de la voiture, et s'élance dans les bras d'Eustache.

C'est Laure!

— Et que fais-tu dans ces lieux, nu-tête, et le visage bouleversé? demanda la danseuse après mille baisers et mille joyeuses caresses.

Eustache lui conta en quelques mots ses chagrins.

— Je ne t'ai pas fait avoir un emploi dans la gabelle pour que tu épouses une petite bourgeoise, et que ton père te donne le fouet. Je vais à Londres donner des représentations, monte dans ma

chaise, et adieu aux querelles de ton père, adieu à ta fiancée. Qu'elle épouse un bonnetier, c'est ce qu'il lui faut, et non toi, mon spirituel et joli garçon.

Et elle l'entraînait; et elle le faisait monter en voiture, et avant qu'il fût revenu de sa surprise, avant qu'il sût bien nettement ce qu'il faisait, la chaise de poste avait traversé Lornouck; les nombreux clochers de cette ville n'apparaissaient plus au loin que comme de légères pointes presqu'imperceptibles.



XII.

UNE CATASTROPHE.

Otez le soleil à une tulipe et vous la verrez bientôt dépérir.

Le Parfait Jardinier.

Une catastrophe.

*

A huit jours de là, quoique ce fût le samedi, jour de vente considérable pour M. Raparlier, le digne marchand se trouvait seul dans sa boutique, et les nombreux paysans qui affluaient autour du comptoir s'étonnaient des distractions et de

l'air de profonde tristesse de cet homme ordinairement si actif à la vente. A chaque minute, il venait regarder sur le seuil de la porte, comme s'il eût attendu un message de haut intérêt; et pour le faire rentrer et servir ses chalands, il fallait mainte et mainte interpellation de leur part, encore ne rentrait-il que lentement et en quelque sorte malgré lui.

Tout-à-coup le barbier Lahoust se précipita plutôt qu'il n'entra dans le magasin.

— Sainte Vierge de Dieu! s'écria-t-il en entraînant M. Raparlier vers l'arrière-boutique! Sainte Vierge de Dieu! quel malheur vient d'arriver!

— Est-ce qu'elle est morte? s'écria le

marchand, devenu pâle et se soutenant à peine.

Et puis il ajouta en se couvrant des deux mains ses yeux pleins de larmes :

— Le misérable! je le savais bien qu'il l'avait tuée !...

— Ce n'est point elle, interrompit le barbier, ce n'est point elle ; c'est le père ! c'est M. Taffin ! En rentrant en ville, il est tombé de sa voiture ; une roue lui a passé sur la poitrine et on le conduit tout sanglant à sa maison...

— Que l'on s'en garde bien ! De quel côté l'amène-t-on ? Courez, Lahoust, courez ; au nom du ciel ! c'est ici qu'il faut l'amener. Hélas ! la pauvre enfant

n'est déjà que trop en danger! La nouvelle de l'accident de son père, sa vue, détruiraient le peu de chance que nous avons de la sauver!

Disant cela, il entraînait Lahoust et tous les deux arrivèrent assez à temps pour empêcher le blessé d'être transporté chez lui. Ce fut chez le mercier qu'on le mena.

Tandis qu'un chirurgien posait le premier appareil sur la blessure, M. Taffin reprit un peu de connaissance, et tendit la main à Raparlier. Il voulut parler; le sang qui remplissait sa bouche ne le lui permit pas; mais le marchand comprit le regard suppliant du moribond, et il lui dit avec solennité :

— Je serai le père de votre fille.

Une larme coula sur les joues de M. Taffin; une convulsion tordit ses membres, et le chirurgien n'acheva pas de poser l'appareil; car un tel soin devenait inutile; le blessé était mort.

M. Raparlier s'agenouilla près du cadavre, fit une courte et fervente prière, et après avoir donné quelques ordres à la hâte il ferma sa boutique et se rendit chez Odille, où se trouvaient, depuis le matin, madame Raparlier et sa fille Albertine; Françoise avait passé la nuit près de la malade.

Les trois femmes se sentirent glacées d'effroi à l'arrivée soudaine du marchand. Pour qu'il eût quitté la boutique, un tel

jour et à pareille heure ; pour que son visage fût si pâle ; pour que des larmes coulassent de ses yeux ; pour qu'il serrât convulsivement la main de sa femme et de ses deux filles, il fallait qu'il fût arrivé un malheur, un bien grand malheur !

Il conduisit sa femme dans l'embrasure d'une fenêtre, et là, il lui conta en peu de mots le funeste accident et la mort de M. Taffin. Madame Raparlier eut assez de force pour comprimer ses sanglots, car la malade aurait pu les entendre.

— Nous avons maintenant trois filles, dit M. Raparlier en s'efforçant de donner un peu de fermeté à sa voix ; Odille est pauvre ; si Dieu nous la conserve, elle partagera l'héritage de nos filles : nous n'aurons pas perdu d'enfant.

La pauvre mère détourna la tête; elle ne pouvait retenir ses sanglots; M. Raparlier feignit de ne point en comprendre le motif.

— Il faut garder encore notre triste secret, jusqu'au moment où Odille sera en état de l'apprendre sans danger. Que personne ne l'approche, excepté nous autres.

Il n'avait point encore achevé ces dernières paroles, qu'une voisine officieuse se précipita brusquement dans la chambre sans qu'on eût le temps de s'opposer à son entrée inattendue. Elle se jeta sur le lit d'Odille, et s'écria avec la voix vibrante d'une commère flamande :

— Pauvre Odille! Quel malheur de voir mourir son père d'une manière si cruelle!

A ces mots la jeune fille sortit de l'assoupissement où elle était plongée, et se dressa demi-nue sur son lit de souffrance.

— Mon père ! fit-elle, mon père !

Et elle cherchait à rassembler ses idées incomplètes, elle promenait ses mains amaigries sur son front brûlant ; elle portait sur ceux qui l'entouraient, des regards vagues et douloureux :

Et puis elle répéta :

— Mon père ! mon père !

On ne lui répondit pas. Françoise et Albertine se détournèrent pour pleurer.

— Mon père, où est-il ? Je veux voir mon père ! Dites, où est mon père ? il

devait être ici le matin... Maintenant je ne le vois pas ! Mon père, je veux mon père. Oh ! dites, dites, où est-il?

Tout-à-coup les terribles paroles de sa voisine revinrent complètes à sa mémoire :

— Mort !

Et elle tomba sans connaissance.

Il fallut bien long-temps, il fallut lui donner bien des soins pour qu'elle revînt à elle. A la fin, elle rouvrit les yeux, elle commença à respirer plus à l'aise, et le médecin que l'on avait fait appeler décida que les grandes crises éprouvées par Odille, loin de lui avoir été funestes, don-

naient maintenant l'assurance de sa guérison prochaine.

— Guérir ! moi, dit-elle ; oh non ! je ne veux pas guérir. C'est la mort que je veux ; la mort pour cacher ma honte et mon désespoir. Eloignez vos filles, monsieur Raparlier, éloignez-les ; ne les laissez pas près de moi ; je suis une misérable, une fille déshonorée dont on doit se détourner avec mépris.

Disant cela, elle se tordait les mains ; elle s'agitait avec violence ; et la rougeur de la fièvre venait empourprer ses joues. Bientôt ses yeux s'égarèrent ; le délire s'empara d'elle ; elle se leva de son lit et voulut sortir.

— Laissez-moi, dit-elle ; laissez-moi

m'enfuir, j'aime mieux m'en aller maintenant; car tout à l'heure vous me ferez jeter à la porte, sans pitié, comme une fille de mauvaise vie... Et je le mérite, ajouta-t-elle à voix basse. Je le mérite. Je suis déshonorée.

Ensuite, elle porta les yeux autour d'elle. Elle semblait reconnaître les lieux où elle se trouvait, et elle s'assit sur son lit.

— Non, mon Eustache, dit-elle; non; respecte ta femme, respecte-la! Epargne ma faiblesse, ne me couvre pas ainsi de baisers! Sainte Vierge! ayez pitié de moi. Eustache! Eustache! Pourquoi venir ainsi la nuit chez ta fiancée? Epargne-moi, mon Eustache! Vois combien je suis faible! Pitié! pitié! Je ne t'aime pas, dis-tu...

Mon Dieu! il peut dire cela! Oh si! je t'aime! ô mon Dieu ! mon Dieu.

Elle croisa ses deux bras chétifs sur sa poitrine haletante.

— Je suis mère. Un enfant bondit dans mon sein. Pour lui l'opprobre. Pour moi l'opprobre! A moi, l'on demandera : « Où est ton mari? misérable! » A lui : « Où est ton père! bâtard! » Pour toute réponse, il pleurera. Pour toute réponse, je pleurerai. Il nous faudra nous cacher. Il nous faudra quitter notre pays. Il nous faudra prendre un autre nom! Et partout du mépris, partout de la misère.

— Et mon père, mon père est mort! s'écria-t-elle ressaisie tout-à-coup par le souvenir de ce malheur. Ah! tant mieux,

il ne dira point : « Ma fille est déshonorée. » Il ne me chassera point de sa présence; il ne me donnera point sa malédiction !... Mon père ! mon père ! ce n'est point ma faute. Il m'a accusée de ne point l'aimer; il me disait qu'il allait repartir, me quitter pour toujours ! Le quitter ! mon père, ne plus le revoir, c'était la mort.

Il ne me quittera plus, à présent que j'ai commis une si grande faute pour lui ! N'est-ce pas, que tu ne me quitteras plus, Eustache? N'est-ce pas que tu m'épouseras? Oh ! quelle belle fête ! Que j'attends ce jour avec impatience ! il me semble que j'aurai moins de remords, et qu'un ange m'apportera mon pardon du ciel, lorsque le ciel aura béni notre union. N'importe, je souffre ! Viens près de moi; ne me quitte pas; pose ta tête sur mon

épaule, donne-moi des baisers, dis-moi que tu m'aimes, que tu ne cesseras pas de m'aimer. Dis-le, répète-le, car, vois-tu, j'ai peur. Mais je ne sens pas ta main, je ne t'aperçois pas, tu n'es pas là.

Où est-il? dites? Pourquoi me l'emmener, madame? Oh! où est-il? Je vous le demande à deux genoux, arrêtez votre voiture! laissez-le-moi. Eh bien! non, emmenez-le; vous êtes plus belle, plus riche, vous l'aimez, il vous aime....et moi, il ne m'aime pas! Vous ne vous êtes point déshonorée; vous ne vous êtes point livrée à lui; voilà pourquoi il vous aime! Emmenez-le, mais laissez-moi le presser encore une fois sur ma poitrine. Laissez-moi du moins le voir, laissez-moi du moins entendre sa voix... Non, non, jamais! Plus jamais!

Et dire que je ne puis pas mourir! C'est le châtiment de ma faute! C'est Dieu qui me punit. Oh! pitié! pitié! car, si grande que soit ma faute, le châtiment est trop rigoureux.

La nuit s'écoula de la sorte pour la malade, plongée dans une agitation et dans un délire effrayant. Le lendemain matin, elle recouvra la raison, et le médecin décida, vers le soir, qu'Odille pouvait être transportée chez M. Raparlier qui ne cessait de demander si cela était possible.

Deux mois après, toute la famille de M. Raparlier se rendit au Salut. M. Raparlier donnait le bras à Odille, et arrivé à l'église, il l'entoura de soins minutieux et tendres dont on ne l'aurait pas cru capable, à voir sa physionomie austère, et

surtout lorsque l'on connaissait la raideur de son caractère. Il mit sous les pieds de la jeune fille une chaufferette qu'il avait pris la peine d'apporter lui-même; et comme elle toussait un peu, il interrompit trois à quatre fois la lecture de ses Heures, pour s'informer si sa fille ne souffrait pas. Toute la famille du marchand partageait les mêmes soins et les mêmes attentions pour la convalescente.

Après l'office, tandis qu'ils s'en revenaient au logis, ils firent rencontre de maître Lahoust qui devisait au coin d'une rue avec quelques commères du voisinage. Lahoust, dès qu'il aperçut Odille, donna un coup de coude d'intelligence à chacune des bonnes femmes qui se trouvaient tout près de lui.

— Eh bien ? dit-il après avoir salué très humblement M. Raparlier et surtout après l'avoir laissé s'éloigner. Eh bien ! mesdames, suis-je un sot et ne vois-je pas clair ?

— Vous avez raison, compère, il faut le reconnaître, mademoiselle Odille est enceinte.



XIII.

LE LEGS.

— Ce que vous me contez là, monsieur, est une véritable histoire romantique.

— C'est un poète classique qui l'a dit pourtant, madame.

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable.

CONVERSATIONS.

Le legs.

*

Six semaines, jour pour jour, avant que mademoiselle Laure Lelaurier ne partît pour Londres, et n'emmenât avec elle, d'une façon si brusque et si peu attendue, le fiancé de la pauvre Odille Taffin, la piquante danseuse obtenait, dans

un pas de trois du ballet de *Psyché*, un de ces succès bruyans et unanimes dont la tradition est presque tout-à-fait perdue de nos jours.

Car alors, voyez-vous, le spectacle, surtout le spectacle de l'Opéra était le sujet de tous les entretiens, et consistait bien plus dans les acteurs que dans la pièce elle-même qui devenait un accessoire et un cadre dont on tenait fort peu de compte. Ce n'était ni le drame lyrique, ni le ballet qui attiraient la foule ; on allait voir Vestris, mademoiselle Rose, mademoiselle Saunier, mademoiselle Miller, madame Perignon et mademoiselle Lelaurier. On se passionnait pour l'une ou pour l'autre ; le côté de la reine s'extasiait devant celle-ci, le côté du roi devant celle-là. La masse du public acceptait bénévole-

ment ces misérables passions, et pour faire comme les gens de cour, on prônait les favorites du côté du roi, ou l'on se battait en l'honneur des applaudissemens du côté de la reine.

Les danseuses une fois en possession d'occuper si fort l'attention générale, vous comprenez qu'il devint indispensable à tout homme de haut rang et qui se respectait un peu, d'avoir une danseuse pour maîtresse. On ne pouvait s'en passer, pas plus que d'un habit de coupe extravagante; pas plus que de riches équipages; pas plus que de dettes. On entretenait ces femmes, on dépensait un argent fou pour elles, non par amour, mais par ton; et l'on ne regrettait pas les sommes les plus considérables lorsque l'on pouvait avoir donné lieu à quelque anecdote bien piquante qui

devenait, durant quelques jours, le sujet des causeries de la cour et de la ville.

Plusieurs prétendans se disputaient l'honneur signalé de devenir l'amant en titre de Laure Lelaurier. Mais elle faisait la dédaigneuse, elle ne savait qui prendre ; et plus elle étalait d'exigences, plus elle voyait s'augmenter le nombre des prétendans : car un double honneur attendait maintenant celui qui parviendrait à la produire publiquement pour sa maîtresse.

Peut-être était-ce là le motif de ses irrésolutions ; peut-être Eustache, le jeune Eustache si naïf, si passionné, et dont la jambe avait tant d'élégance, ne s'y trouvait-il pas complètement étranger ; surtout depuis que les prestiges de l'absence étaient

venus le rendre encore plus attrayant. La belle danseuse se surprenait sans cesse à y rêver, et quand elle recevait des lettres de lui, des lettres brûlantes, et qui parlaient d'amour avec tant de vérité, elle s'était plus d'une fois senti le désir de le rappeler auprès d'elle. Maintenant qu'Eustache n'était plus là, maintenant que le souvenir montrait ses grands yeux plus expressifs, sa taille plus svelte, sa voix plus douce, son haleine plus fraîche, elle aurait donné tout au monde pour qu'il revînt, pour que chaque soir il lui répétât encore de ces tendres paroles dont la candide passion la faisait sourire et la rendait si heureuse.

Sur ces entrefaites, Eustache, qui s'était laissé reprendre aux charmes de son premier amour, de son amour pour

Odille, fit des lettres plus froides, écrivit plus rarement, et cessa même bientôt toute correspondance. Laure en pleura; Laure, de colère, en brisa ses meubles; Laure, par un beau matin, fit atteler des chevaux de poste, partit pour la Flandre, et, après avoir fait deux lieues, ordonna au postillon de rebrousser chemin et de la ramener à Paris. Elle n'était plus abordable; elle maltraitait ses gens; elle redoublait de caprices et de goûts fantasques; nul chez elle ne pouvait y tenir; et en la voyant, chacun se demandait quel motif avait pu changer ainsi l'humeur de la rieuse créature.

. .

On en faisait mille suppositions plus absurdes les unes que les autres. Ces suppositions des habitués de l'Opéra se répandirent dans le beau monde de la cour

et ne tardèrent pas à former le sujet des entretiens et des commentaires de ce que l'on nommait le public ; il y eut des romans incroyables bâtis à ce sujet ; et Laure n'en devint que plus à la mode.

Or le soir dont nous parlons, Laure dansait dans le ballet de *Psyché*, et les applaudissemens avaient été unanimes à un tel point, on les avait repris à tant de fois différentes, que le sourire le plus gracieux entr'ouvrait ses lèvres lorsqu'elle rentra dans la coulisse. Quelques jeunes seigneurs accoururent aussitôt vers elle, et elle les reçut avec une gaieté d'autant plus précieuse, que cette gaieté était devenue fort rare. Elle riait, elle plaisantait, elle décochait des épigrammes, et après un long entretien, elle daigna consentir, sans trop se faire prier, à ce

que sept où huit de ces jeunes gens vinssent souper chez elle.

Parmi les conviés, se trouvait un pair anglais qu'une immense fortune, une grande originalité, plus feinte, d'ailleurs, disait-on que réelle, et des extravagances inouïes faites avec un extrême sang-froid, avaient rendu un objet d'envie pour tous les jeunes seigneurs de la cour. Lord Fitz-Ernestal excellait surtout à établir les paradoxes les plus absurdes, paradoxes que, grâce à beaucoup d'esprit, il soutenait d'une manière très spécieuse et surtout très amusante. Joignez à cela que son accent britannique et la manière dont il défigurait les expressions françaises formaient à sa manière d'être un accessoire merveilleusement singulier, et vous con-

cevrez sans peine la vogue et le succès de lord Fitz-Ernestal à Paris.

Après mainte et mainte médisance, dont quelques unes auraient, au besoin, pu passer pour de belles et bonnes calomnies; après mille propos spirituels et pleins d'une élégante gaieté, la conversation tomba peu à peu dans les discussions philosophiques et dans les impiétés; car, à cette époque, la philosophie et l'impiété se trouvaient à la mode, et tenaient, dans les entretiens, la place qu'y tient de nos jours l'esprit d'opposition. C'était à qui frapperait alors sur « les dieux qui s'en allaient, » comme on frappe aujourd'hui sur « les rois qui s'en vont. » Les sarcasmes de Voltaire, les déclamations de Diderot, les rêveries du baron d'Olbach, le jargon sentimental de Marmontel, les rabâchages

de tant d'autres écrivains du temps, tous espritsforts s'il en exista onc, furent, au souper de Laure, reproduits, commentés, ressassés dans toutes les formes et de toutes les manières différentes. Plus le dîner avançait, et partant plus les têtes s'échauffaient; plus on maltraitait Dieu et le christianisme, — christianisme si fort avili d'ailleurs par les dérèglemens du haut clergé.

Seul, au milieu de ce dévergondage philosophique, lord Fitz-Ernestal gardait le silence.

— Lord Fitz-Ernestal est généreux, fit observer quelqu'un ; il ne veut point frapper une idole brisée à tout jamais.

— Et qui reçoit tant de coups de pieds de l'âne, ajouta la danseuse.

— Messieurs, dit lord Fitz-Ernestal avec un sang-froid qui tenait de la tristesse, messieurs, vous avez raison, et je me garderai bien d'aller discuter des thèses que vous avez soutenues et prouvées avec tant d'esprit et d'une manière incontestable. Cependant, il faut vous l'avouer à ma honte, si je ne crois pas en Dieu, je crois du moins au diable.

— Au diable! répétèrent tous les convives en riant aux éclats. — Au diable! oh! la délicieuse, l'excellente plaisanterie!.

— Je ne plaisante pas, messieurs, continua lord Fitz-Ernestal dont les traits devenaient de plus en plus tristes, et dont les regards exprimaient de la terreur. Non, je ne plaisante point, messieurs. Oui, je crois au diable. Ma famille et moi nous

sommes trop cruellement forcés de reconnaître son pouvoir pour qu'il me soit permis de le nier. Croyez-m'en, messieurs, j'ai fait tout ce que j'ai pû pour me persuader à moi-même que de telles idées étaient folles, superstitieuses, ridicules. J'ai lu vos philosophes, je les ai appris par cœur, j'ai reconnu la justesse de leurs observations; j'ai été convaincu par la force de leurs raisonnemens, et néanmoins je crois au diable.

Il y avait tant de conviction dans la manière dont s'exprimait lord Fitz-Ernestal, et sa voix avait pris une intonation si étrange, que la gaieté des convives disparut et qu'il en résulta un morne silence.

La danseuse voulut ranimer l'entretien.

— Et quels motifs vous font croire à l'existence de ce triste personnage? demanda-t-elle en folâtrant, ou plutôt en cherchant à folâtrer. Contez-moi cela, mon cher lord.

— A vrai dire, madame, ce sont des choses sur lesquelles je n'aime guère à m'appesantir. Ensuite, s'il faut vous l'avouer, elles me causent tant de terreurs et tant d'émotions, qu'il m'est pénible de donner le spectacle de ces terreurs et de ces émotions.

Vous comprenez bien que la répugnance du comte Fitz-Ernestal ne fit que rendre encore plus énergique la curiosité des convives. Tout-à-coup, et lorsque l'on commençait à craindre qu'il ne se rendît pas aux sollicitations dont on le

comblait, lord Fitz-Ernestal se leva de table, et s'accoudant sur la cheminée, il fit un geste de la main, comme pour prévenir qu'il allait commencer le récit dont on se montrait si désireux.

— Depuis un temps immémorial, ma famille est en possession d'un domaine, situé au nord de l'Irlande dans la province d'Ulster, et sur la rive occidentale de l'Earne, lac immense, qui a trente milles dans sa plus grande largeur. Or, messieurs, vous ne pouvez vous figurer quel pays c'est que mon Irlande. Si vous vous trouviez transportés tout-à-coup dans les vastes et tristes pâturages de l'Irlande, vous frissonneriez plus encore de la terreur causée par leur aspect sinistre que de l'humidité de leur ciel nébuleux. En Irlande, et surtout au bord de l'Earne, il ne se

trouve d'autres habitations que de vieux châteaux en ruines, que de misérables huttes de terre dans lesquelles s'entassent des familles dont la moins nombreuse se compose de huit à dix personnes. Car les fécondes Irlandaises disent avec orgueil ce dicton mis en vers par le vieux Burns :

Jusques à cinquante-cinq ans,
Chaque année, un ou deux enfans,
Voilà ce que fait l'Irlandaise ;
Que fasse de même une Anglaise !

En Irlande, le pain est un mets de luxe presque entièrement inconnu; du laitage, du beurre, des poissons, et un légume dont sans doute vous n'avez jamais goûté, qui vient du Canada, et qui tire son nom du pays d'où il vient ; le « Canada » que l'on nomme aussi pomme de terre, voilà ce qui compose la nourriture d'un Irlandais. Une Irlandais a en outre pour se vêtir la

laine de ses troupeaux; pour se chausser le cuir de ses troupeaux; pour se régaler aux jours de grandes fêtes, la chair de ses troupeaux; et malgré cela, rien au monde n'est heureux comme un Irlandais. Pourvu qu'on le laisse prier Dieu et mener ses brebis à sa manière, il restera paisible et content. Mais gare à vous si vous touchez à l'une ou l'autre de ces libertés : Paddy a de rudes poings au bout des bras et un couteau pointu dans la poche de son pantalon.

Je comprends, messieurs, que vous, dans ce beau pays de France, au milieu des merveilles des arts et des voluptés du luxe, vous deveniez esprits forts et philosophes. La raison peut agir directement sur vous. Rien ne s'oppose à son effet. Mais si vous étiez nés en Irlande, dans un

château solitaire; si vous aviez été élevés par une vieille nourrice qui récitait à chaque heure du jour des charmes pour éloigner de vous la malédiction du diable; si vous aviez entendu répéter du matin jusqu'au soir que vous étiez victime de cette malédiction; si vous en aviez vu autour de vous, sur vos aïeux, sur votre père, les épouvantables effets, oh! messieurs, vous croiriez comme moi à l'existence d'un mauvais esprit; comme moi, vous seriez toujours prêts à tendre la tête pour recevoir le coup mortel que son bras impitoyable tiendrait levé au-dessus de vous.

Une tradition qui s'est perpétuée dans ma famille raconte qu'un de mes ancêtres, Ingelbald comte de Fermanagh, fit bâtir le château dont je vous ai parlé, et que l'on appelle dans le pays d'un nom irlan-

dais qui signifie «*le Mauvais-gîte.*» Ingelbald était un seigneur brave, généreux, et dont les prouesses font encore le sujet de mainte et mainte ballade, que l'on chante dans le comté, aux jours de fête. Toutes ces ballades célèbrent l'hospitalité du comte, et disent que cent voyageurs, s'ils se fussent présentés à la poterne de son château, y eussent été accueillis, et hébergés comme il faut, et aussi long-temps que cela leur eût convenu.

Or, le démon qui rôde sans cesse à l'affût des bonnes actions des hommes, afin d'en atténuer le mérite — c'est là, messieurs, ce que l'on dit en Irlande — résolut de s'assurer par lui-même, si la renommée n'exagérait pas l'hospitalité du comte Ingelbald; et il vint la lui demander, non pas sous un déguisement, mais

avec ses attributs de mauvais ange, cornes au front, ailes au dos, fourche d'or dans la main.

Ingelbald ne fût pas médiocrement étonné de voir un pareil hôte se présenter chez lui. Cependant, comme il avait juré sur sa part de paradis que jamais sa porte ne serait fermée à qui que ce fût, il fit bonne contenance à Satan, l'introduisit dans sa chambre d'honneur, et le traita comme il convient de traiter un hôte de haut rang. Il poussa les égards jusqu'à faire disparaître les crucifix et les bénitiers afin que rien ne pût incommoder l'étrange visiteur qui lui était survenu.

—Tu t'es conduit loyalement à mon égard, dit Satan, et j'en agirai de même envers toi. Jamais ni moi ni les miens ne te tendront d'embûches tant que je serai

dans ton château. Or j'y établis ma demeure à perpétuité, et ce corps de logis m'appartient désormais.

Voilà ce que rapporte la tradition. Que ce récit soit vrai ou qu'il soit un conte, il n'en est pas moins certain que depuis ce jour-là une aile du château cessa d'être habitée, et que la nuit il s'y faisait des bruits mystérieux et alarmans. Ingelbald, interrogé à ce sujet, garda le plus profond silence; et s'il confia son secret à quelqu'un, ce ne fut qu'à son confesseur, et quand il se sentit prêt de mourir.

Mais pourquoi continuerais-je ce récit qui ne doit pas vous intéresser, et qui, j'en suis sûr, vous paraît ridicule, s'il ne fait pire, s'il ne vous ennuie? L'heure avance: les bougies sont presque tout-à-fait con-

sumées : laissez-moi faire demander mes chevaux, et allons prendre du sommeil; vous du moins; car, moi, j'ai évoqué des souvenirs avec lesquels il ne m'est pas possible de dormir.

Persuadé que lord Fitz-Ernestal ne croyait pas un mot du conte qu'il faisait, et bien convaincu que ses feintes terreurs n'étaient qu'une manière de rendre son récit plus alléchant, chacun pria l'Irlandais de continuer, et Laure fit serment de ne point le laisser partir avant qu'il n'eût achevé.

Il reprit donc en ces termes :

Le fils du comte Ingelbald avait reçu de son père mourant l'ordre de ne point chercher à pénétrer le mystère de l'aile

gauche du château, et il respecta la volonté de son père. Mais quand il mourut lui-même, son héritier et son neveu, le comte Gurth, ne se montra pas si scrupuleux : il résolut de faire abattre l'aile abandonnée du château, et de substituer à ces bâtimens en ruines un bastion qui devait servir à fortifier beaucoup son manoir, et à le protéger contre les attaques des châtelains du voisinage avec lesquels il se trouvait en guerre.

Lorsque les vassaux du comte Gurth eurent appris quel hardi dessein il méditait, la consternation la plus grande se répandit parmi eux; mais nul n'osa lui représenter les périls auxquels il s'exposait, car le comte Gurth avait le vouloir dur, et malheur à qui aurait tenté de lui désobéir.

Au moment où les ouvriers, en présence de leur suzerain, allaient porter la pioche dans le bâtiment infernal, on vit venir, porté sur un brancard, le confesseur du comte Ingelbald. C'était un vieillard centenaire, et dont on citait la piété dans tout le pays. A sa voix, les malades guérissaient, les bestiaux frappés de maléfices reprenaient de la vigueur; et lorsque l'on avait commis quelque grand crime, il se chargeait, pourvu que l'on se repentît, d'obtenir le pardon céleste, et il renvoyait le pénitent plein d'espérance et moins à plaindre.

—Mon noble maître, s'écria-t-il, gardez-vous de toucher à ce bâtiment! Respectez la volonté de votre aïeul le comte Ingelbald, respectez-la, ou bien il vous en arriverait d'effroyables malheurs.

Alors il prit à l'écart le comte Gurth, et il lui révéla ce que son maître, le comte Ingelbald, lui avait appris en confession au lit de la mort ; mais Gurth ne fit qu'en rire, et il ordonna aux ouvriers de continuer la démolition. Alors le saint homme, trouvant de la force dans l'imminence du danger, se jeta à bas de sa litière, et se traîna comme il le put devant le seuil du bâtiment ; il étendait les bras pour empêcher d'approcher, il pleurait, il suppliait, il menaçait de la vengeance céleste. Les ouvriers reculèrent, et, malgré les ordres réitérés du comte, malgré ses blasphèmes et ses coups, nul d'entre eux ne voulut commencer à démolir.

— Puisque vous êtes lâches et traîtres à ce point, c'est moi qui vous donnerai l'exemple du courage!

Et il arracha une pioche des mains d'un vassal, et il se mit à frapper contre la muraille des bâtimens, malgré les efforts du saint prêtre. Las de la résistance que lui opposait ce dernier, devenu furieux, le comte, dans un moment de rage, asséna un coup terrible sur la tête chauve du vieillard qui tomba mort.

Soudain la foudre gronda, la tour et le bâtiment maudit s'écroulèrent, et un être hideux apparut parmi les ruines.

— Comte Gurth, s'écria-t-il, comte inhospitalier, malheur à toi, malheur aux tiens, car ils porteront tous une tache de sang à la mamelle gauche; car tous vous mourrez à trente ans de mort violente! Adieu! sire du Mauvais-gîte!

Le démon a été fidèle à sa promesse, ajouta lugubrement lord Fitz-Ernestal. Tous les descendans de Gurth ont péri de mort violente; ont péri à trente ans. Tous portent sur la mamelle gauche une tache de sang. En voici la preuve.

Disant cela, il découvrait sa poitrine et montrait le signe fatal.

La terreur avait pâli et contracté les visages de tous ceux qui l'entendaient.

Le comte Fitz-Ernestal reprit :

— Le comte Gurth mourut à huit jours de là, écrasé par un pan de muraille qui s'écroula sur lui. La veille, sa femme était accouchée d'un enfant dont le sein était empreint de la tache maudite qui devint

dès lors un fatal héritage transmis à l'aîné de chaque génération.

Je ne vous conterai point ici la manière dont périrent mes aïeux, tous à trente ans, et d'une manière plus ou moins funeste. Un sanglier renversa les uns ; le poignard d'un traître tua les autres. Il y en eût, et ce furent les moins malheureux, qui trouvèrent la mort au milieu des batailles ; et la terre sainte de la Palestine, durant les croisades, a reçu la dépouille de sept d'entre eux : je ne veux vous dire qu'un évènement dont j'ai été le témoin, la mort de mon père.

Le comte Fitz-Ernestal se cacha le visage dans les mains, et quand il releva la tête, ses joues étaient humides de larmes et sa

voix trahissait des sanglots qu'il s'efforçait de contenir.

— Mon père! Oh! qu'il y a d'amertume et de charme pour moi à me rappeler mon père! à me souvenir des temps heureux où mon enfance s'écoulait doucement près de lui, près de ma sainte et bonne mère; près de mes sœurs, anges du ciel qui s'en sont retournés au ciel.

A cette époque j'avais treize ans. Mon père habitait le *Gîte-maudit* avec sa famille au paisible bonheur de laquelle il se consacrait tout entier. C'était un homme bon et simple; il avait épousé, à seize ans, l'orpheline d'un ministre protestant: et cette mésalliance qui rendait encore plus odieuse à la riche, à la noble, à la catholique, à l'irlandaise famille de

mon père, la religion de miss Sara Darnewoold, pauvre puritaine, roturière et Ecossaise, avait éloigné tout-à-fait le comte Fitz-Ernestal de la cour et du monde brillant où l'appelaient son rang et son nom. L'éducation de ses trois enfans, la tendresse de sa femme et la culture des fleurs qu'il aimait à la passion, occupaient tous ses loisirs et lui procuraient un sort dont il bénissait le ciel chaque jour dans ses prières.

Un matin, c'était le jour même où mon père avait atteint sa trentième année, nous nous promenions dans les riches parterres parmi lesquels se trouvaient réunies les fleurs les plus belles et les plus rares. J'entrais en convalescence après une maladie de quelque durée, et jamais le ciel ne m'avait paru si beau, jamais l'air tiède et pur

ne m'avait aussi voluptueusement caressé. Ma mère me soutenait de son bras, mes sœurs s'ébattaient sur la pelouse avec un chevreau qu'elles avaient élevé, et mon père se retournait de temps à autre pour nous regarder d'un air attendri et nous adresser des paroles d'affection.

Il y avait, au bout du jardin, une énorme pierre sur laquelle se trouvaient gravés des caractères à demi effacés par le temps et par la pluie.

— Mon cher Georges, dit ma mère, tu devrais bien faire enlever cet énorme grès qui s'étend si disgracieusement au milieu de ton parterre.

— Prends garde, ma Sara, que le vieux jardinier Pattrick ne t'entende, car

il crierait à la profanation, et dirait qu'il arrivera malheur à celui qui enlèvera cette pierre.

— Monsieur Pattrick est une autorité bien respectable; mais je t'engage, malgré cela, à faire enlever cette pierre et à établir en sa place un beau parc de tulipes.

— Et mes trente ans qui s'accomplissent aujourd'hui! Et la prédiction du diable! ajouta mon père avec une bouffonnerie sérieuse.

— A ta place, Georges, j'aurais le courage de braver tout cela, répliqua ma mère de la même façon.

— Il faut obéir, je dois en avoir l'habitude, continua mon père le sourire sur

les lèvres et en passant son bras autour de la taille de sa femme. Puis il appela quelques domestiques, et leur ordonna d'enlever la pierre.

Les domestiques soulevèrent sans obstacle l'énorme dalle de grès, mais il n'en fut pas de même quand il leur fallut la transporter ; leurs forces n'y purent suffire. En attendant qu'ils allassent chercher de l'aide, et pour ne pas perdre le résultat de leur travail, ils tinrent le grès soulevé d'un côté, avec de gros pieux. Cela formait de la sorte une manière de toit, au-dessus d'une fosse profonde de quelques pieds seulement, et formée par le vide que la pierre avait imprimée dans le sol.

Mes sœurs se récrièrent sur la jolie cabane que cela faisait, et coururent en

prendre possession, non sans emmener avec elles leur chevreau favori. Tout-à-coup l'animal, en se jouant, fuit des bras des deux jeunes filles ; dans sa course, il se heurte à l'un des pieux ; la pierre s'abat sur mes sœurs.

Jamais de ma vie je n'oublierai ce moment. Ma mère tombe et s'évanouit ; mon père jette des cris et appelle au secours ; on vient ; on soulève la pierre : ô bonheur incroyable ! mes sœurs ne sont presque point blessées ! A cette vue, ma mère, qui avait repris connaissance, repousse, dans un mouvement de joie insensée, les domestiques qui soutenaient la pierre, et elle se précipite dans la fosse. La pierre échappe aux domestiques, elle retombe, et cette fois elle écrase quatre cadavres : ma mère, mes deux sœurs et

mon père, qui déjà tenait une de ses deux filles sauvées dans ses bras.

Lord Fitz-Ernestal s'interrompit en ce moment. Il respirait avec peine; un tremblement convulsif agitait tous ses membres, et son front était inondé d'une sueur de glace.

Nulle voix, nul murmure ne s'éleva durant le grand silence qu'il se fit. Le bois du foyer était éteint. La seule bougie qui ne fût pas consumée jetait une lueur fausse, et les mugissemens de la tempête, et la pluie qui fouettait les vitres, ajoutaient encore au mystérieux effroi que chacun éprouvait.

Lord Fitz-Ernestal demeura long-temps les bras pendans, la tête penchée, et sans

rien dire. Tout-à-coup il releva la tête, croisa les bras, et dit avec une intonation de voix inexprimable :

— Eh bien, ai-je tort de croire au diable ?

— Sur mon âme, oui, répliqua quelqu'un en se levant, et si j'ai le frisson, c'est de froid.

Cette plaisanterie ne trouva point d'approbateurs, et la société se leva triste, et la poitrine serrée de terreur. Personne n'osa traverser le corridor obscur pour appeler ses gens, et Laure ne trouvait point la force d'étendre le bras pour tirer le cordon de la sonnette.

Elle fut néanmoins la première à recouvrer sa présence d'esprit.

— Mylord, dit-elle, le hasard seul a fait ce que vous nous racontez; et malgré de si terribles antécédens, je voudrais être l'héritière de l'immense fortune et de la pairie des comtes Ingelbald, Gurth et Ernestal. Ce sont bien là leurs noms, n'est-ce pas?

— Voulez-vous, madame, être l'héritière de ma fortune et de sa fatalité? demanda lord Ernestal; j'aurai trente ans dans trois mois.

— J'accepte, dit-elle follement en prenant la main qu'il lui tendait.

— Je vais ſaire mon testament en votre ſaveur, madame.

Et il sortit.



XIV.

L'HONNETE HOMME

ET LA COURTISANE.

L'un monte et l'autre descend ; c'est comme à la balançoire.

MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT. (*Magasin des Enfans.*)

L'honnete homme et la courtisane.



Tandis que la chaise de poste entraînait rapidement vers Boulogne Eustache et la danseuse, celle-ci, les deux bras passés autour du cou de son amant, le couvrait de baisers, l'accablait de caresses, et lui faisait mille récits de ce qui lui était arrivé

depuis leur séparation. Ses chagrins, ses ennuis, les hommages qu'elle avait refusés, ses triomphes au théâtre, le comte Fitz-Ernestal, les étranges histoires et les extravagances dont il se montrait si prodigue, venaient tour à tour bruire aux oreilles et à l'imagination d'Eustache, mais vaguement, mais d'une manière confuse et pour ainsi dire sans qu'il entendît et sans qu'il comprît. Il rendait machinalement à Laure baiser pour baiser, caresse pour caresse : machinalement il répondait à ses épanchemens, à ses nombreuses confidences, à l'effusion d'une grande joie : celle d'avoir retrouvé son Eustache. C'est que, voyez-vous, des idées sinistres préoccupaient l'imagination du jeune homme. C'est que, voyez-vous, des souvenirs odieux serraient son cœur et pesaient sur sa poitrine. C'est que, voyez-vous, la pensée amère de la

perte de son emploi engourdissait toutes ses facultés, et ajoutait encore les inquiétudes de l'avarice, à la honte et aux remords d'une faute infâme. L'indignation de son père, les larmes de ses sœurs, sa mère, sa pauvre mère au désespoir, et pardessus tout l'infortunée Odille, scandaleusement abandonnée, flétrie à jamais dans l'opinion publique, — l'opinion publique, inexorable en province; — Odille, prête à devenir mère et ne sachant où trouver un asile pour cacher son déshonneur !... Parfois pour écarter de telles idées, pour tâcher de s'étourdir, il riait, il chantait, il serrait Laure dans ses bras; il lui prodiguait les paroles les plus tendres, il lui disait :

—Dis-moi que tu m'aimes ! Répète-moi que tu m'aimes! que tu ne cesseras jamais de m'aimer, que rien ne saurait nous sé-

parer désormais, à présent que nous voilà réunis.

— Rien ! non, rien, mon bien-aimé, rien ! Toujours ensemble !... Toujours !... Mon sort est à présent le tien ; ton sort est à présent le mien. Unis pour toujours ! A la vie et à la mort.

Mais déjà il ne l'écoutait plus, car ses remords et ses inquiétudes l'avaient repris et l'accablaient de tortures insupportables. Séducteur d'Odille ! redevenu pauvre ! réduit à vivre aux dépens d'une danseuse !

Laure reprenait :

— Pourquoi, mon Eustache, pourquoi cette tristesse qui plisse ton front ? pourquoi ces douleurs qu'exprime ton vi-

sage? n'es-tu pas heureux de te trouver près de moi?

— Oh! oui, je serais heureux, heureux autant qu'on peut l'être, s'il m'était donné d'oublier que tu me sacrifies ta fortune et ton avenir: car pour moi tu renonces à l'existence brillante que tu pouvais si facilement te ménager.

— N'est-ce que cela? dit-elle. Et qu'importe la fortune, pourvu que l'on soit heureux? Après cela, sommes-nous si pauvres? Pour danser quatre fois à Londres, on me donne vingt mille francs; je te les remettrai sans en garder un seul louis. Tout cela t'appartient: tu pourras, toi qui es sage et prévoyant, amasser pour l'avenir, et nous préparer une bonne solitude où nous vivrons en vrais bergers d'Ar-

cadie. Mais nous sommes jeunes encore, ajouta-t-elle en folâtrant; et puis d'ailleurs n'avons-nous pas l'héritage du comte Fitz-Ernestal?

— Du comte Fitz-Ernestal? demanda Eustache.

— Donnez-vous donc la peine de conter des histoires à monsieur; et voyez avec quelle attention il les écoute!

Elle reprit en quelques mots le récit qu'on a lu dans le chapitre qui précède.

— Et c'est qu'il a tenu parole, ajouta-t-elle; il a fait son testament, il l'a déposé chez un notaire; s'il meurt avant ses trente et une années, je deviendrai l'héritière d'une pairie irlandaise, et de cin-

quante mille livres sterling de revenu. Par malheur, je ne crois pas au diable; Le diable serait pourtant une bonne chose en pareil cas, n'est-il pas vrai, Eustache?

Eustache ne répondit pas, et n'interrompit la rèverie profonde où il était tombé que pour dire à Laure :

— Es-tu bien sûre qu'il ait fait un pareil testament?

— Un testament déposé à la fois chez un notaire de Paris et chez un notaire de Londres. D'ailleurs cela est connu de Paris tout entier, et lord Fitz-Ernestal n'en a pas fait un mystère. C'était une chose trop originale pour qu'il ne prît pas la peine de la divulguer le plus possible.

—Un testament réel? en bonne forme? incontestable?

— Réel, en bonne forme, incontestable! Mais qu'as-tu donc, et pourquoi ces questions sérieuses quand il s'agit d'une folie? Est-ce que tu crois aussi au diable?

— Hériterais-tu, seulement s'il mourait le jour même où il atteindra trente ans, ou bien dans l'année qui s'écoulera jusqu'à ce qu'il ait atteint trente et un ans?

— Dans l'année qui s'écoulera jusqu'à ce qu'il ait trente et un ans. Mais pourquoi donc toutes ces questions?

— Je ne sais. Par curiosité. Pour voir

jusqu'à quel point lord Fitz-Ernestal a poussé l'originalité. Sais-tu ce qu'il faut faire? reprit-il en riant et après une courte pose. Il nous faut assassiner ton lord, et tu deviendras grande dame et comtesse d'Irlande.

— Oh! fi! reprit-elle sur le même ton et riant aussi. Tu es heureux qu'il fasse si froid; car je t'ordonnerais de mettre pied à terre, et je te renverrais sans pitié dans ton village de Flandres. Mais il faut bien te garder près de moi, bon gré, mal gré, ajouta-t-elle en l'attirant sur sa poitrine par une douce étreinte, et en laissant aller son visage sur le visage de son amant.

Dès lors, et malgré lui, une idée ne

quitta plus Eustache ; il la retrouvait partout, elle se dressait devant ses yeux, elle le poursuivait plus que l'idée de l'abandon et du désespoir d'Odille : « Si le » comte mourait dans sa trentième année, » Laure serait son héritière. » Si nous avions la peste ! se surprenait-il à penser ; si quelque maladie épidémique pouvait survenir ! Si ses discussions au parlement lui valaient un duel, un bon coup de pistolet, ou une épée à travers le corps !... Hélas! qu'il y a de lâcheté dans le cœur de l'homme, songeait-il en se détournant avec dégoût de ses propres pensées. Et combien souvent l'homme le plus vertueux se trouve obligé de rougir à ses propres regards !

Et il rejetait bien loin ces vagues désirs de mort, et il se livrait à des préoccupa-

tions puissantes; mais, malgré lui, il en revenait toujours à songer:

— Si le comte mourait dans sa trentième année, Laure serait son héritière!...

Des projets indécis, de la joie vague, des rêves de luxe, d'opulence, de profusion, venaient se grouper sans cesse autour de cette idée, et troubler de vertiges l'imagination éblouie d'Eustache. Malgré l'invraisemblance, malgré l'impossibilité de voir jamais survenir à Laure l'immense héritage du comte Fitz-Ernestal, il se surprenait constamment à former des desseins sur la manière de l'employer et d'en bien jouir. On aurait dit que cet héritage ne pouvait lui échapper; que rien ne l'en séparait plus; qu'il le tenait déjà. Il y avait, en cela néanmoins, autant de fascination que de bien-être; car à de telles es-

pérances, à de telles anticipations sur un avenir douteux, se mêlait un pénible sentiment d'angoisse et de malaise. Eustache éprouvait, dans cette ivresse morale, l'inquiétude fiévreuse de l'ivresse physique. Elle le faisait souffrir : pourtant il y trouvait un charme irrésistible, et, malgré lui, il l'augmentait sans cesse ; il en concevait de la honte, et pourtant il se complaisait de plus en plus dans ses écarts et dans ses tranports. Ces écarts et ces transports finirent par neutraliser presque entièrement les souvenirs de Lornouck, du riche emploi perdu, et de la pauvre Odille. Eustache ne voyait plus que la fortune du lord et les moyens de la partager avec la danseuse. L'imagination ainsi enflammée, dévoré de fièvres, et mû par un instinct machinal, jamais il ne s'était montré plus tendre, plus ardent ; jamais l'exaltation

de ses idées et la brûlante énergie de ses caresses n'avaient produit une sensation plus grande sur Laure.

Pauvre jeune fille, jetée à quinze ans dans les bras du vice; enchaînée depuis ce temps par l'exemple et par l'habitude, étourdie par le fracas du luxe, Laure, aux paroles passionnées d'Eustache, sentait son âme s'élever et s'agrandir. L'amour, un amour bien différent de celui qu'elle avait conçue jusqu'à cette heure, l'amour lui apparaissait ineffable et sublime. Elle comprenait à présent les transports dont elle avait souri la première fois qu'elle avait vu Eustache s'y livrer; elle comprenait à présent les craintes, les plaisirs, les sacrifices sans bornes, les transes de l'attente, les frissons à la vue de celui qu'on

aime, le bonheur inexprimable de passer près de lui de longues journées, des journées l'un près de l'autre, une main dans la sienne, le regard humide, la voix défaillante. Semblable à un aveugle-né qui tout-à-coup ouvrirait les yeux, et qui s'agenouillerait en extase devant l'aspect d'une nature inconnue, Laure s'enivrait de l'existence nouvelle qui lui était révélée et prenait en haine la nuit de son âme. Elle s'indignait de l'avoir subie si long-temps, cette nuit; elle s'en éloignait avec horreur; elle aurait voulu, au prix de tout son sang, n'avoir jamais été enveloppée de ses ténèbres. Animée au flambeau de Pygmalion, la froide statue sentait son front tiédir au rouge ignoré de la pudeur: elle cherchait des voiles pour couvrir son sein nu; et elle gémissait d'en avoir si long-temps laissé profaner, par les caresses du vul-

gaire, les formes pures et les contours divins.

Habituée à satisfaire sans réserve ses plus bizarres désirs, cette femme se prit de belle passion pour un amour généreux, comme elle se serait prise de belle passion pour un jouet frivole. Elle mettait à des sensations nobles le même emportement qui l'aurait fait bondir, échevelée, dans une orgie nocturne. Blasée par le vice, elle se sentait régénérée par la vertu; et elle se livrait à la vertu avec la fougue qu'elle avait mise à se livrer au vice. Sans transition, elle se jetait des bras de l'un dans les bras de l'autre; elle étreignait avec fureur ce nouveau caprice de sa tête; elle s'abandonnait à lui, sans frein, tout entière, en vrai courtisane.

Ainsi, à mesure que l'âme du jeune

homme à l'éducation austère s'affaissait sous l'avarice, l'amour purifiait et dilatait l'âme de la danseuse à l'éducation pervertie. Laure n'était plus la même ; ses idées, ses expressions, ses manières s'imprégnaient de je ne sais quel parfum nouveau que n'aurait pu décomposer l'analyse, et dont il était pourtant impossible de méconnaître l'évidence.

Eustache ne tarda pas à s'en apercevoir et à en ressentir l'influence. Involontairement, ses manières à l'égard de Laure devinrent plus respectueuses : l'exaltation de ses paroles s'en accrut, et s'en accrut d'autant plus que, par un de ces paradoxes dont nous savons si bien nous éblouir nous-mêmes, il s'efforçait d'y trouver, sinon la justification, du moins l'excuse de sa conduite envers Odille. Oh !

se disait-il, elle ne m'aimait pas de la sorte, la calme et l'insoucieuse bourgeoise. L'amour, ou plutôt l'affection qu'elle avait pour moi, n'avait point ainsi élevé son âme. J'étais pour elle un mari qu'elle aurait bien paisiblement aimé, rien de plus. Laure seule pouvait me faire connaître les transports de la passion.

Laure seule pouvait me comprendre et s'élever jusqu'à moi. A force d'amour, ce que la fille honnête n'est point parvenue à faire malgré mes efforts, une courtisane a su l'accomplir d'elle-même, et sans que j'osasse l'espérer d'elle. Donc, c'est à Laure qu'il me faut dévouer ma vie. Odille, qui n'est point prête à devenir mère comme on le prétend, Odille oubliera bientôt sa tiède tendresse, et trouvera, près de quelque honnête marchand, tout

le bonheur que peuvent convoiter ses désirs rétrécis.

Une fois ce thème formé, Eustache se le répéta si souvent, il se le reproduisit sous tant de formes différentes, et se l'appuya de tant d'argumens et de preuves, qu'il en résulta pour sa conscience une sorte de calme équivoque qui s'accrut encore des hallucinations de fortune dont nous avons parlé, et qui exerçaient tant de puissance sur l'imagination du jeune homme.

Ce fut de la sorte qu'ils arrivèrent à Londres. Laure se livrait, avec tout l'enthousiasme d'une néophite, à l'existence nouvelle qui lui était révélée; Eustache était poursuivi par un cri sinistre et mystérieux comme le cri qui répétait à Macbeth : « Tu seras roi. »



XV.

A LONDRES.

Ce n'est point une chose facile que de devenir vertueux.

THOMAS MOORE.

A Londres.

*

L'arrivée à Londres d'une danseuse, et d'une célèbre danseuse de Paris, produisit une vive sensation, vous le comprenez de reste, et fournit une pâture abondante à l'oisiveté publique. Le jour des débuts de Laure, le ballet dans lequel devaient

avoir lieu ses débuts, la somme exorbitante qu'elle recevait du directeur pour un petit nombre de représentations, la grâce, les bons mots et les galanteries de la belle Terpsichore (c'est du style de l'époque), défrayèrent dès ce moment, d'une façon presque exclusive, les entretiens de la cour et de la cité. On énumérait les amans de la jolie Française, on disait les extravagances qu'ils avaient faites pour elle; le testament de lord Fitz-Ernestal n'était pas oublié. On commentait ce testament de cent manières différentes. Les uns, sans réfléchir que Laure avait dix-huit ans, et que le comte Fitz-Ernestal en comptait trente à peine, avançaient qu'il avait voulu, par son legs, transmettre son immense fortune à sa fille naturelle; beaucoup prétendaient que le comte avait joué au même la rusée danseuse, et qu'il n'avait inventé et conté son

invraisembable histoire que pour leurrer Laure de l'appât fallacieux d'une immense fortune. Les plus sensés ajoutaient à la vraisemblance de cette dernière version, en disant que le jeune Anglais, désespérant d'acheter Laure à prix d'argent, se l'était conquise par une étrangeté fictive. Quoi qu'il en soit, si l'on différait d'opinion sur les motifs, on n'en différait pas le moins du monde sur les résultats. Nul ne mettait en doute que Laure n'eût rendu heureux (c'est encore du style de l'époque) le comte Fitz-Ernestal. On était même convaincu que leur liaison continuait plus vive que jamais, et si quelqu'un se fût montré incrédule à cet égard, on lui eût objecté les assiduités du comte près de la danseuse victorieuse.

Ces bruits arrivaient jusqu'à Laure et

la rendaient aussi malheureuse que naguère une telle attention du public lui eût fait de joie et flatté son orgueil. Comme tous les nouveaux convertis, Laure était devenue fanatique de ses nouvelles croyances. Elle se présentait sous un aspect coupable des choses fort innocentes; elle se créait des scrupules sans fin, et elle aurait voulu mettre dans ses relations une réserve exagérée qui n'était pas toujours possible, dont on s'étonnait, et que l'on taxait de pruderie. Vivant dans une retraite absolue, froide au milieu des groupes adulateurs de dandys qui s'empressaient autour d'elle sur le théâtre, Laure vit bientôt interpréter d'une façon odieuse le changement survenu dans sa manière d'être. Car, au lieu d'attribuer ses motifs réels à ce changement, on y vit un piége tendu à l'amour de lord Fitz-Ernestal, et une ruse

adroite pour parvenir à un mariage qui changerait la guirlande de fleurs de la danseuse en couronne de comtesse et de lady.

Pour mettre fin à ces bruits, Laure résolut de faire cesser les visites quotidiennes de Fitz-Ernestal. Un matin, elle s'ouvrit de ce projet à Eustache.

— Tu m'as rendue digne de toi, lui dit-elle. A tes yeux, n'est-ce pas, ami, je ne suis plus la folle courtisane? je suis une amante qui t'aime de toutes les facultés de son être. Eh bien! je veux, aux yeux de de tous comme aux tiens, paraître digne de ton amour. Car, vois-tu, c'est une chose horrible que de rester un objet de mépris, lorsqu'on sent que ce mépris ne nous est point dû! Si tu savais comme

l'on souffre d'une pareille injustice! comme la poitrine se resserre d'un pareil désespoir! Il faut que j'y mette un terme; mes relations avec le lord Fitz-Ernestal, quoique innocentes, sont un sujet de scandale et de calomnie. Eh bien! je vais rompre mes relations avec le lord Fitz-Ernestal, puis, ajouta-t-elle en pressant contre sa poitrine nue la tête de son amant, et en lui couvrant les yeux de baisers, et puis, mon Eustache, si je pouvais balancer encore, l'étrange regard que je t'ai vu jeter sur le lord; ce regard qui m'a révélé la jalousie que tu me cachais, ce regard aurait suffi pour me déterminer au parti que je prends. Malheur à moi! et combien j'expie les fautes de ma jeunesse! Car tu te défies de moi, car, rien qu'au nom de Fitz-Ernestal je te vois pâlir en ce moment.

Tu ne t'éloigneras pas, insensée, car ce serait perdre son héritage! songea l'amant de Laure. Mais il n'osa pas exprimer tout haut cette pensée qui l'aurait fait rougir aux yeux de la jeune femme, et il sut la déguiser.

— Que tu es ingénieuse à te créer des peines! Moi jaloux! moi concevoir de la défiance d'une liaison innocente? Non, mon amie, la ferveur de ton amour t'égare; loin de désirer la rupture de tes liaisons avec Fitz-Ernestal, si tu ne les continuais pas, je penserais que tu ne crois point à ma confiance en toi: j'en serais offensé.

— Mais le monde, que dira-t-il? Le monde qui ne se souvient que trop de mes erreurs passées?

— Et qu'importe le monde? Qu'importe son opinion menteuse? Qu'importe qu'il croie en toi, pourvu que j'y croie, moi! D'ailleurs, penses-tu que l'éloignement du comte fasse cesser les frivoles propos qui te blessent? Non; ils chercheront à deviner quel est le nouvel amant qui t'a fait quitter l'ancien, et ils en inventeront un.

Laure laissa retomber les bras avec découragement; des pensers amers firent tristement pencher sa tête. Pauvre Laure!..

Eustache continua à développer les mêmes idées et à démontrer à Laure l'impossibilité de rompre avec Fitz-Ernestal. Il parlait chaleureusement, et néanmoins il exprimait des sensations et des pensées toutes différentes des pensées et des

sensations qu'il éprouvait. Eustache était jaloux; il frémissait d'inquiétude, et des vertiges passaient sur son front lorsqu'il entendait Laure et le comte deviser à voix basse. S'il rentrait, et qu'il les surprît seuls ensemble, il prêtait l'oreille à la porte; il tâchait de surprendre un mot de leur entretien, un bruit de leurs gestes. Il croyait deviner des baisers et des étreintes dans le frôlement d'une robe, dans le mouvement d'une chaise, dans un de ces bourdonnemens vagues qui bruissent autour de la tête d'un homme qui écoute ainsi, plein d'attente et d'anxiété; et lorsqu'il arrivait, son regard avide épiait si quelque indice n'attesterait pas que Laure le trompait.

Et pourtant, quand même elle l'eût trompé, qu'aurait-il fait? L'idée du testa-

ment, cette voix mystérieuse qui semblait lui dire : « La fortune du lord t'appartiendra ! » ces pressentimens qui n'étaient peut-être cependant que les prestiges de la violence de ses désirs, l'auraient empêché d'éclater. Il aurait fallu, ou subir en silence un tel affront et une telle douleur, ou anéantir ses espérances. Position étrange d'un homme qui souffrait horriblement pour se conserver une chance presque certainement trompeuse; lutte angoiseuse entre l'amour et la cupidité; débris du vieux homme fermentant avec sa nouvelle nature. Il n'était pas encore assez vicié pour rester indifférent à l'amour de Laure; pour ne pas comprendre combien cet amour était noble, élevé, précieux; et il n'était plus assez vertueux pour se donner tout entier à cet

amour; pour le posséder en sécurité, au prix de l'obscurité et de la médiocrité.

Mais il avait beau faire, Laure, qui avait conservé toute la volonté impérieuse qu'elle avait due, en d'autres temps, à des habitudes capricieuses et sans frein, Laure avait résolu de rompre avec Fitz-Ernestal, et rien au monde ne pouvait la faire renoncer à cette résolution. Les obstacles qu'Eustache cherchait à y mettre ne faisaient qu'accroître et que rendre plus ardent le désir qui agitait la jeune femme. Il ne fallait à Laure qu'une occasion favorable, et cette occasion se présenta le jour même; car lord Fitz-Ernestal vint visiter la danseuse, et la danseuse se trouvait seule.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

PAGES.

Préface.................................. 1

I. La famille du marchand................. 21

II. Odille................................ 47

III. La porte fermée...................... 79

IV. Le chanoine Badoulet..................101

V. Désespoir..............................129

VI. Adieu.................................153

VII. Extraits de correspondance...........169

VIII. Préparatifs de réception............209

IX. Le retour.............................147

X. Souvenirs et sensations. 267

XI. Decrescendo — Ex abrupto..............289

XII. Une catastrophe....... 323

XIII. Le legs.............................343

XIV. L'honnête homme et la courtisanne....383

XV. A Londres.............................403

